

PRIX : TROIS FRANCS

ÉDITION ILLUSTRÉE

HENRY BATAILLE

*

MAMAN COLIBRI

L'ENCHANTEMENT



MAX PRINET

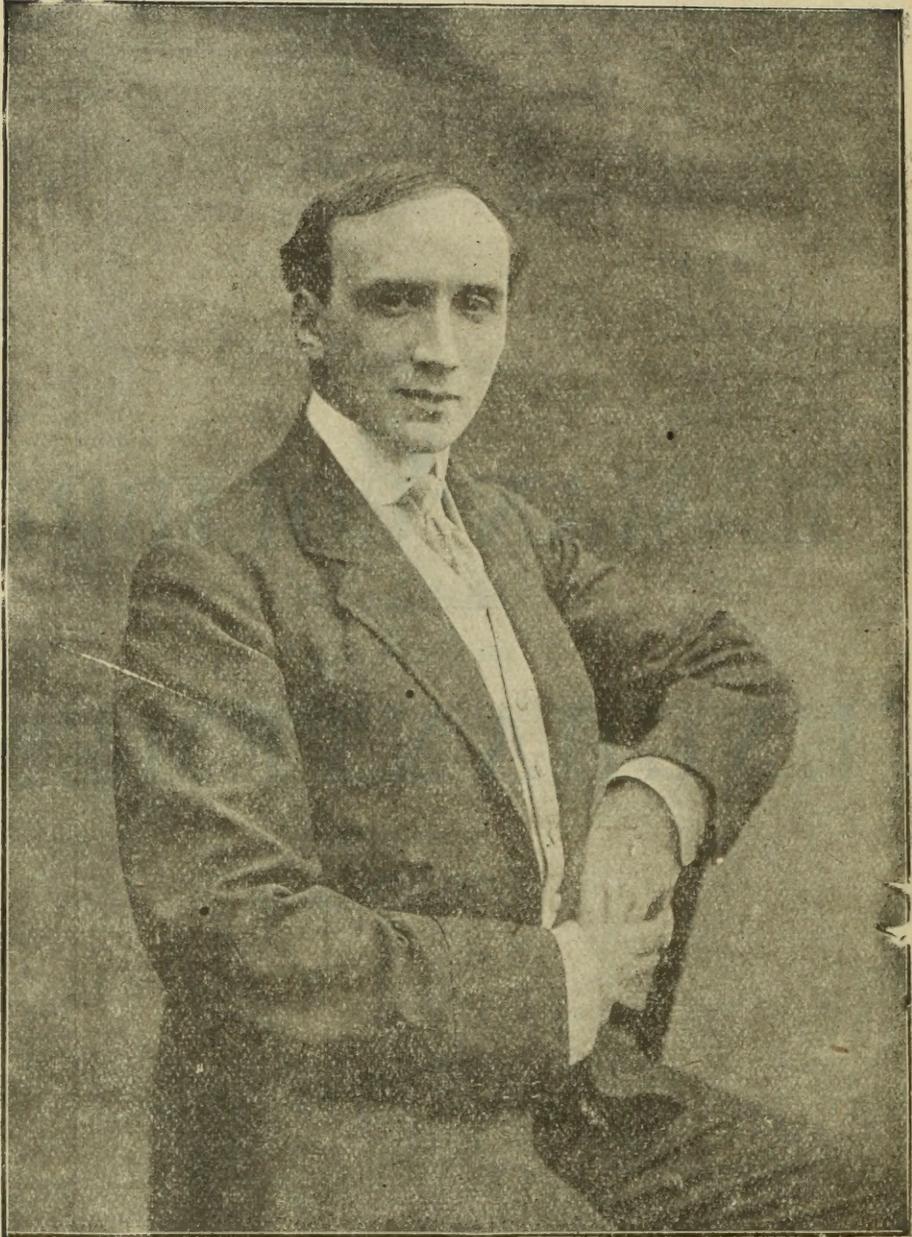
PG
2603
A7M35
1904
c. 1
ROBA

PARIS
MODERN-THÉÂTRE
ARTHÈME FAYARD et C^{ie}, ÉDITEURS
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20



Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
from
the estate of
GIORGIO BANDINI

MAMAN COLIBRI
—
L'ENCHANTEMENT
—



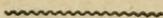
(Photo Henri Manuel.)

M. HENRY BATAILLE.

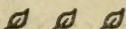
HENRY BATAILLE



MAMAN COLIBRI



L'ENCHANTEMENT



ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES DESSINS

DE

RENÉ PRINET



PARIS

MODERN-THÉÂTRE

ARTHÈME FAYARD et Cie, ÉDITEURS

18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation, de représentation et d'exécution réservés pour tous pays.

PERSONNAGES

BARON DE RYSBERGUE.....
RICHARD DE RYSBERGUE.....
VICOMTE GEORGES DE CHAMBRY.....
LOUIS SOUBRIAN.....
LIGNIERES.....
SOUBRIAN PERE.....
PAULOT DE RYSBERGUE.....
FRANÇOIS.....
UN DOMESTIQUE.....

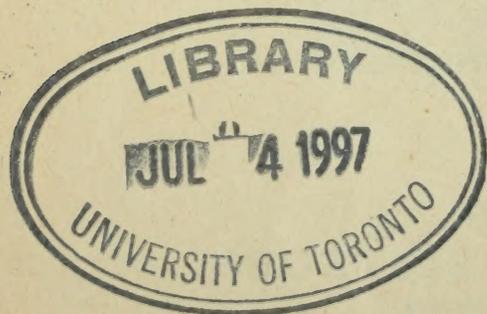
BARONNE IRENE DE RYSBERGUE.....
MADAME LEDOUX.....
COLETTE DE VILLEDIEU.....
MISS DEACON.....
MADELEINE CHADEAUX.....
MADAME CHADEAUX.....
MARQUISE DE SAINT-PUY.....
LOUISA.....
JENNY.....
LA NOURRICE.....
PREMIÈRE PETITE FILLE ARABE.....
DEUXIÈME PETITE FILLE ARABE.....

MM.

LÉRAND.
LOUIS GAUTHIER.
ANDRÉ BRULÉ.
BARON FILS.
ROGER MONTEAUX.
JOFFRE.
GRÉSY.
LALBARÈDE.
SUARÈS.

M^{mes}

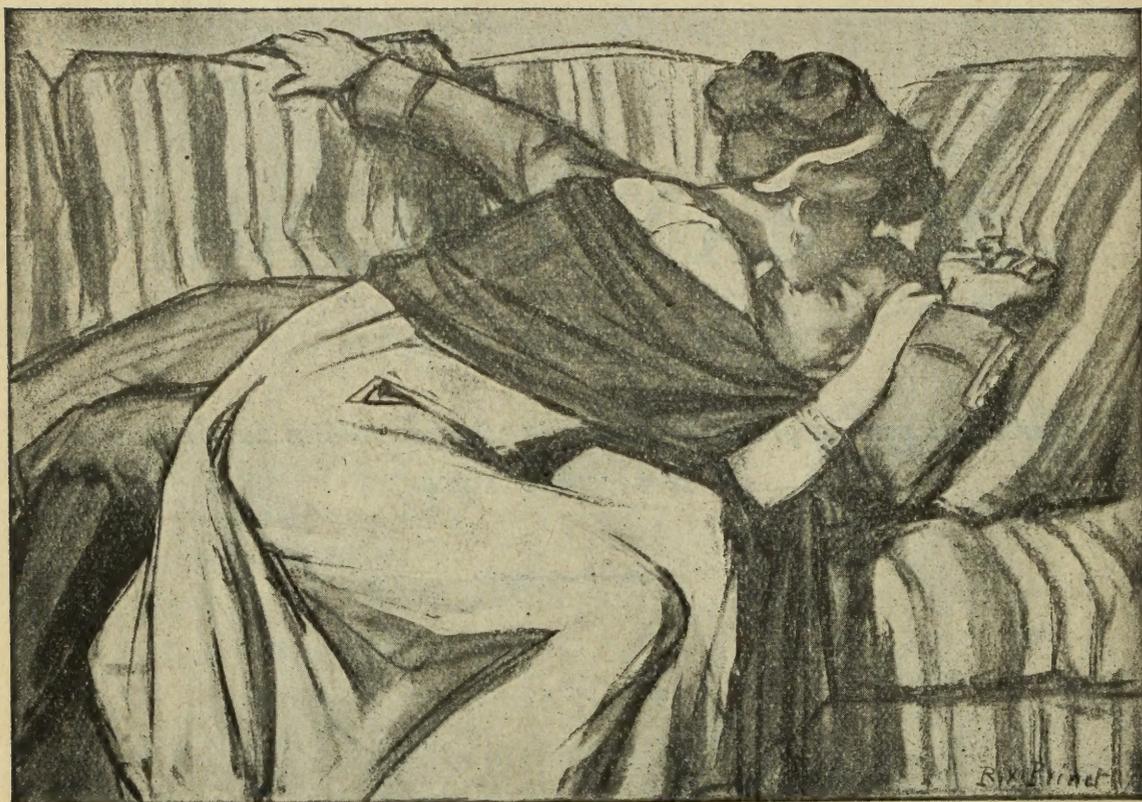
BERTHE BADY.
CÉCILE CARON.
PAULE ANDRAL.
HARLAY.
DE BRAY.
NETZA.
HENRIETTE ANDRAL.
DE MORNAND.
WELSONN.
BECKER.
ANGÈLE HENRY.
SUZANNE CRUAU.



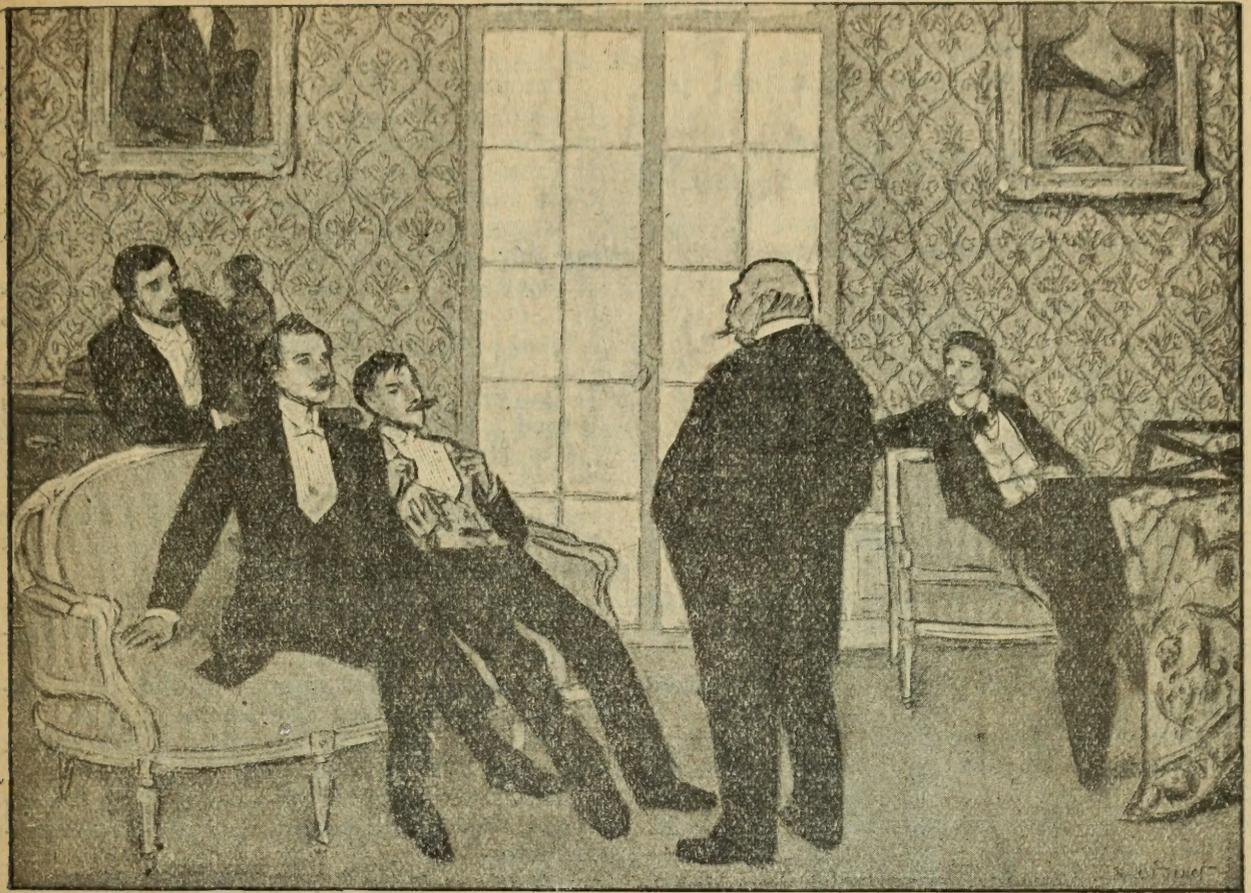
MAMAN COLIBRI

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

*Représentée pour la première fois sur la scène du théâtre du Vaudeville,
le 8 novembre 1904.*



IRÈNE. — CHUT!... LAISSE MES
LÈVRES SUR TON FRONT...



LIGNIERES. — ENFIN, MONSIEUR SOUBRIAN, NOUS VOUS FAISONS JUGE...

ACTE PREMIER

*Dans un hôtel particulier de l'avenue Friedland.
Un salon fumoir, vaste, attenant par le fond au grand salon.
C'est une pièce d'assez grand luxe raffiné. Tout est tendu d'étoffes rares de l'Inde, très flottantes, même le plafond; mais sans verser dans le mauvais goût. — Le piano à queue recouvert d'une admirable vieille chose asiatique qui traîne à terre. — La porte qui sépare le grand salon, et qui est fermée au lever du rideau, est toute en vitraux Tiffany, opalins, ni trop clairs ni trop foncés. — Au milieu de tout cela pourtant, la tache brutale qui marque des gens d'affaires; le téléphone dans un coin, près du piano, — une table encombrée de papiers, des journaux qui traînent, etc., etc... — Quatre jeunes gens et un monsieur d'une cinquantaine d'années, tous en habit, causent en fumant.*

SCÈNE PREMIÈRE

RICHARD DE RYSBERGUE, PAULOT DE RYSBERGUE, LOUIS SOUBRIAN, LIGNIERES, SOUBRIAN.

RICHARD. — Elle est encore très bien.

LOUIS SOUBRIAN. — Conservée... mais rudement touchée... Tout ce que tu voudras, elle est trop vieille pour toi.

RICHARD. — Avoue en tout cas qu'elle a été épatante. J'ai été avec elle à Monte-Carlo et à Aix en 1902.

LOUIS SOUBRIAN. — Oui, je t'ai vu avec... La crevaïson à chaque pas!

LIGNIERES. — Enfin, monsieur Soubrian, nous vous faisons juge... Votre fils est d'une mauvaise foi!

SOUBRIAN. — Oh! moi, jeunes gens, je ne m'en mêle pas... Ces questions ne sont plus de mon âge... Maintenant que j'ai fini votre cigare, je rentre au salon rejoindre ces dames... (A son fils.) Tu restes avec tes camarades?

LOUIS. — Encore un peu.

RICHARD. — Enfin, dites, dites, monsieur Soubrian, qu'elle est épatante.

SOUBRIAN. — Epatante, oui... Ah! jeunesse!...

Il ouvre la porte du salon, très éclairé, on voit des dames en robes décolletées, un instant. — Il referme la porte derrière lui.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins SOUBRIAN

RICHARD. — Tout ça, parce que tu es jaloux.

LOUIS. — Pourquoi?... Quand je voudrai j'aurai mieux.

RICHARD. — Bien sûr... je ne dis pas le contraire, mais je maintiens que, pour son temps, elle a été remarquable.

LOUIS. — Enfin, d'où sort-elle?... Qu'est-ce que c'est?...

RICHARD. — Ce que c'est? une Peugeot... du soixante à l'heure, mon bon, comme du pain.

LOUIS. — Avec un moteur qui cale à la cloche... oui.

LIGNIÈRES. — Tu sais que les Knapp en font une où le moteur est en prise directe avec l'axe... ce qui donne un démarrage à mourir de joie.

LOUIS. — Non?

LIGNIÈRES. — Comme je te dis.

RICHARD, versant des liqueurs. — Chartreuse?... curaçao, bière?

LOUIS. — Verse-moi un peu de sherry.

RICHARD. — Y en a pas...

LOUIS. — Quelle boîte chez toi!... Pas de sherry... Tu ne pourrais pas dire à ta mère de s'occuper un peu plus de sa cave?

RICHARD. — Oh! si tu crois que maman a



RICHARD. — DU SOIXANTE A L'HEURE, MON BON...

le temps de s'occuper de la maison! Elle ne s'occupe même pas des diners.

LOUIS. — Alors, qui s'en occupe?... Ce n'est pas ton père, je suppose, qui téléphone du bureau de faire un poulet Marengo à déjeuner.

RICHARD. — Et le cuisinier donc!... Il est là pour ça. Et puis moi; moi, j'ai l'œil sur la maison, parfaitement, entre deux affaires de Bourse... et il faut que ça marche sec!... C'est moi qui flanque les domestiques dehors.

LOUIS. — Alors, quand tu vas être marié, que deviendra-t-on chez toi?

RICHARD. — D'abord, rien n'est encore fait, et puis il y aura Paulot qu'on dressera à avoir l'œil, pas Paulot?

Il désigne son frère, qui ne dit rien, dans le fond... Dix-huit ans, doux, blond et le regard très bleu

LIGNIÈRES. — Pour l'instant, il a l'œil sur les bonnes, Paulot... Je l'ai aperçu hier qui pelotait Louisa dans l'antichambre.

PAULOT. — Oh! ce n'est pas vrai!

LIGNIÈRES. — Ce n'est pas vrai?... Répète-le pour voir, morveux?

RICHARD. — Il a mieux, Paulot. Il a une correspondance avec une femme mariée.

LOUIS. — Ça, c'est tordant... A son âge!... seize ans... Il va bien.

RICHARD. — Pas, Paulot?... C'est la femme de qui, déjà?... du bouquiniste de la rue Margueritte.

LOUIS. — Mais il est déjà très gentil ton frère... avec ses grands cols anglais... (Il lui prend la main.) Et il se fait les ongles, ma parole... du vernis!

RICHARD. — Voilà; c'est l'amour.

LOUIS, regardant en riant Paulot. — Il rougit gentiment Paulot. Une femme mariée à seize ans!... Tiens, mais au fait, Lignièrès a commencé ainsi en rhéto...

LIGNIÈRES. — Et ça dure encore.

LOUIS. — Non?... Toujours la...

LIGNIÈRES. — La papetière d'en face le lycée.

RICHARD. — Mais, c'est un collage!

LIGNIÈRES. — Deux ans! Oui, ça a commencé en rhéto. Je l'ai lâchée en philo et puis je l'ai reprise quand je suis entré à l'Acétylène. Dame, ça ne nous rajeunit pas!... Oui, c'est du temps de la classe du père Delaitre que j'ai fait cocu le papetier... C'est une femme charmante, du reste... Elle a des idées sur la vie... C'est une mélancolique.

LOUIS. — Elle doit sentir la gomme et le papier calque.

RICHARD. — Je me rappelle, en sortant de classe, à Janson, je lui achetais des cahiers de deux sous... elle me les comptait trois. Ce n'est pas pour te vexer ce que j'en dis, mais tu me dois des tas de sous.

LIGNIÈRES. — Blaguez toujours... au moins, c'est une femme mariée. Evidemment, je ne dis pas que ce soit gai, gai... Le soir quand elle allume le bec Auer dans la boutique, je me sens le cœur fade... mais enfin ça vaut toujours autant que de courir vos grues.

LOUIS. — Non, moi je ne comprends que les grues... c'est propre, net et chic; on sait sur quoi on marche... Toutes les autres

femmes me font l'effet de femmes de caractère.

LIGNIÈRES. — Paulot dirait que ce n'est déjà pas si mal!

RICHARD, à Louis Soubrian. — Et Marcienne? Ça biche?...

LOUIS. — Épatamment... merci... Tu l'as vue là gosse dans la revue de la Cigale?

RICHARD. — Oui... je la trouve charmante...

LOUIS. — Merci... n'est-ce pas?

RICHARD. — Paulot, sais-tu si Georget doit venir?

PAULOT. — Il me l'a dit, du moins.

LIGNIÈRES. — Qui, Georget? Ah! oui, votre inséparable, le petit de Chambry.

RICHARD. — N'en dites pas de mal... c'est mon meilleur ami.

LOUIS, prenant Richard par le bras. — Psst!... Richard. On peut te parler à cœur ouvert?

RICHARD. — Vas-y.

LOUIS. — Papa m'a assuré que tu étais fiancé à M^{lle} Chadeaux.

RICHARD. — Après?

LOUIS. — Après? je vous ai observés tous deux pendant le dîner...

RICHARD. — Eh bien?

LOUIS. — Eh bien! si vous êtes fiancés, vous cachez bien votre jeu!... Et encore, me disais-je, après dîner, il va rester au salon, auprès d'elle... Du tout! voilà une demi-heure que nous sommes ici à nous croire obligés d'aller jusqu'au bout de nos cigares et tu ne manifestes pas la moindre intention de décaniller...

RICHARD. — C'est exprès.

LOUIS. — Comment?

RICHARD. — Je tiens à bien manifester ce soir, — parce que sa mère est là, — que rien n'est moins décidé, que rien ne justifie encore cette position de fiancé que tout le monde m'octroie, sans l'ombre de raison... J'ai vingt-deux ans, je suis l'associé de mon père et j'entends rester libre entièrement de mes actes et de mes goûts... J'exige que personne, pas même M^{me} Chadeaux mère, ne me force la main.

Un domestique entre par la gauche.

LE DOMESTIQUE. — Monsieur Richard... on vient de laisser ce paquet pour monsieur. On m'a dit de le remettre de suite.

RICHARD, prenant le paquet. — Bon... Y a-t-il la facture?

LE DOMESTIQUE. — Non, Monsieur.

Le domestique sort.

RICHARD. — Regardez, mes enfants.

Il ouvre un écrin.

LIGNIÈRES. — C'est admirable!

LOUIS. — Qu'est-ce que c'est?

RICHARD. — Un pendentif... Emeraudes et perles.

LOUIS. — Ah, Ah! Tu vois bien... le cadeau de fiançailles?

RICHARD. — Non, c'est un cadeau de rupture.

LIGNIÈRES. — Déjà?

RICHARD. — Avec Nichette.



LIGNIÈRES. — JE L'AI APERÇU HIER QUI PELOTAIT LOUISA DANS L'ANTICHAMBRE.

LOUIS. — Ah! c'est Nichette?

RICHARD. — Oui... j'essaie de rompre honorablement. Elle fait un pétard du diable. J'ai eu une scène terrible hier... Elle m'a menacé de vitriol.

LIGNIÈRES. — Alors toi, prudent...

RICHARD, montrant le bijou. — Tu vois... là... j'ai fait mettre deux dates : celle de notre première nuit et celle de notre dernière.

LIGNIÈRES. — Mais on a écrit mai pour la dernière, et nous ne sommes qu'en avril.

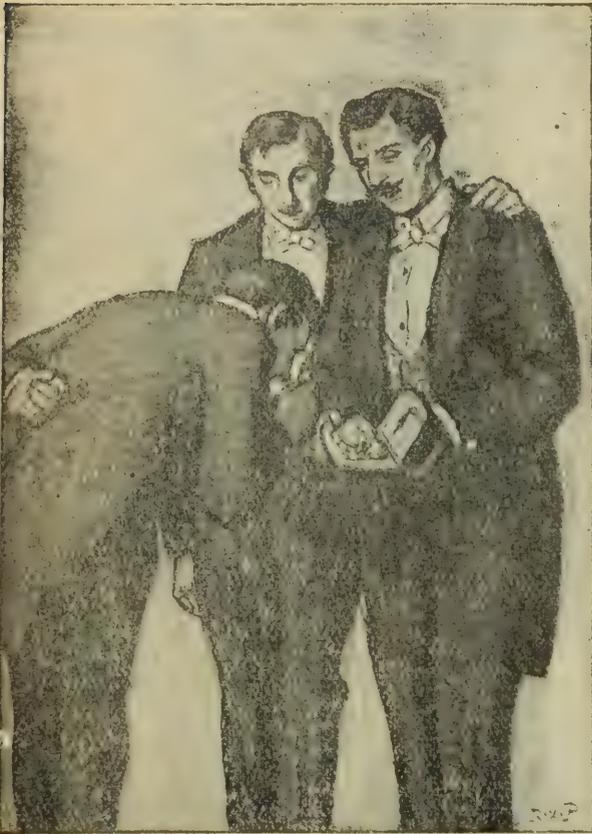
RICHARD. — C'est pour lui donner le temps de s'habituer.

LOUIS. — La nuit de mai!... C'est un coupon pour le mois prochain, quoi?...

RICHARD. — Oh! un tout petit coupon... une avance... Mon père m'a dit qu'il faudrait lui donner une gratification de vingt mille francs. Il me les a promis.

LIGNIÈRES. — Ah! veinard, d'avoir une famille qui peut donner vingt mille balles aux maîtresses de ses fils!... Quel fonds de papeterie on achèterait avec vingt mille francs!

LOUIS. — Au fait, Richard, explique-moi, une bonne fois, pourquoi tu dis toujours



RICHARD. — REGARDEZ, MES ENFANTS.

mon père, en parlant de monsieur de Rysbergue, et, maman, en parlant de madame de Rysbergue... Faudrait s'entendre. Les poupées qui disent « maman » disent aussi « papa »...

RICHARD, *Vinterrompant, en riant.* — Papa serait impossible et mère serait si drôle, si grave pour maman!... Cela lui irait si mal avec sa frimousse... « Mère!... mère chérie!... » J'aurais presque envie de rire... « Maman », même, sonne trop vieux pour elle... Nous avions ajouté un surnom, Paulot et moi, ces vacances à Trouville, pas, Paulot? tant cela nous semblait ridicule d'appeler sur la plage cette grande jeune femme maman tout court... c'était honteux... on se retournait.

LOUIS. — Comment l'appeliez-vous?

RICHARD. — Colibri. Maman Colibri.

LIGNIÈRES. — C'est gentil, mais c'est un peu long.

LOUIS. — Je n'aime pas les surnoms, ça fait toujours factice et bête.

RICHARD. — Paulot qui avait trouvé ça en jouant au tennis... Il disait que derrière le filet du tennis elle avait l'air d'un colibri à travers les barreaux d'une cage... Oh! mais c'est qu'il est très poète, Paulot!... une nature en dessous... on ne sait jamais ce qu'il pense... et puis on est étonné...

LOUIS. — La voilà bien la poésie pour les imbéciles!... Colibri! Comme si un surnom d'oiseau, c'était plus poétique et plus flatteur qu'autre chose... Les oiseaux, c'est des petites bêtes malpropres qui mangent des asticots...

PAULOT. — Le colibri, il boulotte des fleurs.

LOUIS. — Et ta sœur?

PAULOT. — Je l'ai lû l'autre jour en potasant mon Michelet.

LOUIS. — Et ta sœur?

PAULOT. — Qu'est-ce que tu veux parier?

LOUIS. — Cent sous si je gagne et quarante sous si je perds.

PAULOT. — Tenu.

Il sort.

LOUIS. — Ouvre la fenêtre, ça pue la fumée ici... c'est une infamie.

LIGNIÈRES, *avec un sourire indéfinissable.* — Je ne déteste pas... Cela fait un agréable mélange avec l'odeur de la maison.

RICHARD. — Comment l'odeur de la maison?... Elle a donc une odeur particulière ma maison?

LIGNIÈRES. — Je te crois! On la renifle de la rue quelquefois, quand les fenêtres sont ouvertes... un parfum trop fort, qui sent jusque dans l'escalier... C'est pénétrant... ça envahit tout... Tu y es habitué, tu ne le sens plus, toi... mais pour ceux qui arrivent, c'est exquis.

RICHARD. — Le parfum de maman... Du Jhypre, de l'œillet blanc et du foin coupé, je crois.

LIGNIÈRES, *reniflant.* — On dirait qu'il y a autre chose aussi... je ne sais pas quoi... c'est un parfum porté, volatilisé, depuis des années, dans les chambres... Tiens, sens ce coussin.

Il prend un coussin et le met sous le nez de Richard.

RICHARD. — C'est embêtant, pour des gens d'affaires.

LIGNIÈRES. — Il en est de ta maison comme des femmes, dans la rue, trop parfumées.

RICHARD. — On les fuit?

LIGNIÈRES, *doucement.* — Mais on y songe.

PAULOT, *rentrant un livre à la main.* — Tiens voilà.

LOUIS. — Lis toi-même, j'ai confiance... mais ne triche pas.

PAULOT, *lisant.* — « Ces oiseaux vivent des fleurs de là-bas, de leurs sucs brûlants et âcres, en réalité de poisons qui semblent leur donner leur âpre cri et l'éternelle agitation de leurs mouvements colériques, et aussi ces reflets étranges... or, acier, pierres précieuses... La vie chez cette flamme ailée, est si brûlante, si intense, qu'elle brave tous les poisons... Tête basse, il plonge du poignard de son bec au fond d'une fleur, puis d'une autre, en tirant les sucs... parfois emporté de

furie, contre qui? contre une fleur déjà dévastée à qui il ne pardonne pas de ne pas l'avoir attendu... »

LOUIS. — Bigre! Il en a une santé cet oiseau-là!... Enfin, tiens, voilà vingt sous, mais il faut que je vérifie... je sens que tu as triché.

A ce moment, la sonnerie du téléphone.

RICHARD, décrochant l'appareil. — Allô... allô... Vous demandez! Ah? pour un renseignement... alors téléphonez à notre siège central, demain, rue Taitbout... Quoi? Ah! c'est vous, monsieur Crouzet... Oui, je suis au courant... (Aux autres.) Taisez-vous donc, je vous en prie, mes enfants, une seconde; je n'entends rien; c'est sérieux... (Reprenant l'appareil.) Mon père est là-haut dans son bureau. N'est-ce pas, Paulot?

PAULOT. — Oui.

RICHARD, continuant. — Oui, il est là-haut... Il est très occupé ce soir, il part demain pour Vienne... Oui, toujours en voyage... grosse affaire... nous allons avoir la concession de tous les tramways électriques... oui, notre modèle de Saint-Quentin. Ah! c'est pour l'Assemblée générale que vous téléphonez... Eh bien, la souscription de dix mille actions est déjà prise ferme, par un groupe important... mais vous savez sur les nouveaux titres créés on en a réservé pour une souscription en espèces qui servira à doter la... (S'interrompant.) mais taisez-vous donc, nom de Dieu!... (Il reprend.) à doter la Belge-Américaine... Maintenant si vous voulez des renseignements plus amples... Mon père, lui-même?... Diable! c'est que je vous dis, avant son départ... Attendez une seconde... (A Paulot.) Paulot, veux-tu lui téléphoner là-haut, s'il peut recevoir demain matin, monsieur Crouzet... (A l'appareil.) Une seconde, monsieur... Oui, nous avons quelques personnes à dîner... Vous entendez ça d'ici?... Je vous remercie... elle va bien... Oh! ma mère ne compte pas aller à Cannes cette année... il est si tard!

PAULOT, téléphonant à un petit appareil d'intérieur, contre le mur. — Richard demande si peut recevoir demain matin monsieur Crouzet... A dix heures?... (Se retournant, à Richard.) Oui, à dix heures.

RICHARD. — Mon père vous attendra à dix heures... c'est cela... c'est entendu... Oui, oui... ici... parfaitement... bonsoir. (Il raccroche les récepteurs.) Je vous demande pardon... vous pouvez regueuler, maintenant, tant que vous voudrez.

LOUIS. — Merci.

Durant cette conversation, Lignières s'est approché du piano, où il a commencé en sourdine à tapoter un air de café-concert.

PAULOT, à Richard. — Père a dit qu'il allait descendre dans une seconde.

LOUIS, s'interrompant de parcourir un journal, à Richard. — Hé?... Qu'est-ce que je vois là?... Cet article, souligné au crayon bleu dans le Journal... tu as vu?

RICHARD. — C'est de ce sale petit Chimène,



RICHARD. — ALLO.. ALLO... VOUS DEMANDEZ?

que nous avons évincé... La prochaine fois, je le calotte publiquement. Et d'ailleurs, je vais lui faire demander des excuses, demain.

LOUIS. — Est-ce la peine de déranger deux messieurs pour rapporter des choses aussi plates?

RICHARD. — Ah! non, tu sais... je ne plaisante pas sur ce chapitre-là... Le respect du nom avant tout. Il y a une chose sur laquelle je n'admets pas qu'on transige : l'honneur de la famille.

LOUIS. — Ce n'est pas moi qui te contredirai... avec quinze ans de salle d'armes que tu as dans les jambes. Mais tu t'emballer pour un rien! Nini le disait l'autre jour à la gosse : « Il s'emballer! Il s'emballer! »

RICHARD. — Pas le moins du monde... seulement j'ai un autre principe, très net...

LOUIS. — Prends garde. Quand on a trop de principes, c'est comme si on n'en avait pas du tout.

RICHARD. — Celui-ci : que l'humanité ne vaut pas la corde pour la pendre... et qu'il faut traiter les gens à coup de pieds dans le derrière. Une bonne gifle dans la vie est une réponse à tout.

LOUIS. — Pan, pan!... Il fait bon se sentir de vos amis. Justement, sais-tu où est mon père, pendant que nous causons?

RICHARD. — Au salon.

LOUIS. — Du tout, là-haut, avec ton père à toi, en train de lui proposer une affaire... la commandite du *Grand Radical*... qui soustiendrait vos intérêts.

RICHARD. — Comment? Quoi?... Votre sale canard?

LOUIS. — Il tire à 30.000, notre sale canard!

RICHARD. — D'abord, nous ne nageons pas dans ses eaux... Nous sommes orléanistes et je croyais que ton père avait des idées pas trop éloignées de celles qu'il défend, tous les jours, dans son journal.

LOUIS. — Oh! papa, papa!... Quand il est à jeun, il est républicain; quand il est pompette, il devient royaliste, et quand il est saouïl, il est anarchiste.

La porte du salon s'ouvre et Irène de Rysbergue entre avec vivacité, en refermant la porte.

SCÈNE III

LES MÊMES, IRÈNE

IRÈNE. — Arrivez donc!... Vous n'avez pas encore fini? Ce qu'on se rase par là, mes petits, ouf!

RICHARD. — Mon cigare n'a plus qu'un centimètre et demi, regarde.

IRÈNE. — Dis donc, hein? Crois-tu!

RICHARD. — Quoi? la Brécourt?

IRÈNE. — Cette vieille calamité qui ne peut pas supporter la fumée de tabac, à son âge! Elle a pourtant eu un siècle pour s'y habituer. Je la retiens!

RICHARD. — Non lâche-la.

IRÈNE. — Ce n'est pas l'envie qui m'en manque. Si tu crois cette petite corvée folichonne!... La Brécourt, la marquise, et ta future belle-mère... le wagon des dames seules!

RICHARD. — Reste dans celui des fumeurs.

LIGNIÈRES. — Oh oui! madame, faites ça!

IRÈNE. — Il ne faudrait pas m'en défier! De quoi parlez-vous dans votre comparti-



IRÈNE. — UN DEMI, MON GARÇON, UN DEMI!

ment? Nous, on parle mariage... c'est à mourir. J'ai beau essayer d'amener la conversation de ta fiancée sur le divorce, ça a l'air de lui paraître trop prématuré.

RICHARD. — Dis donc, maman, ne donne pas de mauvais conseils à ma femme, je te prie.

IRÈNE. — A la condition que vous allez rentrer immédiatement... Oh! vous avez de la bière, veinards!

LOUIS, se précipitant. — Vous en désirez, madame?

IRÈNE, riant. — Je vous crois! (Il lui en verse dans le verre qu'elle tend.) Allez, n'ayez pas peur. Un demi, mon garçon, un demi!

RICHARD, à Lignières. — Est-elle jeune, maman!

IRÈNE. — On nous prend pour frère et sœur quelquefois... moi et Richard?... Oh! dites donc, monsieur Soubrian, figurez-vous que l'autre jour à Armenonville, en descendant d'auto, bras dessus bras dessous, mais pas plus que cela, (Elle prend le bras de Richard.) pour m'appuyer un peu, parce que j'avais les jambes engourdis, le garçon a cru que nous étions en bonne fortune... Il nous a offert un cabinet particulier... ma parole!... Moi j'étais ravie... Richard fulminait!...

RICHARD. — Cette blague!

IRÈNE. — Allons donc! Ça te met en rage d'avoir une mère qui a l'air aussi jeune que toi... (Un temps.) Seulement, au fond tu en es fier. Ça compense. (Elle lui donne une tape, de l'éventail, sur la joue.) Georget n'est pas arrivé?

PAULOT. — Il ne doit pas tarder.

IRÈNE. — Lequel de vous jouait si mal du piano, tout à l'heure?

LOUIS, désignant Lignières. — Lui.

IRÈNE. — Je ne vous félicite pas.

LIGNIÈRES. — Oh! mais je joue très bien la Valse Bleue; seulement avec un seul doigt, alors ça fait moins d'effet.

IRÈNE, près du piano. — Voulez-vous que je leur exprime mon état d'âme, à travers la porte?

RICHARD. — Maman, maman, je ne suis jamais tranquille avec toi!

Elle s'assied au piano, rapide, légère, toutes jupes papillotantes et attaque le *Dies iræ*.

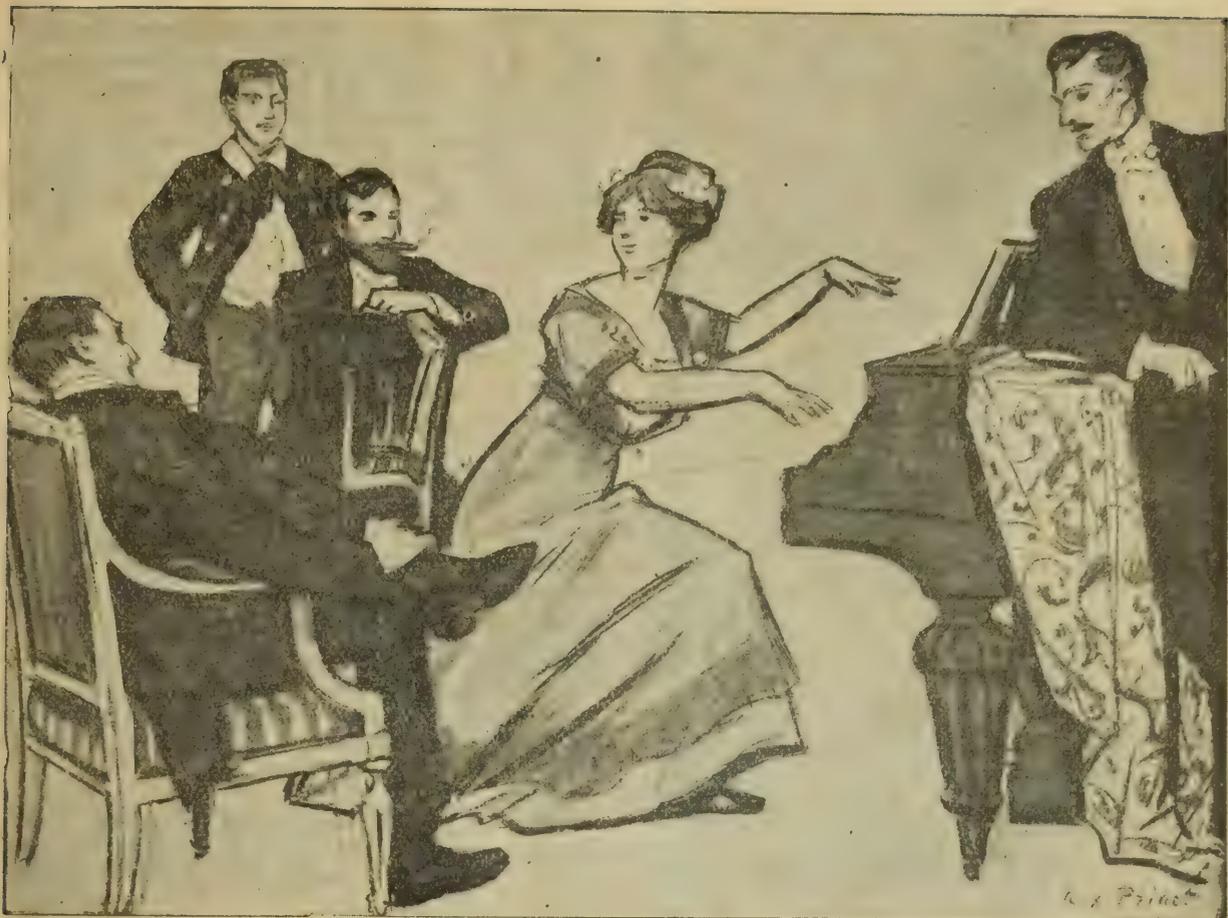
LIGNIÈRES, bas à Louis Soubrian. — Je préférerais la mère à la future belle-fille.

LOUIS, de même. — Tu n'es pas dégoûté!... Mais ce n'est qu'une supposition; rien à faire. Maman Colibri, oui... mais la Vertu par un grand V. Pas la plus petite histoire... Nickelée!... Chaulin a essayé... Il s'est fait rembarquer dans les grands prix.

LIGNIÈRES. — Dommage! dommage!... Quels yeux!

LOUIS. — Et le décolleté donc!... (Ils la détaillent tous deux du regard.) Le corps doit être charmant.

RICHARD, s'approchant d'eux. — Elle a un aplomb, maman!



IRÈNE. — VOULEZ-VOUS QUE JE LEUR EXPRIME MON ÉTAT D'ÂME, À TRAVERS LA PORTE ?

LIGNIÈRES, avec un sourire. — C'était ce que nous étions en train de dire.

RICHARD, de loin, à sa mère. — Tu sais que Madeleine va parfaitement reconnaître que c'est toi qui joues.

IRÈNE, se levant. — Ça lui donnera un avant-goût de la famille... (Reprenant son éventail.) Qui est-ce qui vient à l'Hippique, demain ? Oh ! vous verrez ma robe, un amour !

RICHARD. — Tant mieux, parce que celle que tu portes, ce soir...

IRÈNE. — Elle ne te plaît pas ? Je vais aller en changer, si tu veux ?... Voyez-moi ça ? vrai, mon garçon, je plains ta femme !

LIGNIÈRES. — Je ne sais ce qu'il a contre cette robe ; elle est adorable !

IRÈNE. — Moi, je sais ! Il la voudrait couleur aubergine avec des pensées en application... et des choux... violets... avoue, hein ? que tu voudrais des choux... tu en meurs d'envie !...

RICHARD. — Ce n'est pas ce que je veux dire.

IRÈNE. — Tais-toi, tiens !... Je t'excuse en pensant que si j'avais une fille, il y a déjà cinq ans qu'elle ne me pardonnerait, ni la robe, ni le visage... Et maintenant en wagon !... Oh ! une robe... Je vais faire enrager la Brécon... Paulot, une cigarette, vite, vite... des miennes... Je vais rentrer comme

si j'avais oublié la consigne... vous allez voir... Et avec mon plus gracieux sourire encore.

Et la cigarette aux lèvres, elle ouvre la porte du salon, d'un air distrait et naturel ; elle referme la porte derrière elle.

LIGNIÈRES. — C'est vrai qu'on dirait d'une grande sœur qui ne vous ressemblerait pas... D'ailleurs, la phrase est courante : « Madame de Rysbergue ?... On dirait la sœur de ses enfants. »

RICHARD. — Mais, mon Dieu, c'est un peu ça... Maman s'est mariée, elle n'avait pas dix-sept ans... j'en ai vingt-deux... comptez.

LOUIS. — Trente-neuf... Elle en paraît trente.

IRÈNE, apparaissant par la porte entrebâillée, à voix basse, et avec un clin d'œil. — Ça y est, mes enfants... Tableau !... Tiens, Paulot, le cendrier... (Elle lui tend sa cigarette, qu'il prend.) Et puis arrivez, hop !

La porte se referme.

RICHARD, aux autres. — Allons, vous venez ? (Ils jettent leurs cigarettes. A Paulot, en lui tapant sur l'épaule.) Passe !

Paulot entre le premier au salon.



IRÈNE. — ÇA Y EST, MES ENFANTS...

LIGNIÈRES, *les mains dans les poches, se balançant, à Louis.* — C'est dommage... c'est dommage...

LOUIS. — Tu y penses encore?

LIGNIÈRES. — Elle est rudement désirable... je voudrais le lui dire.

LOUIS. — Je ne te le conseille pas... Penses-y toujours, mais n'en parle jamais.

Lignières entre au salon. Au moment où Louis et Richard sont sur le seuil, M. de Rysbergue et Soubrian entrent par la porte de gauche, le pardessus sur le bras et le chapeau à la main.

SCÈNE IV

MONSIEUR DE RYSBERGUE, SOUBRIAN,
RICHARD, LOUIS

MONSIEUR DE RYSBERGUE, *appelant.* — Richard!... (*Richard se retourne et redescend*

avec Louis qui a aperçu aussi son père.) Je vais au Cercle, un instant, avec Soubrian. Le train de Vienne est à midi 10 demain. Je déjeunerai dans Paris... Le coupé portera mes valises à la gare... j'ai donné mes ordres... Toi, sois au bureau demain matin à sept heures. Je t'indiquerai les dernières instructions...

RICHARD. — Bien.

LOUIS, *à son père.* — Bonsoir, papa!

Soubrian et son fils échantent un clin d'œil en se séparant.

RICHARD. — Tu seras de retour quand?

RYSBERGUE. — Dans huit jours... Je ne partirai de Vienne qu'avec le traité signé et la prime dans ma poche.

RICHARD. — Parbleu!... C'est tout pour ce soir?... Tu sors avec ce pardessus d'été? Tu auras froid, je t'avertis.

RYSBERGUE. — Fais-moi descendre l'autre, si ça peut te faire plaisir.

Richard a parlé à son père, du ton docile et respectueux que l'on a avec un supérieur dont on ne discute pas les ordres.

SCÈNE V

RYSBERGUE, SOUBRIAN, seuls.

RYSBERGUE. — Un cigare en sortant, Soubrian?

Il lui tend la boîte.

SOUBRIAN. — Volontiers.

RYSBERGUE. — Ceux-ci?

SOUBRIAN, *coupant son cigare et allumant.* — Quelle existence que la vôtre!... Tou par monts et par vaux!... On peut dire que vous ne volez pas votre argent, vous!... Vous êtes un glorieux brasseur d'affaires, mais nom d'un chien, votre vie n'est pas une sinécure. Vous n'avez pas même le temps de profiter de votre luxe.

RYSBERGUE. — Mon luxe, mais c'est pour ma famille, ma femme, mes enfants... Moi, je vivrais avec un lit, une table et une chaise.

SOUBRIAN. — Comme Napoléon.

RYSBERGUE. — Si vous voulez! Le luxe, pour les amuser, eux... le travail, pour m'amuser, moi... histoire de passer mon activité..

SOUBRIAN. — Comme Napoléon.

RYSBERGUE. — Formidable, oui. Cela vous étonne?... Bah! c'est une revanche d'activité que nous prenons, nous autres aristocrates, sur la vie immobile et contemplative de nos aïeux.

SOUBRIAN. — Les fils ont des fourmis dans les jambes... Alors, mes pères devaient être rudement plébéiens, car j'ai bien envie de m'asseoir.

RYBERGUE. — Moi, de marcher, vivre, aspirer ! Ce train de maison dont vous parlez, je n'en jouis même pas ! C'est vrai... j'aime le sentir prospérer, certes, mais au fond il m'ennuie... Tant de bruit ne laisse pas de m'agacer, toutes ces femmes, ces jeunes gens, ces soirées de musique me porteraient pour un peu horriblement sur les nerfs... Non, mais revenir comme je vais le faire, dans huit jours, avec un petit demi-million à jeter aux enfants et à ma femme, voilà mon plaisir... Faire fructifier ma fortune, établir une famille honorée, enviée, digne de ma branche passée, de mon nom, — quitte à le faire reluire d'un éclat nouveau sur tous les essieux des tramways électriques, — voilà ma joie... Sans quoi, que me faut-il ? pas même une bonne table... un cheval de selle... des chiens de chasse... d'excellents cigares... (*Il en prend un dans la boîte.*) Comme celui-ci...

SOUBRIAN, *clignant de l'œil.* — Des femmes...

RYBERGUE, *après avoir regardé dans le vague, un instant.* — Peuh!... je n'ai pas le temps de me payer une conscience compliquée ! (*Changeant de ton.*) Vous voyez que je réponds avec franchise à votre interview, hein?... Je vous vois venir, vous, depuis une heure... Vous voulez me tirer les vers du nez... On ne me fait dire que ce qu'il me plaît.

SOUBRIAN. — Oh ! mes intentions sont pures... Evidemment un article sur votre industrie m'intéresserait...

RYBERGUE, *trouvant le journal souligné au crayon bleu sur un canapé.* — Comme celui-ci ?... (*Geste de protestation de Soubrian.*) Attendez donc que je plie ça. Absolument inutile de laisser traîner ces petites choses sur les fauteuils.

Il va au tiroir.

SOUBRIAN. — Voyons, Rysbergue... une fois, deux fois, avant de franchir ce seuil, acceptez-vous la commandite du *Grand Radical* ?

RYBERGUE, *avec une moue.* — Hum ! Le titre...

SOUBRIAN. — Ça se change.

RYBERGUE, *souriant avec mépris.* — Mais « radical » c'est difficile à faire disparaître d'une manchette.

SOUBRIAN. — Il y a des benzines très puissantes... Si on le changeait ?

RYBERGUE, *brusquement.* — Je serai très net... Non.

SOUBRIAN. — Et pourquoi ?

RYBERGUE. — Parce que, mon cher... Vous permettez que je sois franc ?

SOUBRIAN. — Faites donc.

RYBERGUE, *refermant le tiroir où il a glissé le journal.* — Eh bien, si je portais un grand nom français, ce me serait égal de le compromettre un peu. Il est des gloires nationales qui supportent vaillamment, et même peuvent tirer une légère coquetterie de cer-

taines compromissions. Ce n'est pas la même chose pour nous, les étrangers... (*Un domestique entre avec un pardessus et aide M. de Rysbergue à le passer.*) Bien que ma femme soit très française et de vieille souche incontestée, je n'en reste pas moins



SOUBRIAN. — IL Y A DES BENZINES TRÈS PUISSANTES...

étranger... et il s'attache toujours un peu de discrédit, vous le savez, à un nom de là-bas... On a beau faire, nous avons toujours vaguement l'air rastas.

SOUBRIAN. — La Belgique est une petite France.

RYBERGUE, *souriant.* — Vous êtes bien aimable, mais un grand Belge n'est jamais qu'un petit Français. (*Au domestique qui a fini.*) Merci, mon ami. (*Le domestique sort.*) Je dois être susceptible en proportion de cette infériorité. Qui plus est, de mon nom presque royal, — là-bas ! — j'ai fait une raison commerciale ! Songez donc comme il faut que je le préserve et ne laisse point retomber sur moi ou sur ma famille la plus petite des suspicions, de quelque nature qu'elle soit !... J'ai placé cet orgueil plus haut que tout dans ma vie, prêt à châtier qui en douterait ; mes enfants sont élevés dans ces idées... elles sont déjà le but de leur vie, j'en suis sûr. Le marché que vous me proposez n'a rien de déshonorant en soi, il est de commerce courant ; je ne puis l'accepter, voilà tout. Je vous prie de m'excuser.

Ceci a été dit avec une certaine morgue et grande fermeté.

SOUBRIAN. — Mais comment donc ! Ce point de vue est trop respectable... Seulement il était inutile de me faire toute cette vaste

profession de foi pour un refus aussi naturel... Je vous ai transmis une proposition de nos actionnaires... moi, pour ma part personnelle, vous savez, je m'en fous!

RYSBERGUE. — Je ne vous ai pas dit autre chose.

SOUBRIAN. — Nous sommes d'accord.

RYSBERGUE. — Vous le voyez.

SOUBRIAN. — Allons au Cercle.

SCÈNE VI

LES MÊMES, IRÈNE

IRÈNE, ouvrant la porte du salon. — C'est toi?

RYSBERGUE. — Tu fermes donc la porte des deux salons, maintenant?

IRÈNE. — M^{me} Brécourt ne peut pas supporter la fumée, mais elle vient de s'en aller, justement, je rouvrais quand j'ai entendu ta voix... (Elle ouvre grande la porte. On voit l'autre salon.) Te reverrai-je avant ton départ?

RYSBERGUE. — Je ne sais pas... J'irai de bonne heure au bureau et le train est à midi.

IRÈNE. — Alors adieu... Seras-tu de retour pour le dîner du 14.

RYSBERGUE. — Oh! je ne pense pas... Il me faudra bien dix jours...

IRÈNE. — C'est la série des Duchâtel et C^{ie}, le quatorze.

RYSBERGUE. — Tant mieux, tant mieux... L'important est que je sois là pour le dîner du prince Paul... Ah! fais attention au cheval gris, en mon absence.

IRÈNE. — Il est malade?

RYSBERGUE. — Le vétérinaire viendra après-demain... Je te serai reconnaissant de le voir toi-même. Je crois qu'il faudrait quelques pointes de feu... En tous cas ne le surmène pas.

IRÈNE. — Entendu.

RYSBERGUE. — Adieu...

IRÈNE. — Bon voyage, si je ne te revois pas.

Elle serre la main à M. Soubrian.

SCÈNE VII

IRÈNE, puis peu à peu COLETTE DE VILLEDIEU, LOUIS SOUBRIAN, MADELEINE CHADEAUX, RICHARD, MADAME CHADEAUX, LA MARQUISE DE SAINT-PUY, LIGNIERES.

IRÈNE, appelant. — Colette! Madame de Saint-Puy!... Enfin, circulons un peu, main-

tenant... Venez voir ma vieille peinture indienne... J'adore mon petit coin... On est si bien, là...

LOUIS. — J'admiraïs tout à l'heure ce panneau.

IRÈNE. — N'est-ce pas? Et enfumez-nous, surtout, jeunes gens... Colette, tu ne veux pas boire?

COLETTE. — Si, mon petit chou... du frais, du très frais. (Pendant qu'Irène prépare une boisson.) Quel numéro encore que ta marquise de Saint-Puy!

IRÈNE. — Elle est du meilleur faubourg. Fais-la causer, c'est adorable. Vous ne connaissiez pas mon amie Colette, monsieur Soubrian?... On a été au Sacré-Cœur ensemble, dans la classe de Sœur Marie-Jacques... Dites-lui des choses énormes; elle adore ça.

COLETTE. — Oh! Irène!

IRÈNE. — Et M. Soubrian, ma chère, sait des histoires d'un roide!... Racontez-lui celle de l'anglaise et des quarante voleurs...

LOUIS. — Celle-là, je ne la raconte qu'aux jeunes filles.

IRÈNE. — Colette est veuve... C'est presque pareil.

LOUIS. — Alors... venez là... et pâlissez.

On voit dans le salon du fond la marquise de Saint-Puy causant avec M^{me} Chadeaux et Lignières.

RICHARD, à mi-voix, passant à droite avec Madeleine Chadeaux qui va s'appuyer au piano, en tripotillant des fleurs. — Vous habituez-vous un peu à la maison, Madeleine?

MADELEINE. — Votre milieu m'effraye énormément.

RICHARD. — Pourquoi?

MADELEINE. — Je ne sais... je suis mal à l'aise... J'ai été élevée bourgeoisement... Tenez, cette femme qui rit si fort... (Elle montre Colette dans un coin avec Louis Soubrian.) son rire m'inquiète, me trouble, vous n'avez pas idée!

RICHARD. — La petite de Villedieu?... Elle n'est pas terrible.

MADELEINE. — J'ai besoin d'être rassurée.

RICHARD. — N'ayez pas peur; je suis là... Alors si popotte?... Tant mieux. Je voudrais une femme très popotte.

MADELEINE. — Oh! bien! moi...

RICHARD. — Vous ferez des confitures à votre mari?

MADELEINE. — S'il me les demande.

RICHARD. — Il vous les demandera... entendu. Nous avons des goûts très pareils, c'est attendrissant.

MADELEINE. — C'est ennuyeux.

RICHARD. — Pourquoi?

MADELEINE. — Parce que si nous nous apercevons que nous sommes faits l'un pour l'autre et si nous en restons là, ce sera pour éprouver des regrets considérables.

RICHARD. — Allons donc! je connais une personne qui était tout à fait persuadée que

j'étais indispensable à son bonheur à venir... Eh bien, maintenant elle est très heureuse avec un monsieur très différent.

MADELEINE. — Il est peut-être mieux que vous...

RICHARD. — Il est très bien. C'est un juge suppléant au parquet de Limoux ; ainsi, vous voyez !

MADELEINE. — Merci, au moins vous êtes encourageant.

MADAME CHADEAUX, qui est descendu. — Madeleine ?

MADELEINE. — Maman ?

Richard remonte au fond et va parler à la vieille marquise de Saint-Puy et Lignières.

MADAME CHADEAUX, bas. — Quand tu voudras partir...

MADELEINE. — Non, j'ai encore à causer.

MADAME CHADEAUX. — Il te plaît ?

MADELEINE. — Je ne sais pas.

MADAME CHADEAUX. — Il n'est pas inconvenant avec toi, au moins ?...

MADELEINE. — Oh ! maman...

MADAME CHADEAUX. — Sait-on ! Ils sent tellement hurluberlus dans cette famille... Cette mère...

MADELEINE, bas. — La voilà.

IRÈNE. — Comme elle est jolie votre Madelon... Et l'air si bon, si droit...

LOUIS. — Et si gai !

MADAME CHADEAUX. — C'est une enfant.

LOUIS. — Oh ! quelle mauvaise raison ! Ainsi, moi, depuis l'âge de dix-sept ans, je suis mélancolique, sombre, taciturne...

IRÈNE, riant. — Ne désespérez pas, jeune homme, la jeunesse vient avec l'âge !... (*Gaminement à la marquise de Saint-Puy qui s'approche.*) N'est-ce pas, marquise ?

LA MARQUISE. — Je n'ai pas entendu... Je suis un peu distraite, vous le savez.

LIGNIÈRES. — Je crois bien ! elle est sourde comme un pot.

IRÈNE. — Je demandais à quelle œuvre nouvelle vous vous intéressez en ce moment ? Car madame de Saint-Puy est celle qui a ouvert les portes de son hôtel seigneurial, à 50 centimes, au bénéfice des blessés des Balkans... Elle est la charité intrépide. (*Élevant la voix.*) Dites-nous à quelle œuvre vous apportez vos soins.

LA MARQUISE. — J'ouvre une souscription mondaine pour le buste de Camoëns.

LOUIS. — Ah ! excellente idée !

LIGNIÈRES. — Le besoin s'en faisait sentir depuis quelques années.

LOUIS. — Je me demandais : qu'est-ce qui me manque donc ?... C'était le buste de Camoëns.

IRÈNE, bas. — Ne vous moquez pas trop d'elle. D'abord, elle pourrait vous entendre...

LOUIS. — On ne sait jamais !

IRÈNE, même jeu. — Et puis elle est si brave personne !

Un domestique est entré, il s'approche d'Irène.

LE DOMESTIQUE. — Une femme de chambre vient d'apporter cette lettre, en priant de la remettre immédiatement à madame ; c'est très pressé.

IRÈNE. — Y a-t-il une réponse ?

LE DOMESTIQUE. — La femme de chambre est repartie de suite.

IRÈNE. — Bien. (*Aux autres.*) Vous permettez ?... (*Le domestique sort. Irène s'éloigne un peu pour lire la lettre. Elle pousse une exclamation.*) Oh ! (*En se retournant vers*



RICHARD. — VOUS HABITUEZ-VOUS UN PEU A LA MAISON, MADELEINE ?

Richard, qui a repris au fond son aparté avec la jeune Madeleine.) Richard !

RICHARD, descendant. — Quoi ?

IRÈNE, à l'écart, avec Richard. — C'est trop fort ! Une lettre de chantage, adressée à moi, menaçant, si tu te maries, de faire rompre ton mariage. Et dans quels termes ! J'en suis malade. Quel toupet ! Et portée à domicile encore !

RICHARD. — Mais de qui, sapristi !

IRÈNE. — De ta Nichette, parbleu !

RICHARD. — Impossible.

IRÈNE. — C'est signé.

RICHARD. — En effet ! (*Il lit*) Une anonyme : Nichette de Nanteuil... La grue !

IRÈNE. — Je te l'ai toujours dit que c'était une femme dangereuse, qu'elle te ferait avoir des ennuis... Qui a toujours raison ?

RICHARD. — Ah! la grue des grues!

IRÈNE. — Et elle est capable d'envoyer des lettres de ce genre à M^{me} Chadeaux. Cela promet! Si tu tiens un tant soit peu à entrer dans cette famille!

RICHARD. — Quand je venais juste de lui acheter un bijou de cent louis. Je l'ai dans ma poche.

IRÈNE. — C'est ce qui s'appelle du flair...

RICHARD, *sortant, penaud, l'écrin de sa poche*. — Le voilà! Que vais-je en faire maintenant?

IRÈNE, *riant*. — Tu le mettras dans la corbeille de mariage de ta fiancée; ce sera ton premier cadeau.

RICHARD. — C'est une idée... mais je ne peux pas. J'ai fait inscrire des dates... oui, des dates qui... enfin...

IRÈNE. — Des dates? Fais voir... (*Elle inspecte le bijou.*) 1^{er} juin 1903-15 mai 1904... On dirait un règne... 15 mai? Ah! bon! je comprends... L'abdication!... Mon pauvre ami! tu t'étais trop avancé.

RICHARD. — Te fiche pas de moi! Ah! la grue!

IRÈNE. — Voilà déjà trois fois que tu le constates; tu aurais pu le faire plus tôt.

RICHARD. — Elle ignore à quoi elle s'expose. La réponse ne va pas se faire attendre... Dès ce soir...

IRÈNE. — Fais attention; on t'épie.

RICHARD. — Je vais prendre conseil de Soubrian et de Lignières. Ils vont m'aider!

IRÈNE. — Et n'agis pas à la légère. Pour l'instant, je te prie de faire attention. Qu'on ne t'entende pas! Rien n'est grave là-dedans, seulement Chadeaux mère semble un peu... bégueule... au point même de me taper sur les nerfs, et je te conseille d'étouffer le son de votre voix.

RICHARD. — Nous allons délibérer à côté.

IRÈNE. — Ferme la porte surtout.

RICHARD, *appelant ses amis*. — Lignières... Soubrian...

Richard leur dit un mot à voix basse et les entraîne dans le grand salon.

COLETTE. — Quoi? quoi?... Ils nous plaquent encore?... Délicieux jeunes gens!

La porte se referme.

SCÈNE VIII

IRÈNE, COLETTE, MADAME CHADEAUX, MADELEINE, LA MARQUISE

IRÈNE, *vivement*. — Une minute. Un petit secret à se dire...

COLETTE. — Que nous ne pouvons pas savoir et que toi tu sais.

IRÈNE. — Parbleu!

MADAME CHADEAUX. — Alors, vous êtes, madame, la confidente de vos enfants?

IRÈNE. — Je suis leur meilleur camarade.

COLETTE. — Leur grand copain.

IRÈNE. — Voilà. Elle l'a dit.

MADAME CHADEAUX. — Le souvenir que vous êtes aussi leur mère doit bien vous gêner quelquefois.

IRÈNE. — Mon Dieu, madame, je crois que j'ai été une excellente mère. On n'en aurait pas trouvé de meilleure, pas Colette?...

COLETTE. — Ça, tu as été exemplaire. Tu as passé tes plus belles années à leur enlever l'encre des doigts et à corriger leur arithmétique.

IRÈNE. — Maintenant que mes bambins sont devenus de beaux grands garçons, du moins l'un, j'estime que c'est bien un peu à leur tour de m'amuser; il s'est trouvé que leur mère n'était pas d'âge trop affligeant: ils en ont fait leur camarade et leur amie.

COLETTE. — Et vous vous entendez bien, vous trois!...

IRÈNE. — Le souvenir de maman ne s'efface pas, j'espère, pour eux... ils ont eu l'obligeance d'y ajouter Colibri.

MADAME CHADEAUX, *pincée*. — Vous rattrapez le temps perdu.

IRÈNE. — La vie est belle.

MADAME CHADEAUX. — Ainsi vous recevez leurs confidences de jeunes hommes?

IRÈNE. — J'y mets le plus de tact possible.

MADAME CHADEAUX. — Et ils vous disent tout?

IRÈNE. — Je ne suis pas leur confesseur; je ne suis que leur amie.

MADAME CHADEAUX. — Madeleine, veux-tu jouer du piano, mon enfant?

Madefeine s'éloigne, sur cet ordre, et va s'asseoir au piano.

IRÈNE, *bas à Colette*. — Oh! mais... elle abuse!...

MADAME CHADEAUX, *intentionnellement*. — Cette camaraderie avec ses risques et périls s'explique parce que c'est ici une maison sans fille... et ça se sent! S'il y en avait une, ah, comme tout serait changé! Vous auriez eu à protéger sa pudeur, sa délicatesse, vous auriez été obligée à plus de retenue.

IRÈNE. — Avec des garçons la vie est plus franche! Alors je bénis le ciel de ne m'avoir pas donné de fille, rien qu'à la pensée, en effet, de l'éducation qu'il eût fallu lui inculquer, à la pauvre petite! toute cette ennuyeuse mise en scène dont se compose la jeunesse de nos filles, jusqu'à leur délivrance...

COLETTE. — Seigneur!... Qu'entends-tu par la délivrance d'une jeune fille?...

IRÈNE. — Mais cette cérémonie de Zoulous qu'on appelle la journée du mariage.

MADAME CHADEAUX. — Madeleine, joue plus fort, mon enfant!



COLETTE. — OH! EN
EFFET, VOYEZ!

IRÈNE. — Oh! ne craignez rien; moi, je parle bas.

COLETTE, à Madeleine, en regardant Irène. — *La prière d'une vierge, mademoiselle.*

MADAME CHADEAUX, reprenant avec insistance. — Permettez-moi de m'étonner que vous traitiez de cérémonie de Zoulous l'insti-



GEORGET. — Quoi? Qu'est-ce que c'est?...

tution la plus noble et la plus sacrée. Et peut-on savoir, du moins, à quoi vous devez un aussi sauvage souvenir?...

IRÈNE. — Vous y tenez?... Oh! le jour, ça allait encore! Le tohu-bohu, les poignées de main, les félicitations, passe!... mais le soir, — je n'avais pas dix-sept ans, on m'a mariée orpheline, vous le savez, — lorsque me fut révélé ce soir-là ce que tous mes amis étaient officiellement invités à penser de moi, j'ai été remplie d'une confusion indicible!... En une seconde, j'ai revu, fixés sur moi, les yeux de mes tantes, de mes cousins, du petit Frédéric surtout, si farceur!... Je les devinais en train

de se représenter la scène intime à laquelle la société les conviait, et j'éprouvais dans mon âme quelque chose qui ressemblait à de la rage ou de la honte, je ne sais plus, mais que les regards bêtes ou ironiques du lendemain ne furent pas pour atténuer!... Et j'ai compris et excusé, ce jour-là, le tact et la pudeur qui poussent, — évidemment, — certaines jeunes filles à choisir un amant non garanti par le gouvernement!

LA MARQUISE. — Bravo!

COLETTE. — Tiens, elle a entendu.

MADAME CHADEAUX. — Savez-vous ce que prouve votre petite histoire, madame? tout simplement que vous n'aimiez pas votre mari.

IRÈNE. — Sapristi! c'est que je ne me souviens plus très bien... Il y a longtemps!... Mais je veux ajouter, au cas où vous seriez en peine pour mes sentiments, madame, que mon mari, quoique très occupé, se trouvait être un excellent homme, qui m'a rendue heureuse, et ces vingt ans de fidélité m'ont paru un jour... Et délivrons, je vous en prie, cette pauvre Madeleine... c'est absolument ridicule! Madeleine, venez ici... Voulez-vous servir le thé avec Colette?

COLETTE, bas à Irène. — Il était temps. *La prière d'une vierge* devenait plus ardente.

IRÈNE, aimable, à Madeleine. — C'est très joli ce que vous jouiez. (*Au domestique qui est entré avec le thé.*) François, qui a sonné, il y a un instant?

LE DOMESTIQUE. — M. de Chambry, madame.

COLETTE, à Irène, en passant le thé. — Tu es peut-être allée un peu loin avec M^{me} Chadeaux. Ces allusions au mariage et ces coups droits à sa fille!...

IRÈNE. — Tant pis, elle m'agaçait avec ses pointes. Il faut qu'elle sache quelle belle-mère je serai. Nous ne coudrons pas ensemble des bretelles pour l'œuvre des petits Bretons!

COLETTE. — Je pense qu'elle a renoncé à cet espoir.

IRÈNE. — D'abord elle est trop vieille pour une belle-mère, c'est dégoûtant. (*Pirouettant sur ses talons.*) Personne ne veut de mon thé, alors?

LA MARQUISE, dans un silence, continuant à converser avec M^{me} Chadeaux. — Oh! les enfants, voilà la joie de notre crépuscule!...

Depuis quelques instants, tout en parlant, Irène se retourne souvent vers la porte du salon; à travers les vitraux opaques et lumineux on voit l'ombre de quelqu'un qui s'y est appuyé.

COLETTE, à Irène. — Qu'est-ce que tu as? Tu es ennuyée?

IRÈNE. — Moi? pas du tout.

COLETTE, suivant ses yeux. — Que regardes-tu derrière, tout le temps? (*Elle se retourne à son tour.*) Oh! en effet, voyez!...

LA MARQUISE. — Quoi?... Oh! oui, cette

ombre chinoise!... On ferait ça en peinture, on ne le croirait pas.

L'ombre se dessine, en effet, nettement, en un profil qui bouge de temps en temps, s'efface ou se précise.

IRÈNE. — C'est le grand lustre. Comme il éclaire beaucoup, cela fait, quand on passe devant, une vraie projection sur les vitraux Tiffany, comme sur une vitre dépolie.

COLETTE. — Surtout que celui qui s'appuie est tout contre... Il fume son cigare...

MADELEINE. — Qui est-ce? Ce n'est pas M. Richard, ni M. Soubrian; il a le nez plus long, M. Soubrian.

IRÈNE. — Je crois que c'est Georges de Chambry, l'ami intime de mes enfants; il devait venir rejoindre ses camarades et sera entré directement au salon.

MADAME CHADEAUX. — Ah! le petit Georget...

IRÈNE. — Vous l'avez déjà vu ici, je crois...

MADAME CHADEAUX. — Oui... oui... un gentil garçon... Et d'excellente famille, n'est-ce pas?

IRÈNE. — Oui... très chic. Sa mère est une Dangreville.

COLETTE. — On prendrait un crayon, on le dessinerait de profil admirablement...

IRÈNE. — Attendez, je vais cogner à la vitre.

Irène s'approche des vitraux et toque avec le doigt.

MADELEINE. — Ah! il s'est retourné!

La porte s'entr'ouvre, un jeune homme passe la tête. C'est Georges de Chambry.

GEORGET. — Quoi? Qu'est-ce que c'est?... (Apercevant Irène.) Bonjour, madame. (Puis les autres.) Oh! mesdames!

LA MARQUISE. — Entrez donc, vicomte!

SCÈNE IX

LES MÊMES, GEORGET, puis RICHARD et LIGNIÈRES

Georget s'avance en laissant la porte ouverte, et vient serrer les mains à l'avant-scène.

LA MARQUISE. — Nous regardions l'ombre que vous faisiez sur la vitre. C'était extraordinaire.

GEORGET, se retournant, sans bien comprendre. — Ah! oui... là... Je devais avoir Pair idiot!

Richard et Lignières entrent en causant.

COLETTE. — Eh bien, c'est fini votre petit complot?

RICHARD. — Fini, fini.

IRÈNE. — Qu'est devenu Soubrian? Vous l'avez invalidé?... Et Paulot.

RICHARD. — Soubrian avait un rendez-vous, et Paulot est allé finir son devoir d'historien dans sa chambre.

MADAME CHADEAUX, se levant. — Nous vous attendions pour prendre congé.

IRÈNE. — Déjà!

MADAME CHADEAUX. — Madeleine a un cours demain matin de bonne heure.

MADELEINE, à Richard, en passant. — Vous n'avez pas été gentil pour moi, ce soir.

RICHARD. — Je vous demande pardon. Des affaires pressées. Mais, si vous le permettez, je vais vous mettre à votre porte.

IRÈNE, de loin, à Richard. — Richard? Tu accompagnes madame Chadeaux.

MADAME CHADEAUX. — Oh! ce n'est pas la peine.

MADELEINE. — Maman, nous allons aller à pied; c'est si près.

IRÈNE, à la marquise. — Madame Chadeaux habite rue Marguerite, à deux pas (Prenant à part Richard, pendant que les Chadeaux se préparent.) Eh bien?

RICHARD. — Eh bien, je viens d'arranger quelque chose avec Soubrian. Il va d'abord aller la trouver aux Variétés où elle devait passer la soirée avec des amis. Moi, j'irai chez elle directement, et je serai net.

IRÈNE. — Modère-toi, surtout. Pas de bêtises. (A Georget qui se rapproche.) Vous êtes au courant, Georget?

GEORGET. — Oui, oui.

IRÈNE. — Hein? Qu'est-ce que j'avais toujours dit? Cette femme!...

GEORGET, à Richard. — Et du calme, mon vieux. Souviens-toi qu'on ne doit pas battre une femme, même avec sa canne.

IRÈNE, à Georget. — Vous, restez. Vous n'allez pas me laisser seule avec la Saint-Puy.

GEORGET. — Bon... J'ai tous les dévouements.

RICHARD, aux Chadeaux. — Vous êtes prêts?...

MADELEINE. — Mon éventail?

Sa mère le lui passe.

MADAME CHADEAUX. — Ah! mon enfant, si ce mariage se fait, c'est bien pour toi.

MADELEINE. — Dame! ce n'est pas pour toi maman.

RICHARD. — Lignières, tu descends avec moi?

LIGNIÈRES. — Naturellement.

IRÈNE, les accompagnant tous à gauche. — Au revoir, mon petit Madelon.

Sortent M^{rs} Chadeaux, Madeleine, Richard, Lignières.

SCÈNE X

IRÈNE, GEORGET, et COLETTE, LA MARQUISE

IRÈNE, *brusquement*, à *Georget*. — Causez littérature avec la marquise.

GEORGET. — De qui, de Balzac?

IRÈNE. — De qui vous voudrez...

Elle va à Colette, pendant que Georget se dirige vers la marquise.

IRÈNE. — Et toi, mon petit coco, il faut t'en aller...

COLETTE, *interloquée*. — Ah! bon, bon.

IRÈNE. — Je te dirai pourquoi demain.

COLETTE. — Oh! qu'à cela ne tiennent!

IRÈNE. — Mais attends une minute, que les autres soient partis.

COLETTE. — Compris.

IRÈNE, *se retournant*, à *Georget*. — Tenez, montrez donc à la marquise ces reliures qui sont sur le piano. (*A la marquise.*) Vous qui êtes amateur, elles vous intéresseront.

COLETTE, à *Irène*. — Pauvre marquise! Il faut la ménager. C'est un utile chaperon.

IRÈNE. — Dis-donc! Pas pour moi.

COLETTE. — Je sais... mais il ne faut jurer de rien, n'est-ce pas? Pauvre marquise! quand elle s'en ira de ce monde, en sera-t-il passé sur sa tête, dans l'ombre d'une baignoire ou d'un thé élégant, des baisers, des soupirs qu'elle n'aura pas entendus, en sera-t-il né, sans qu'elle en ait rien su, de ces amours sérieux ou passagers qu'elle aura si doucement obligés de ses bons yeux endormis et délicats... Bonne vieille, que la mort lui soit légère!

IRÈNE. — Tu es gaie, ce soir. Ecoute, demain je t'expliquerai...

COLETTE. — A quoi bon?...

IRÈNE. — Cinq heures, demain?

COLETTE, *disparaissant à l'anglaise*. — Si tu veux.

SCÈNE XI

IRÈNE, LA MARQUISE, GEORGET

IRÈNE, *redescendant*. — De quoi parliez-vous?

GEORGET. — De Balzac.

IRÈNE. — Ah! Balzac!

LA MARQUISE. — N'est-ce pas? il ne vieillit jamais.

IRÈNE. — C'est-à-dire que je ne sais pas comment il fait!

Georget, dans le dos de la marquise, esquisse pour Irène une vive pantomime d'impatience.

GEORGET, *gamin*, à *voix basse*. — Oh! la barbe!

IRÈNE, *avec un geste sec de l'éventail*. — Chut!... (*A la marquise.*) Il y a aussi Bourget... n'est-ce pas marquise?

LA MARQUISE, *d'une voix profonde*. — Ah! nous autres femmes, il nous vilipende, mais nous l'adorons.

Georget et Irène ont un même mouvement d'admiration pour cette exclamation.

IRÈNE, *bas en riant*. — Oh! il nous vilipende!

GEORGET, *même jeu*. — Ma chère!...



GEORGET. — ADMIREZ CETTE FINESSE...

IRÈNE, *haut*. — Vous regardiez cette édition italienne... C'est en galuchat; c'est très rare.

GEORGET, *précipitamment*. — Examinez cette gravure-là.

Il lui pose le livre sur les genoux.

LA MARQUISE. — Je l'ai déjà vue.

GEORGET. — Pas assez, pas assez... tenez... (*Il se met derrière la chaise de la marquise et se penche en avant. D'une main, il montre la gravure. De l'autre, sans que la marquise puisse le voir, il a atteint Irène, toute proche, et lui caresse longuement, autoritairement, la nuque et les épaules, sans que celle-ci esquisse le moindre geste de protestation, comme si elle était habituée dès longtemps à cette caresse et s'y soumettait naturellement.*) Admirez cette finesse... C'est d'un

burin... ah! quel burin!... c'est doux... c'est doux...

La main de Georget se promène sur les épaules et les bras d'Irène.

LA MARQUISE, *penchée sur le livre.* — Une caresse!

GEORGET. — Je vous crois!

Georget, *gan n*, essaye, tout d'un coup, d'enlever le peigne des cheveux d'Irène.

IRÈNE, *se dégageant, à voix étouffée.* — Non, non! que c'est bête!...

GEORGET, *vivement, à la marquise qui allait lever le nez.* — Et puis vous voyez, là, le galuchat.

LA MARQUISE. — Qu'est-ce que le galuchat, en somme?

GEORGET. — En somme, oui... en somme?

IRÈNE. — C'est un petit poisson.

GEORGET. — Qui va dans l'eau... vert et bleu.

LA MARQUISE. — Mais non, je crois que c'est un requin.

GEORGET. — C'est un petit poisson qui est un requin... voilà!

Irène est tout à coup prise d'un fou rire, stupide et irrésistible, elle est obligée de s'éloigner, en pouffant dans son mouchoir.

LA MARQUISE, *à Irène.* — Qu'avez-vous, chère amie?

IRÈNE, *de dos, au fond, la voix étranglée.* — Rien... ce n'est rien... un peu de hoquet...

GEORGET, *se mordant les lèvres, et pour détourner l'attention de la marquise.* — Madame de Rysbergue adore les éditions curieuses.

LA MARQUISE. — Mon hôtel en est plein. Et vous?

GEORGET. — Oh! moi aussi... seulement je n'y connais rien.

IRÈNE, *redescendant, calmée; à Georget, sévèrement.* — Assez... assez... asseyez-vous! (*Haut à Georget qui ne veut pas.*) Je vous prie de vous asseoir, monsieur de Chambry.

Maintenant, ils sont assis, très sages, tous les trois en rond.

GEORGET, *après un long silence.* — Avez-vous remarqué comme le printemps est long à venir cet hiver?

LA MARQUISE. — Ah! les saisons sont tellement troublées, depuis quelque temps.

GEORGET, *parlant très vite tout à coup et sur un ton très naturellement mondain.* — C'est-à-dire qu'on ne sait plus quel est le printemps, quel est l'hiver. Je t'aime.

IRÈNE, *même jeu.* — N'est-ce pas? positivement! Moi aussi.

GEORGET, *de plus en plus vite.* — C'est à ne

plus vous faire croire qu'il y a un Dieu!... Disons plus rien.

IRÈNE, *même jeu.* — Et le printemps est si divin!... Ça la fera...

GEORGET, *même jeu.* — Absolument... partir.

LA MARQUISE, *le sourire pâmé.* — Mais le printemps n'est vraiment agréable qu'en Italie!... (*Personne ne lui répond plus. Son bon œil si doux s'en étonne d'abord, puis les ayant regardés, elle dit*) : Je bavarde; je bavarde... et vous retiens jusqu'à des heures indues.

IRÈNE, *sans conviction.* — Pas le moins du monde.

LA MARQUISE. — Quelle heure peut-il bien être?

IRÈNE. — Quelle heure, Georget?

GEORGET, *regardant sa montre.* — Onze heures et demie!

IRÈNE, *à la marquise.* — Il n'est que minuit trente-cinq.

LA MARQUISE, *se levant précipitamment.* — Minuit trente-cinq! c'est effrayant... mes chevaux doivent attendre depuis une heure... J'avais commandé la voiture pour onze heures. Au revoir, monsieur. Quand vous passerez de mon côté...

GEORGET. — Infiniment aimable!

LA MARQUISE, *à Irène qui la conduit.* — Ne me accompagnez pas, chère amie, je vous en prie.

IRÈNE. — Comment donc!

LA MARQUISE. — Il est charmant, ce garçon. Et bien élevé!

Elles sortent toutes deux. Une seconde Georget reste seul.

SCÈNE XII

GEORGET, puis IRÈNE

Irène rentre. Elle arrête Georget d'un geste.

IRÈNE. — Non! non! je suis furieuse. Va-t'en. Tu es d'une imprudence folle.

GEORGET. — Ce n'est pas vrai. Je suis très habile.

IRÈNE. — Va-t-en! va-t-en! je frémis à chaque instant, à cause des enfants!... Fais attention, je t'en supplie... S'ils s'apercevaient de quelque chose!

GEORGET. — Allons donc! je manœuvre très habilement; c'est toi qui grandes et c'est toi la plus imprudente. (*Il tire de sa poche un petit portefeuille.*) Tu avais oublié ça chez nous, à cinq heures... avec tes cartes dedans. Le concierge pourrait très bien fouiller et voir ton nom.

IRÈNE. — Vrai?... oh! crois-tu? (*Elle prend le portefeuille.*) Mais toi, de ton côté,

je t'en conjurais, fais bien attention à Richard, à Paulot...

GEORGET. — Pas de danger. Mon petit manège est parfait; avoue. Je m'admire moi-même. Je marche dans les combinaisons du jeune Paulot, je me charge des courses de Richard, et je leur fais croire à tous deux que j'ai une première de magasin... qui va lâcher ses parents pour moi... D'abord tes fils ne me croiraient pas capable d'avoir une aventure aussi importante.

IRÈNE. — C'est vrai tout de même que c'est une chose considérable pour un garçon sans conséquence comme toi! Qu'est-ce que tu as pensé quand tu t'es aperçu que je t'aimais?

GEORGET. — Ce que j'ai pensé?

IRÈNE. — Oui.

GEORGET. — Je me suis dit : Je ne l'aurai jamais. C'est trop beau!... Je m'imaginai que, si je m'y mettais, il faudrait des années pour te conquérir.

IRÈNE. — Tu as été heureux, hein?

GEORGET. — J'ai été surtout stupéfait.

IRÈNE. — Sale bête!

GEORGET. — Mais c'est une impression qui a passé vite. Je m'y suis fait.

IRÈNE. — Quand t'es-tu aperçu pour la première fois que je t'aimais? Tu ne me l'as jamais raconté.

GEORGET. — Un jour, au tennis, chez les Dubreuil... Tu me regardais tout le temps... tu ratais toutes les balles...

IRÈNE. — Tu étais si joli ce jour-là!

GEORGET. — Ne dis pas ça!... J'avais un rhume de cerveau terrible, un bouton de fièvre gros comme un gnou. J'étais furieux que tu m'aimes juste à ce moment-là.

IRÈNE. — C'est ce que les poètes appellent le premier émoi.

GEORGET. — Je suis sincère.

IRÈNE. — Je le vois bien. (*Silence. Elle le regarde longuement dans ses yeux bleus. Puis, tout à coup, elle pousse un soupir.*) Tout de même!

GEORGET. — Quoi, tout de même?

IRÈNE. — Rien! Tout de même... voilà tout!... Il y a des minutes où je me demande si je ne rêve pas. Toi, Georget, le Georget de mes enfants, devenu, tout à coup, ainsi sans raison, mon amant... Mon amant! songe, c'est-à-dire celui qui surpasse tout dans mon cœur... quelle effrayante chose!

GEORGET. — Ne me regarde pas ainsi. Ça m'intimide. Il me semble que j'ai fait un malheur.

IRÈNE. — C'en est un! que tu as commis, délibérément... C'en est un que de s'être donné, corps et âme, à un enfant comme toi, qui tient désormais toute ma vie dans ses mains; tout le passé, avenir... C'est à ce gamin que devaient aboutir mes années graves de mère de famille, d'épouse, mes devoirs, mes deuils, mes scrupules, mes illusions de moi-même... Si tu n'appelles pas cela un malheur, que te faut-il?

GEORGET. — Mais c'est agaçant, à la fin, cette conception que tu te fais de moi... Je suis un homme! un homme à qui l'on peut se confier sans peur... Tu verras si je ne conduis pas bien notre barque. Ah! ah!

IRÈNE. — C'est peut-être vrai. Mais que veux-tu? il m'est difficile d'oublier que je t'ai vu collégien. Ça te nuit dans mon esprit.

GEORGET. — Ça me déshonore.

IRÈNE. — Tu te souviens, la première fois que je t'ai vu? Richard m'avait demandé de te faire sortir, un dimanche, du lycée.

GEORGET. — Ne parle pas de ça, ne parle pas de ça, je t'en supplie!

IRÈNE. — Je te vois encore, gauche, un peu ridicule — parfaitement, — et bougon... Tu te rappelles quand je vous ai emmenés au bois de Vincennes, gamin que tout ennue, maussade, regardant tomber les gouttes de pluie de ta visière en toile cirée... Tu faisais une si drôle de figure, dans ce dimanche forain de soldats, de guinguettes, et de pelures d'orange!

GEORGET. — Si tu ne m'avais pas connu petit, je n'aurais pas été le camarade de tes enfants, et si je n'avais pas été le ca...

IRÈNE, lui fourrant un bonbon dans la bouche. — Oui, La Palisse! Tiens, mange un bonbon.

GEORGET, bafouillant. — Zut! zut! zut!

Elle l'embrasse doucement sur le front.

IRÈNE. — Et puis, mon chéri, qu'importe! Que je t'aime pour telle ou telle raison, c'est que cela devait arriver ainsi... L'essentiel est que je t'aime... et infiniment encore!... Je trouve cette sensation si délicieuse de ne penser qu'à toi tout le jour, de haïr tout ce qui me dérange de ta préoccupation... C'est violent, silencieux et bien agréable!

GEORGET, avec conviction. — N'est-ce pas?

IRÈNE. — Tais-toi! tais-toi!

GEORGET. — Qu'est-ce que j'ai dit?

IRÈNE. — Ne me fais pas souvenir de tes... aventures... gredin!

GEORGET. — Ce n'est pas à elles que je faisais allusion.

IRÈNE. — C'est écoeurant, tiens! Songer que tu as déjà un passé!...

GEORGET. — Tu ne veux pas me croire quand je dis que c'est toi la gosse!

IRÈNE, vivement. — Ne blague pas! Je t'apporterais peut-être à cette heure, comme les autres, un amour sans illusion, sans mystère et sans curiosité... Dans quelques années seulement, tu apprécieras... trop tard... et alors ce sera avec regret et tristesse...

GEORGET. — Mais comment se peut-il que tu n'aies jamais aimé?... Au fait, c'est bête ce que je demande là.

IRÈNE. — Non, ce n'est pas bête. Je me le suis demandé moi-même si souvent! Mariée tout enfant à un mari qui ne m'épousa que pour fonder une famille et unir sa race belge à du joli sang français, j'ai poussé... Et les

hommes ne me troublaient pas. Je me suis habituée jeune à leur danger... Leur gaité me plaisait, leur compagnie m'amusait... mais je les ai vus toujours sans mystère et leur présence ne m'a jamais fait rougir. On n'explique pas ces choses-là.

GEORGET. — Ça ne te tardait pas ?

IRÈNE. — Que si ! Seulement à la fin j'y avais renoncé et je n'y pensais plus... Dame ! C'est comme quand je croyais que je n'aurais jamais ma voiture à moi : je n'en avais pas envie.

GEORGET. — Heureusement que je devais venir... Bibi était là.

IRÈNE. — Dieu que tu es stupide, mon pauvre ami!... Et puis non, tiens, j'adore quand tu es radieusement bête comme ça!... que toute ta jeunesse éclate d'un bon gros rire qui ne peut pas tenir en place...

GEORGET. — Chez moi on me trouve triste comme un bonnet de nuit.

IRÈNE. — Eh bien, tu es méconnu chez toi, voilà tout... Ah ! non, que je ne te reproche pas tes vingt et un ans!... Sois jeune... sois jeune, aussi longtemps que tu pourras.

GEORGET. — Ça ne se commande pas.

IRÈNE. — Tu crois ?

GEORGET. — Dame !

IRÈNE. — C'est lugubre ce que tu dis là.

GEORGET, haussant les épaules. — Oh ! pourquoi ? Toi qui es toujours si jolie, si jeune!...

IRÈNE. — Il y a de quoi mourir de tristesse d'entendre un amant qui vous dit : « Tu es si jeune!... » Ah ! la jeunesse, vois-tu, quand passe dans la conversation ce mot-là, je frémis de tout moi... C'est le plus beau mot de la vie.

GEORGET. — Pour les uns, c'est l'amour ; pour les autres, c'est patrie, et ainsi de suite... Le plus beau mot de la vie varie selon les gens.

IRÈNE. — Pour les femmes, c'est toujours jeunesse. Ah ! gredin, qui as ce trésor-là dans les yeux et qui ne le sais pas !

GEORGET. — C'est un refrain chez toi, cette idée.

IRÈNE. — Mais c'est aussi le refrain qui accompagne ta beauté, petit malheureux!... Quand tu arrives dans la maison, c'est comme du printemps, c'est comme quelqu'un qui apporte des fleurs... Quand je te regarde par le balcon, en bas, tu fais sur le trottoir comme une tache claire et lumineuse...

GEORGET. — Je suis comme un peu de radium, quoi !

IRÈNE. — Ce n'est pas si idiot que tu le crois ce que tu dis là.

GEORGET. — Colibri, va ! On ne peut pas être plus exquise que toi.

IRÈNE. — Mais on peut être plus jolie... c'est embêtant.

GEORGET. — Non, on ne peut pas.

IRÈNE. — Si, on peut... Au moins, je voudrais savoir si je suis seulement jolie.

GEORGET, avec autorité. — Tu l'es.

IRÈNE. — Ce n'est pas sûr.

GEORGET. — Si, puisque je te le dis.

IRÈNE. — Je n'ai pas confiance en toi... tu es partial.

GEORGET. — Que t'importe alors, si moi je te trouve belle.

IRÈNE. — Il n'y a que les femmes qui n'aiment pas beaucoup qui se satisfont de cette illusion!... Est-ce que tu m'imagines quand j'avais vingt ans ? J'étais rudement bien alors!... Quel dommage!... Pense, imagine un peu, comme je devais être à vingt ans !

GEORGET. — Moins bien.



IRÈNE. — OUI, LA PALISSE ! TIENS, MANGE UN BONBON.

IRÈNE. — Tiens parbleu!... (Un temps.) Mais à part ça, j'étais très bien... Dire que tu ne m'auras pas connue à cette époque!... Quelle drôle de chose que de s'accrocher ainsi à un certain moment de la vie... et que tout le reste ce soit de l'ombre!... Imagine-moi... J'avais, tiens, l'ovale bien plus régulier... les tempes ont l'air de s'être allongées, vois-tu ? (Elle se reprend vite, craintivement.) J'étais plus jolie, mais j'avais moins de caractère.

GEORGET. — Oui, je comprends.

IRÈNE. — Comme ça change la figure!... Moi aussi, je voudrais savoir comment tu seras... plus tard... bien plus tard... quand il y aura longtemps que tu ne m'aimeras plus... lorsque nous ne nous connaîtrons plus.

GEORGET. — Méchante !

IRÈNE. — Chut ! tais-toi... laisse-moi te

voir une seconde, en fermant les yeux...
Chut.

Elle met ses mains devant les yeux.

GEORGET, *riant*. — Quelle enfant!

IRÈNE. — Pense aussi de ton côté pour moi... (*Vivement.*) Mais à rebours.

GEORGET. — Naturellement.

Par complaisance, il fait la même chose qu'elle et met sa figure dans ses mains, mais il y a dans les deux poses la différence d'un qui n'y songe pas et de l'autre qui y songe. — Un silence.

GEORGET, *interrompant subitement en riant*. — Eh bien, tu es rudement mieux, maintenant, il n'y a pas de comparaison!

IRÈNE, *avec élan*. — Tu me trouves un peu folle, pas?... O mon chéri, mon grand amour que je t'adore!

GEORGET. — Pas plus que je ne t'aime.

IRÈNE. — Bien plus!... bien plus!... Mais qu'importe!... Ah! le bonheur seul de t'aimer me paye. Mon petit, mon petit, comme je te défendrais si on voulait te faire du chagrin dans la vie, si tu n'étais pas heureux!... Que je t'aime! Il y a un vieux reste de maternité dans la passion que j'ai de toi... Qu'advient-il de tout cela, mon Dieu, mon Dieu? Et où allons-nous?

GEORGET. — Tu réfléchis trop, tout le temps... Qu'est-ce que ça fait!



IRÈNE. — PETIT, PETIT, METS TA TÊTE LÀ.

IRÈNE. — Tu as raison. Laissons-nous emporter... Ah! que ça dure ce que ça durera!... Flamber... Puis basta!... Petit, petit, mets ta tête là. Oh! te respirer comme les premières violettes!

Elle l'attire contre son cœur.

GEORGET, *dans un murmure*. — Irène.

IRÈNE. — Tout à l'heure, quand ton ombre est apparue sur la vitre, positivement je l'ai

sentie là... dans le dos... elle m'attirait... je me retournais tout le temps inquiète... je n'étais plus à ce qu'on disait... je me suis presque trahie, par amour d'elle... Ce n'était pas toi et c'était toi tout de même, cette ombre, et quand j'ai été cogner dedans avec le doigt, j'ai eu l'impression de la toucher comme un oiseau... Et devant tout le monde, instinctivement, par une irrésistible impulsion, je m'en suis si fort approchée que j'ai senti le contact de la vitre, là, sur mes lèvres... J'avais baisé ton ombre sans le vouloir.

GEORGET, *à voix basse*. — Je te veux! je te veux!... Tes yeux!... si tu savais... tes yeux!...

Une grande lueur, pâle, dehors à la fenêtre.

IRÈNE, *sursautant*. — Oh! tu n'as pas vu?... un éclair... J'ai eu peur.

GEORGET. — C'est un éclair de printemps, à l'horizon. Il ne pleut pas...

IRÈNE. — Ferme la fenêtre. Il y a un souffle qui passe sur le boulevard... Tu entends les platanes qui se courbent?... Ferme. J'ai les épaules nues... et ce soir elles sont trop prêtes à frissonner... (*Georget se penche sur ces épaules-là, et y pose les lèvres... Irène, le repoussant, les yeux troublés, avec une voix suppliante.*) Non, va-t'en... va-t'en... Ici je suis la mère, Georget, la mère... Et puis Paulot, Paulot au fait?...

GEORGET. — Il est dans sa chambre à travailler.

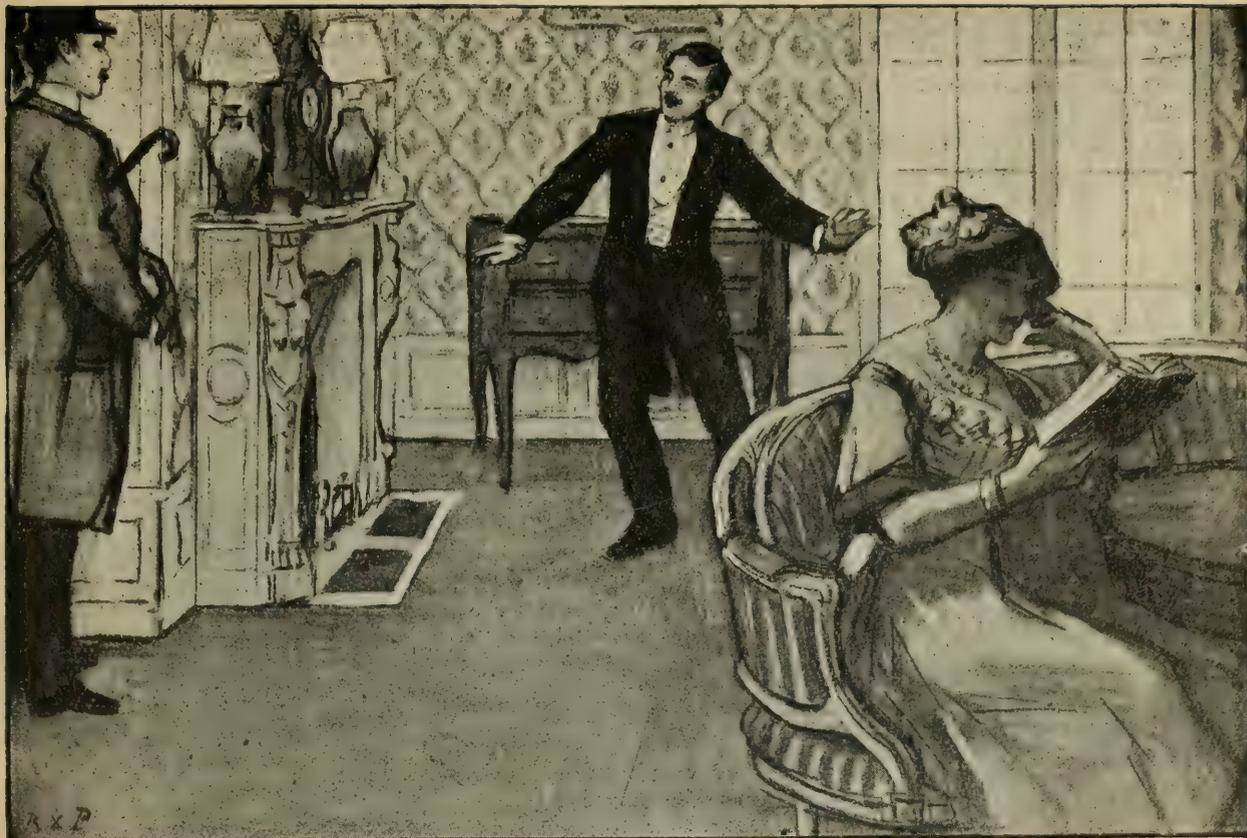
IRÈNE. — Va voir s'il y est encore.

GEORGET. — Pourquoi?

IRÈNE. — Si, je veux... va t'assurer qu'il y est... je serai plus tranquille... (*Se levant.*) Ah! puis, nous sommes fous... Désénergons-nous... pensons à autre chose... Passe-moi un livre, tiens, n'importe lequel, celui-là. Va, va vite... je t'en supplie. (*Georget sort rapidement; par le grand salon; on le voit disparaître. Irène lisant.*) Tiens!... Colibri! (*Elle se penche curieusement sur le livre.*)

Un instant s'écoule ainsi. Puis on voit rentrer Georget... Il considère, de loin, au fond, Irène, qui ne l'entend pas rentrer... Et alors, tout doucement, sur la pointe des pieds, à pas de loup, il traverse la pièce et s'approche d'elle, par derrière, pour l'embrasser dans le cou. A la porte de gauche, Richard vient d'apparaître. Il s'est arrêté sur le seuil, et regarde son ami traverser de cette étrange façon le salon. Au moment où il s'approche d'Irène, Georget, qui a dû entendre un bruit tourne la tête du côté de Richard et l'aperçoit, Interloqué, il reste la jambe pliée, dans une posture stupide et balancée.

GEORGET, *s'efforçant d'être très naturel*. — C'est toi? (*Souriant et montrant, bêtement, du doigt le chemin parcouru.*) J'allais faire peur à ta mère.



GEORGET. — C'EST TOI ? J'ALLAIS FAIRE PEUR A TA MÈRE.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, RICHARD

IRÈNE, *se retournant*. — Qu'est-ce que c'est ?

GEORGET, *avec volubilité*. — Vous l'avez échappé belle, vous savez ! Figurez-vous qu'il m'a surpris juste au moment où j'allais vous faire une de ces peurs !... Il m'a coupé mon effet.

IRÈNE, *qui ne s'est pas rendu compte de ce qui s'est passé*. — Tant mieux. J'ai horreur de ces petites plaisanteries.

GEORGET. — Figurez-vous que j'avais à pas de loup... j'étais déjà à deux pas et...

RICHARD, *l'interrompant*. — Paulot n'est pas là ?

GEORGET. — Il finit son devoir... Moi ça m'arrête la respiration quand on me fait une frayeur. (*Essayant de mêler Richard à la conversation.*) Et toi ? est-ce que...

RICHARD. — Je t'ai demandé si Paulot était là.

GEORGET. — Je t'ai répondu.

RICHARD. — Ah !

GEORGET, *qui s'est repris, à Irène*. — Oh ! mais il est d'une humeur, ce soir !...

IRÈNE, *à Richard*. — Pourquoi es-tu revenu ? Tu ne vas pas là-bas ?

RICHARD. — J'étais remonté, en attendant ; il n'est pas minuit, je suis en avance. Mais je ressors à la minute.

IRÈNE. — Alors, en définitive, que vas-tu lui dire ?

RICHARD, *sèchement*. — Ce qu'il faudra. Ne te préoccupe pas de ça.

GEORGET. — Il n'est pas à prendre avec des pincettes.

Richard se dirige vers la porte de sortie.

IRÈNE. — Tu t'en vas ?

RICHARD. — Oui.

IRÈNE, *vivement*. — Mais Georget s'en va avec toi.

GEORGET. — Oui, oui. Je t'accompagne.

RICHARD. — Viens si tu veux, mais je te prierai de ne pas m'accompagner, au contraire. J'ai besoin d'être seul.

GEORGET. — Je te proposais cela pour te faire plaisir, mais du moment que tu es dans ces dispositions... (*À Irène.*) Vous avez, madame, un fils qui a bien le plus fichu caractère que je connaisse...

RICHARD, *avec un froncement de sourcils et un geste d'impatience subit*. — Oh ! mon vieux, dispense-toi, ce soir, de ces plaisanteries dont tu es coutumier et que des personnes comme ma mère pouvaient passer à un gamin, mais qui ne sont plus guère de ton âge, je t'assure... C'est pour toi ce que j'en dis...

GEORGET, *une imperceptible petite rougeur au visage, mais s'efforçant de rire tout de même en regardant Irène.* — Tu es bien aimable. Je ne sais sur quel ton, je dois...

RICHARD, *plus doucement et sérieux.* — Sur aucun; je n'ai voulu te donner aucune leçon; c'est mon affection pour toi qui a parlé... Et devant ma mère nous n'avons pas à nous gêner, n'est-ce pas? (*Il lui donne une tape sur l'épaule.*) Allons viens mettre ton pardessus, et filons...

SCÈNE XIV

LES MÊMES, PAULOT

PAULOT, *arrivant du salon.* — Où allez-vous tous les deux? Vous sortez?... Je descends avec vous.

RICHARD. — Nous n'allons pas du même côté.

PAULOT. — Ça ne fait rien. Georget va m'emmener prendre un bock chez Zimmer... Tu veux bien?... Chouette!... (*Richard et Georget sont sortis.*) Maman, je peux prendre une de tes cigarettes?

IRÈNE. — Tant que tu voudras.

Paulot choisit une cigarette dans un étui sur la table.

LA VOIX DE RICHARD. — Dépêche-toi... Je vais vous déposer en voiture...

Paulot les rejoint en courant, et la porte de gauche reste ouverte derrière lui. Irène, qui ne s'est pas levée de tout ce temps, le livre sur les genoux, et à qui d'ailleurs cette petite scène a échappé complètement, reprend sa lecture... La lampe éclaire sa nuque penchée et ses épaules blondes. Un temps s'écoule. Richard rentre à gauche, il avait laissé son chapeau sur une chaise, près de la porte. Il vient le reprendre. A son tour, il considère sa mère de loin. On dirait qu'il hésite... Puis, il se met à faire ce qu'il a vu faire à Georget tout à l'heure: il marche de la même façon, sur la pointe des pieds. De l'œil il se remémore le chemin parcouru par l'autre. Il fait exactement, pas à pas, tout ce qu'a fait Georget. On sent qu'il se reconstitue à lui-même la scène qu'il a surprise. Irène ne l'entend pas. Quand il est près, tout près, à portée de souffle, derrière sa mère, on le voit nettement hésiter, puis faire comme un grand effort sur lui-même, et, le cœur battant, il ose sur la nuque de sa mère un baiser qui n'est pas de fils, un baiser prolongé, qui la fait frissonner, toute, d'une délicieuse erreur. Elle renverse la nuque en arrière, sans une hésitation, sans un doute, livrant sa chair aux lèvres de l'amant et on l'entend murmurer d'une voix chaude et imperceptible, comme dans un soupir: « Chéri! » Une seconde... Les yeux de la mère et du fils se rencontrent. C'est brusque et terrible. Ils sont pâles, tous deux, de ce qu'a d'effrayant l'éclair de cette minute et de cette méprise...

RICHARD, *simplement.* — Bonsoir, maman.

Il sort, en mettant son chapeau, pendant que le rideau tombe.





RICHARD. — J'AI À TE PARLER, PAULOT..

ACTE DEUXIÈME

Une sorte de hall-salón dans une villa-locative donnant sur un grand parc. Une villa moitié château, moitié maison de plaisance d'assez grand air. Les portes-fenêtres au fond donnent directement sur le jardin, sans perron. C'est une chaude journée d'orage. Les portes sont ouvertes à tous les courants d'air.

SCÈNE PREMIÈRE

PAULOT, RICHARD

Paulot est assis à une table, sur la gauche, à côté d'une pile de bouquins d'écolier.

RICHARD, *entrant*. — Je te dérange, tu travailles?...

PAULOT. — Je finis un exemple de colle pour le bachot d'octobre. Ce n'est pas pressé.

RICHARD. — J'ai à te parler, Paulot... Non, non, reste assis.

PAULOT. — Important?

RICHARD. — Grave... Passe-moi une allumette. (*Il allume une cigarette.*) A quelle heure Georget doit-il venir de Trouville?

PAULOT. — Je crois, par le train qui part à 2 heures de Trouville.

RICHARD. — Il faut un quart d'heure, au plus, de trajet, n'est-ce pas, pour venir jusqu'à Touques?

PAULOT. — Comment! tu n'as pas encore pris le train, depuis que nous avons loué? Je croyais que tu étais allé à Trouville avant-hier.

RICHARD. — A cheval.

PAULOT. — Par le train, moi, je mets un quart d'heure, juste, et dix minutes pour venir de la gare ici, à pied.

RICHARD, *regardant sa montre*. — Bien. Nous avons le temps de causer. Il va se passer peut-être aujourd'hui quelque chose de grave. Il vaut mieux que tu sois averti... Ne t'effraie pas.

PAULOT. — Que veux-tu dire?... Je ne comprends rien. En quoi Georget est-il mêlé à...

RICHARD, *avec solennité*. — Georget a forfait à l'honneur. (*Mouvement de Paulot.*) Ne m'interroge pas. C'est un misérable. Je suis décidé à ne pas te répondre sur ce chapitre. Qu'il te suffise de savoir, quelle que soit sa faute, qu'elle est grave, très grave. Il nous a trahis de la plus odieuse façon.

PAULOT. — Mais dis quoi?... Un abus de confiance? un... vol, peut-être?... des docu-

ments de la maison?... Quoi?... des tripotages d'argent?... dis?...

RICHARD. — N'importe!... la question n'est pas là.

PAULOT. — Mais nous y sommes mêlés!

RICHARD. — De très près.

PAULOT. — Papa sait?

RICHARD. — Non. Et il importe qu'il ne sache pas. Ta parole que tout ce que nous disons restera secret pour lui, pour maman et pour qui que ce soit d'ailleurs.

PAULOT. — C'est juré.

RICHARD. — Merci, vieux. Je sais qu'on peut déjà se confier à toi comme à un homme. Du feu? (*Paulot tend une autre allumette à Richard.*) Merci.

Richard est assis auprès de la table. Il balance lentement sa jambe croisée et envoie de longues bouffées au plafond.

PAULOT. — Père doit ignorer, dis-tu?

RICHARD. — Il faut à tout prix lui éviter cette émotion, et les conséquences en seraient trop graves. De plus, la chose doit, tu entends? doit être réglée *de lui à moi*. Si je me confie à toi, petit, c'est que j'ai besoin d'un confident. Ce me serait dur de garder pour moi seul, sans un témoin, la responsabilité de ce qui va se passer. On est des amis, pas vrai?... et puis aussi, on est des frères. Ça ne s'oublie pas dans les moments graves. Et on ne sait jamais ce qui peut arriver.

PAULOT, *les yeux dans les yeux*. — A ce point-là?

RICHARD, *hochant la tête*. — A ce point-là.

Silence. On voit que Paulot réfléchit; puis il baisse les yeux.

PAULOT, *sur ses cahiers, simplement*. — Bien.

RICHARD, *se balançant toujours, tout en agitant nerveusement sa cigarette*. — Voilà.

PAULOT. — Bien.

RICHARD, *après un silence*. — Je t'affirme, Paulot, que tu peux t'en rapporter absolument à moi. J'ai dit le mot : un misérable.

PAULOT. — Tu es certain de ne pas te tromper?

RICHARD. — Oh! j'ai attendu... Il y a deux mois je n'avais que des doutes sur sa conduite. La première chose inquiétante me fut révélée le jour même où j'ai rompu avec Nichette... Il s'en est aperçu... Et les semaines qui suivirent, je ne pus pas le pincer... Il se méfiait... J'espérai alors m'être trompé, et dès lors j'ai été occupé par mes formalités de fiançailles avec Madeleine... Il m'a fallu aussi vérifier les affaires de M^{me} Chadeaux qui n'étaient pas en ordre, puis c'est moi qui suis venu choisir et louer cette villa... tu te souviens? Ce fut long à trouver, puisque maman ne voulait pas une villa avec l'air direct de la mer; bref, je n'ai pas pu surveiller les agissements de Georget. Ce n'est qu'il y a trois semaines juste... (*Il réfléchit.*) oui,

juste... deux ou trois jours à peine avant notre départ de Paris et notre installation ici, que j'ai acquis la certitude absolue que je redoutais... Alors, comme il était convenu que Georget devait aller passer l'été à Trouville, j'étais sûr que l'on se verrait tous les deux jours au moins : j'ai attendu... J'ai calmé mon émotion, j'ai supporté mon dégoût. Maintenant j'estime que cela a assez duré... Tout le monde ici est tranquille, bien installé; père tire les oiseaux de mer... il va tous les jours à cheval prendre son bain... J'ai donc bien mes journées à moi, toutes à moi. Nos affaires, très en ordre, peuvent dormir jusqu'en octobre; Madeleine est en Auvergne avec sa mère et nous ne nous verrons qu'en novembre, juste pour le mariage... Tu vois que tout est pesé, que je n'agis pas à la légère et que j'ai choisi mon moment pour intervenir. (*Il se lève.*) Mais, par exemple, j'ai hâte maintenant, ah! oui j'ai hâte d'effacer sur sa figure ce vilain souvenir!... Chasser le bonhomme de chez nous, ce n'est pas suffisant; je lui donnerais le moyen de profiter ailleurs de sa faute, et plus à l'aise... Non, un bon coup d'épée, voilà la seule signature qu'il faille au bas de cette histoire et qui servira en même temps, pour la galerie, de prétexte à ne plus jamais nous revoir.

PAULOT. — Alors, expliquez-moi bien mon rôle, veux-tu, que je ne commette pas de gaffe.

RICHARD. — Je vais procéder ainsi : après l'explication que nous allons avoir, nous prendrons un prétexte banal... Par la suite, quoi qu'il advienne, tu ne nous démentiras jamais.

PAULOT. — Compris.

RICHARD. — Je te tiendrai au courant de ce que nous aurons décidé, au fur et à mesure. Je te donnerai aussi en dépôt, — pour quelques heures seulement, rassure-toi, — deux ou trois lettres. On ne sait jamais! Il peut arriver un malheur; il faut que nous soyons d'accord.

PAULOT, *timidement*. — Est-ce que?...

RICHARD. — Est-ce que?...

PAULOT. — Rien.

RICHARD. — Si, parle. Tu voudrais dire quelque chose

PAULOT. — Non, rien.

RICHARD. — Je vois tes grands yeux bleus qui essaient de me percer... Rassure-toi. Si j'affirme que nous devons, moi agir, et toi te taire, tu peux vivre tranquille et sans émotion.

PAULOT. — Je n'en ai pas.

RICHARD. — Bravo; voilà comme je t'aime... Quant aux vraies raisons, je ne te les donnerai pas, je t'avertis. Il y a des choses dans la vie qui ne sont point de ton âge, des responsabilités peu drôles... ah! (*Il fait un geste emphatique.*) Tu n'as vraiment aucun soupçon de rien?

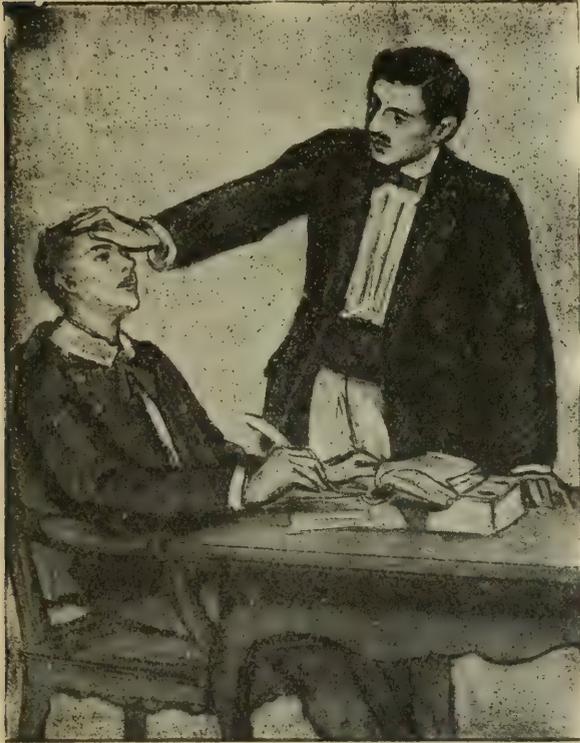
PAULOT. — Non, je te jure...

RICHARD. — Nous prendrons très probablement un prétexte de femmes... une cocotte

quelconque... la petite Aline, peut-être...
PAULOT. — Aline, c'est bien invraisemblable.

RICHARD. — Ou Liane.

PAULOT, *interrogeant*. — Et vis-à-vis de Georget lui-même, que dois-je?...



RICHARD. — TU ES UN CHIC TYPE.

RICHARD. — Règle-toi sur moi... Adopte mon attitude. (*Nouveau silence. Regardant Paulot qui a la figure baissée et contractée.*) Paulot, tu n'es pas ému?

PAULOT. — Non. J'ai un peu chaud, à cause de l'orage.

On sent que le petit ne veut pas laisser percer la moindre impression. Il est simple et raide.

RICHARD, *essayant un ton délibéré*. — Le fait est que le temps est éreintant! (*Paulot s'est remis à travailler doucement, comme si de rien n'était. On devine que c'est pour cacher courageusement les cillements de ses yeux. Richard se lève, va à lui et lui soulève de la main une boucle blondê sur le front. Avec émotion :*) Tu es un chic type.

Il l'embrasse brusquement.

SCÈNE II

LES MÊMES, GEORGET

GEORGET, *paraissant à la porte du jardin, sanglé dans un costume d'été, strict, frais et*

joli. — Ouf! Il y en a une petite trotte de la gare, mes enfants! C'est gentil, hein, de venir par cette chaleur? Dites encore que je ne suis pas un aminche! B'jour, Paulot! Tu travailles? Va, va, mon vieux, que je ne t'interrompe pas.

PAULOT, *après avoir regardé son frère*. — Oh! j'ai fini.

GEORGET. — D'ailleurs, comme tu seras collé en octobre de toute façon... ne te foule pas.

RICHARD, *souriant*. — Il me semble que tu es bien beau.

GEORGET. — N'est-ce pas? J'ai sorti un petit complet! Je n'ai pas encore osé le mettre à Trouville, sur la plage... je l'essaie ici... C'est peut-être un peu osé... qu'en penses-tu? Il y a le ruban du chapeau qui est d'une audace! Et qui me donne un peu l'air calicot, hein?...

RICHARD. — Tout à fait.

GEORGET. — Ah! bien! compris... (*S'adressant à son costume.*) Toi, tu vas retourner dans la malle. (*A Richard et à l'Paulot.*) Alors on ne vous verra pas un peu? Vous allez vous terrer ici, tous deux? Venez donc un peu rigoler à Trouville. Richard, le casino t'attendra de huit à onze, entends-tu? de huit à onze, toi et ta galette.

RICHARD. — Mais c'est possible...

GEORGET, *d'un air distrait et empressé*. — Ta mère va bien? J'oubliais de te le demander.

RICHARD. — Merci, merci.

GEORGET. — Et M. de Rysbergue... naturellement...

RICHARD. — Il tire en ce moment.

GEORGET. — A quoi? la chasse n'est pas ouverte.

RICHARD. — Oh! dans la propriété... quelques oiseaux de mer qui volent jusqu'à Touques. Les gardes ne peuvent rien dire.

GEORGET, *sentant le froid et parlant avec abatage*. — Vous ne savez pas qui est arrivé hier aux Roches?... la petite madame Stauff... et ses filles... Charmantes, ses filles! je ne les connaissais pas. Et Stauff, lui, a installé Adrienne Véry à deux pas, dans une villa... Il se cherche des alibis pour avoir l'air moins cocu. Les de Rieux sont au Continental... tu le savais? C'est tout ce qu'il y a de neuf, je crois... Oh! puis, Mélita!... Figure-toi, la grosse Mélita, en costume de bain tonkinois, avec des dentelles couleur orange et un maillot lophophore... elle a l'air d'un pavillon de yacht... Inénarrable, mon cher!... Tous les mineurs se détournent quand ils la voient.

A ce moment, on entend dans la maison la voix d'Irène qui chante. La voix avance précipitamment. Tous les trois l'écoutent, comme si cette voix était un personnage important.

SCÈNE III

LES MÊMES. IRÈNE

La porte de droite s'ouvre. Irène entre, la chanson sur les lèvres, joyeuse, les yeux brillants. Elle a un petit tablier blanc brodé par-dessus sa robe.

IRÈNE. *de la porte, en riant.* — Je ne me trompais pas. J'avais entendu votre voix...



IRÈNE. — NE SUIS-JE PAS GENTILLE, HEIN, AVEC CE TABLIER DE POUPÉE ?

et votre pas sur le sable... Bonjour, Geo... Vous ne savez pas ce que je fais?... Et d'abord, ne suis-je pas gentille, hein, avec ce tablier de poupée ?

GEORGET. — Vous avez l'air Louis XV.

IRÈNE. *avec une grimace.* — Horreur ! Vous ne savez pas ce que je fais?... Des pralines... des pralines à la rose, une recette à moi : c'est délicieux. Si vous êtes sage, vous en aurez... *(Elle en tire une de la poche de tablier et la croque.)* Ne vous imaginez pas que c'est à la cuisine que j'opère. Je fais ça sur une lampe à esprit de vin : et je tourne, je tourne... Je dois être toute rouge.

GEORGET. *montre le ruban de son chapeau.* — Pas tant que mon ruban !...

IRÈNE. *croquant une seconde praline.* —

— C'est vrai, vous avez un petit genre balnéaire, mon cher... *(Elle fait claquer sa langue.)* Ça vous va très bien d'ailleurs. Je ne vous fais pas souvent de compliments, mais quand je m'y mets !... A part vos gants... ils vous aveuglent !... Des gants blancs, à quatre heures, à la campagne ? Georget vous êtes fou !

GEORGET. — On a une manière de me dire mes vérités dans cette maison !

IRÈNE. — Dieu, que j'ai chaud !

GEORGET. — Sans doute cet affreux temps lourd.

IRÈNE. — Pouvez-vous dire ! Il fait exquis... C'est un temps d'abeille. J'adore. Nous allons sortir tout de suite, vite... J'ai envie de faire des kilomètres aujourd'hui. On va se payer une longue promenade tous les trois, pas ?

RICHARD. — Pour ma part, je suis fatigué.

IRÈNE. *sans hésiter.* — Bon, Georget m'accompagnera... *(Elle le regarde dans les yeux.)* si ça ne l'ennuie pas trop, tout de même, ce jeune homme !

GEORGET. *minaudant.* — Chère madame...

IRÈNE *jette une fleur de son corsage en l'air, au plafond, comme ça, sans raison ; puis elle pirouette sur ses talons et se dirige vers la porte.* — Je vais mettre mon chapeau... Allons, bien !...

GEORGET. — Quoi ?

IRÈNE. *sur le pas de la porte, la main tendue.* — La pluie.

GEORGET. — Un nuage qui passe. Voyez, il y en a pour cinq minutes !...

IRÈNE. — Cinq minutes, cinq minutes !... Oh ! que c'est rageant !... J'avais une envie folle de sortir, de courir. Mes jambes se sont engourdies à travailler.

GEORGET. — Ça va passer... Attendons.

IRÈNE. *le regardant.* — Je ne peux pas supporter les déceptions.

GEORGET. *riant.* — Eh bien, jouons à quelque chose... Une petit jeu innocent...

IRÈNE. — Vous faites bien d'enlever vos gants ! Dieu qu'ils sont laids !... Donnez-moi ça : vous ne les remettrez plus... je vais les jeter dans le puits.

GEORGET. — Hé ! hé là ! pas de blague... rendez-les-moi...

IRÈNE. — Jamais de la vie ! Ils ont besoin d'être salis un petit peu. La pluie leur fera du bien.

GEORGET. — Voulez-vous !... J'en ai besoin pour ce soir !...

IRÈNE. — Venez les prendre... Je vous défie de les attraper... morveux !...

GEORGET. — Ah ! si vous êtes polie, alors... *(Comme une enfant en récréation, elle le défie du geste et de la voix. Leurs yeux amoureux brûlent à se fixer.)* Je ne les attraperai pas ? Je ne les attraperai pas ?

Avec de petits cris de joie, des rires, elle court et ils se cherchent de meuble en meuble sans voir les deux enfants, graves et accotés, qui les fixent, sans bouger. Un moment Irène et

Georget sortent en courant, par la porte du jardin.

PAULOT. — Oh! Richard!...

RICHARD. — Quoi?

PAULOT, *pâle*. — Rien, rien.

IRÈNE, *rentre, poursuivie par Georget*. — Ah! est-il bête! il a failli tomber... Poucel!...



IRÈNE. — LA PLUIE.

(Elle a les cheveux presque défaits, le teint animé; sa poitrine se soulève avec force.) Je n'en peux plus! Je suis essouffée!... Tenez, les voilà vos gants!... (Elle tombe sur un fauteuil, près de Georget. A Georget, à voix basse.) Chez nous... pars le premier... Je te rejoindrai...

GEORGET, *même jeu*. — Donne-moi un prétexte de partir. (Il fait un signe en montrant les gants.) Ils sont jolis maintenant... pleins de terre mouillée.

IRÈNE. — Richard vous en prêtera. N'est-ce pas?...

RICHARD. — Certainement.

Richard a échangé quelques mots avec Paulot qui s'en va.

GEORGET, *à la porte, montrant le ciel éclairci*. — Qu'est-ce que je disais?

IRÈNE. — C'est vrai? Vite, vite!... Georget, allez détacher le levrier noir... nous le prendrons avec nous. Et passez devant, par l'allée des noisetiers. Je vous rejoindrai. Je vais mettre mon chapeau.

Georget sort.

SCÈNE IV

IRÈNE, RICHARD, seuls.

IRÈNE. — Vraiment, je ne te comprends pas... Je ne suis pas fâchée d'avoir envoyé Georget en avant, pour avoir l'occasion de te dire que ton attitude vis-à-vis de ton ami est tout à fait inconvenante. On n'a pas idée d'être ours à ce point!... Enfin, voilà un garçon qui vient nous voir exprès, et se déplace tous les jours de Trouville pour nous tenir compagnie... en somme, c'est très gentil; et tu le traites avec un sans-souci extraordinaire! Il entre, il sort, c'est pour toi comme s'il n'existait pas... Il finira par se froisser.

RICHARD, *les joues empourprées*. — Tu crois?

IRÈNE. — J'en suis sûre. Et l'on se froisserait à moins. Il est possible que la présence de votre camarade vous ennuie, soit; mais laissez-le moins paraître, que diable!... Avez-vous eu des dissentiments ensemble? Non, n'est-ce pas?

RICHARD. — Aucun.

IRÈNE. — Eh bien alors, par égard pour nous tous, je te prie désormais de mieux recevoir tes amis.

RICHARD, *se contenant*. — C'est à moi que tu parles de la sorte?

IRÈNE. — A qui voudrais-tu que ce soit? Simple remontrance domestique dont je te prie de tenir compte, voilà tout.

RICHARD, *avalant sa rage, les yeux ardents, et un petit rire nerveux aux lèvres*. — Tu exagères, je crois...

IRÈNE. — Du tout.

RICHARD. — Si, si, tu es très nerveuse depuis quelque temps; le premier air de la campagne te met trop de joie en tête... C'est ton excuse. Et pour que tu en arrives à me parler sur ce ton, c'est que tu as perdu évidemment la notion des choses... tu te grises... tu ne vois plus...

IRÈNE, *sévèrement*. — Richard, veux-tu parler plus poliment à ta mère, s'il te plaît!...

RICHARD. — Si, si, tu perds pied.

IRÈNE. — Richard, assez!... Tu es encore à l'âge de l'obéissance, et je te le montrerai... Puis!... (elle hausse les épaules.) je vais mettre mon chapeau... J'inviterai probablement à dîner notre ami, et j'espère que tu tiendras compte de mon observation.

Elle se dirige vers la porte de gauche.

RICHARD. — Maman!...

IRÈNE. — Quoi?...

Richard la regarde fixement, les lèvres tremblantes, puis soudain, très calme, très doucement, mais avec une voix ferme.

RICHARD. — Je te prie, tu entends?... je te prie de ne pas aller aux Granges.

IRÈNE, *sursautant*. — Aux Granges!... Que veux-tu dire? Qu'est-ce que c'est que ça, les Granges?

RICHARD. — C'est une petite maison à droite, sur le chemin de la Touque, où tu vas tous les jours, et où Georget se dirige en ce moment.

IRÈNE, *balbutiant, décontenancée*. — Qu'est-ce que tu veux insinuer? Peut-être, en effet, oui, suis-je allée par hasard...

RICHARD, *l'interrompant*. — Maman... comprends-moi... Tu n'iras pas... tu n'iras plus jamais aux Granges...

IRÈNE. — Je...

Elle le regarde, effarée; elle suffoque. Elle essaie de parler; devant le regard de son fils, elle ne peut pas. Elle tombe sur une chaise contre la table, la tête dans ses coudes.

RICHARD, *émotionné, cherchant ses mots*. — Je n'ai pas à te juger... Un fils ne juge pas sa mère. Rien de ta vie ne me regarde... J'ai voulu seulement t'avertir... Je ne t'au-



RICHARD. — JE N'AI PAS À TE JUGER...

rais, je crois, jamais rien dit... mais vraiment, l'affront que tu viens de me faire... ah! c'était trop! Il faudrait être de marbre! Il y a près d'un mois que je garde seul ce secret... Il ne sortira pas d'entre nous, je te le

jure... Tu peux être tranquille, mon père ne s'en doutera jamais... Il faut qu'il ne s'en doute jamais.

IRÈNE. — Ah! mon pauvre Richard! mon pauvre enfant!

Elle pleure maintenant, la tête enfouie: on n'entend que ses sanglots dans le silence.

RICHARD. — Je n'ai pas autre chose à te dire... voilà.

Il se dirige vers la porte.

IRÈNE. — Pourquoi t'en aller, Richard? A quoi bon? Ah! maintenant!... Puisque c'est à toi et non à ton père que le sort a réservé le terrible choc... pourquoi hypocritement nous éviter, nous fuir, sans une parole échangée?... Ce serait trop affreux. A mon fils je dois l'explication, si possible, de ma conduite

RICHARD, *secouant la tête*. — Non!

IRÈNE. — Ah! folle que j'étais, en effet!... folle qui ne voyais pas les regards de son fils, folle qui ne croyais même que cette chose fut possible!... Richard, écoute... tu vas te marier bientôt... tu vas nous quitter... voici que la vie commence pour toi... Le passé que tu laisses derrière, qu'il ne soit pas trop gâté dans ta mémoire... Garde-moi ton souvenir pareil... Ne juge pas trop mal ta mère.

RICHARD. — Je répète que je n'ai pas à te juger. J'adore mon père infiniment... je le vénère... mais je sais que, dans une certaine mesure, il n'a pas toujours été bon... attentif... il t'a délaissée... Il a eu des maîtresses... Et sans doute cela est-il suffisant pour expliquer...

IRÈNE, *l'interrompant*. — Non, je n'ai pas besoin d'excuse. Une jeune fille peut être abusée, une femme ne l'est pas... Seulement, je ne sais pas, moi... c'est allé si vite, ces quinze dernières années!... La vie est si courte, mon Dieu! cela va, cela va... Il me semble que c'est d'hier que je t'ai eu... Je te vois encore petit, comme ça... avec tes cheveux dans le dos. Mon Dieu! on n'a pas le temps de se retourner, de comprendre ce qui se passe... Est-ce que je sais, moi, seulement, ce qui me tombe là, au plein milieu de ma vie?... On m'a mariée à ton père, toute jeune... et ensuite, les années ont filé, filé, c'est effrayant!... Te voilà grand, maintenant; je vais bientôt te conduire à l'église, et il me semble que c'est moi qui en sors, que j'ai toute la vie devant moi, que ça commence... Ah! on devrait se cacher, je le sais bien, de ses enfants, tant qu'on est capable d'être encore une amante... les enfants ne devraient pas savoir... Je te demande pardon, alors, Richard, si je te scandalise; mais ce n'est pas ma faute... J'ai un printemps en retard... tu sais, ça arrive... regarde... nous en parlions hier, tu te souviens? Il y a des oiseaux qui se mettent à bâtir leur nid très tard... On se dit: « Sont-ils bêtes! Voilà

l'automne! » Il faut nous excuser; c'est une erreur de saison... Vois en ta mère une chose fragile et désolante. Ferme les yeux, mon petit, si je t'offusque... Moi, j'ai un médaillon où il y a des cheveux de maman quand elle avait vingt ans... des cheveux blonds, exquis... ça m'a toujours presque choquée : ils sentent les baisers, ces cheveux... Il faut oublier ça, vois-tu, c'est des impressions... et penser que, si rien de tout cela n'est bien fameux, il faut être bon tout de même, parce que les cœurs ont déjà beaucoup de peine à être les cœurs qu'ils sont!

Elle éclate en sanglots.

RICHARD. — Tu n'avais pas à t'excuser... Rien n'entache mon respect pour toi. Tout cela doit me rester absolument étranger. Ma mère, c'est ma mère. Ce qu'elle a fait, ce qui s'est passé, échappe complètement à mon jugement et ne me regarde pas; c'est lettre morte, un voile baissé (*Avec véhémence.*) Mais ce qui me regarde, par exemple, c'est l'affront fait à mon père!

IRÈNE. — Que veux-tu dire par là?...

RICHARD. — L'offense qu'il ignore et qui insulte, venant d'où elle part, toute la famille et l'amitié trahies, voilà ce qui me concerne! Mon père est forcé de sourire tous les jours à qui lui a pris l'honneur de son foyer... Je suis là, moi, pour le représenter.

IRÈNE. — Ah ça, mais!.. Richard, tu ne m'as pas comprise? J'excuse ta première impulsion, dans l'emportement bien naturel de la jeunesse... La seconde sera toute de raison, de pitié, j'en suis sûre.

RICHARD, *avec emportement.* — Tu n'as pas imaginé, j'espère, maman, que je toucherais seulement une minute de plus la main de cet individu, que je tolérerais sa présence seulement un jour!..

IRÈNE. — Il ne s'agit pas de cela... Après la révélation que tu viens de me faire, Richard, sois sûr que je n'imposerai pas à ta délicatesse la moindre situation qui la puisse blesser. Tu ne reverras pas Georget, que peut-être dans la mesure des circonstances forcées pour ne point éveiller les soupçons de ton père... Mais tu peux t'en reposer sur moi, sans nulle crainte. Cette conversation, ce qu'elle ouvre tout à coup dans ma conscience de nouveau, tout va m'en donner le courage et... (*Un soupir.*) peut-être aussi la force! En tout cas, tu peux t'en reposer sur moi pour que rien ne t'atteigne; cela je te le jure.

RICHARD. — Ah! non, non! Ta vie te concerne, entendu!.. arrange-t'en. Mais nous avons un compte à part à régler, d'homme à homme. Il sera réglé, j'en réponds. Comment, ce garçon que j'ai introduit chez nous, auquel j'ai donné mon amitié et ma confiance, qui m'a trahi lâchement, hypocritement, qui est venu introduire ici le déshonneur... eh! oui, appelons les choses par leur nom!.. le

déshonneur dans la maison intacte, ce garçon-là resterait impuni?... Mais je voudrais me retenir de lui souffleter la face que je ne le pourrais pas! Tout mon sang ne ferait qu'un tour! Non, non, c'est un compte parti-



IRÈNE. — L'ENNEMI!.. JE L'AI VU, LÀ, DANS LES YEUX DE MON PROPRE ENFANT!..

culier, en dehors de tout, qui ne ressort que de moi! Cela ne s'appelle pas une réparation, mais de la vengeance!

IRÈNE, *poussant un cri.* — Ah!..

RICHARD. — Quoi?

Elle est droite, le doigt fixé vers le front de son fils.

IRÈNE. — L'ennemi!.. je l'ai vu, là, dans les yeux de mon propre enfant!.. l'ennemi!

RICHARD, *se redressant.* — Le justicier, tu veux dire.

IRÈNE. — Le justicier! Ah! le grand mot!.. La jeunesse s'en enivre, de ces mots-là! Tu en pèseras plus tard la vanité. Ecoute, Richard... la situation est assez pénible, mais nous payons pas de phrases creuses, d'attitudes. Appelons du fond de nous, au contraire, tout ce que nous pouvons de sagesse, sans excès, mais sans faiblesse. Tâche de bien comprendre ceci, posément et sagement : je t'ai élevé, je t'ai consacré mes années, avec un amour et un dévouement de tous les instants; te voici grand; maintenant tu vas bientôt voler de tes propres ailes, partir... au mois d'octobre tu seras marié; tu vas aimer à ton tour, fonder une famille nor-

velle : j'ai accompli mon devoir vis-à-vis de toi, ma fonction de mère est terminée. Va vers ta vie. Ne retourne pas la tête. Ce que tu laisses derrière ne t'appartient plus. Dis-toi cela qui est la vérité... et va! Nous sommes quittes.

RICHARD. — D'abord je ne suis pas encore parti! Et puis j'ai eu tort de dire le moindre mot là-dessus... Je me suis emballé; je rétracte.

IRÈNE. — Tais-toi! tais-toi! Que comptes-tu faire?...

RICHARD. — Ça me regarde.

IRÈNE. — Moi aussi... Réponds, réponds... Mais, malheureux, ce n'est pas possible! Tu



IRÈNE. — POUR MOI, RICHARD, POUR MOI,
JE T'EN SUPPLIE...

es d'une force exceptionnelle aux armes... je l'ai voulu ainsi!... Lui, ne pourrait pas se défendre, il ne se défendrait pas, je le connais... Ce serait un crime abominable!... Richard! tu ne vas pas te battre?

RICHARD. — Je n'ai pas dit cela... Je n'ai rien dit. D'ailleurs, rassure-toi; en tout cas, ta personne sera écartée soigneusement...

IRÈNE. — Je te défends de te battre!...

RICHARD. — Ah! je t'en prie, maman, assez!... On a ça dans le sang ou on ne l'a pas! On ne discute pas ces sentiments-là, d'abord. Et mettons que je n'aie rien dit... D'ailleurs oui... tu as raison... Je réfléchirai.

IRÈNE, avec désespoir. — Ecoute... je te promets, je te jure que tu ne le verras plus.

Je ne peux pas mieux dire, mon Dieu!... Que je ne le verrai plus, même...

RICHARD. — Eh bien... oui... oui... je réfléchirai.

IRÈNE. — Tu mens! je vois bien que tu mens, pour ne pas m'effrayer... Songe que c'est moi la coupable. Tu parles de justice! Songe, s'il y a une punition, elle est pour moi! C'est un enfant, lui... un vrai enfant... Tu commettrais un assassinat!

RICHARD. — Ce n'est pas pour moi que tu as peur!...

IRÈNE. — Ah! je sens que je ne fais que t'exaspérer! Mais je suis au martyre!... Songe à moi... c'est effrayant! Calme-moi, Richard... je ne devrais pas te montrer cette anxiété... Mais que veux-tu; on n'a pas le cœur tout d'une pièce... On en a des morceaux qui appartiennent à tous ceux qu'on aime... il faut avoir pitié...

RICHARD. — Là, là... c'est entendu!... Calme-toi... Puisque je te dis...

IRÈNE. — Pour moi, Richard, pour moi, je t'en supplie... (Elle est presque à genoux, les yeux cramponnés, le geste errant. Tout à coup, elle se relève d'un bond.) Ah! malheureux! malheureux! je vois dans tes yeux la résolution implacable... Tu verras, tu aimeras un jour... que dis-je? tu aimes!... Un jour, à ton tour, tu subiras la force de ton cœur... tu souffriras... Puisse-tu te rappeler alors... et qu'il ne soit pas trop tard!

RICHARD. — Mère...

IRÈNE. — Richard, écoute... Ne fais rien. (Elle halète.) C'est le grand amour de ma vie.

RICHARD. — Mais...

IRÈNE, avec passion. — Ne cherche pas à comprendre ce que tu ne peux pas comprendre, comment une femme se sent assez affolée, acculée à assez d'effroi pour laisser échapper un cri pareil devant son fils... comment il se fait qu'un enfant — un insignifiant camarade pour toi — soit pour moi la source vive de ma vie, tout le tressaillement de ma poitrine; mais crois-le!... Bouche-toi les yeux, sans comprendre; sauve-toi de cette flamme... et laisse-moi!

RICHARD. — Voilà père.

M. de Rysbergue entre par la porte du jardin.

SCÈNE V

LES MÊMES, RYSBERGUE

Irène s'est vivement détournée et se compose un visage.

RYSBERGUE. — Qu'est-ce qu'il y a? (Il considère leur trouble et les yeux mouillés de sa femme.) Tu fais encore pleurer ta mère, à ton âge, garnement?

IRÈNE, *se levant vivement*. — Ce n'est rien, ce n'est rien!

RYSBERGUE. — Qu'y a-t-il? Des fâcheries entre vous?

IRÈNE. — A peine... ne t'occupe pas.

Elle sort par la gauche, sans retourner le visage vers son mari.

SCÈNE VI

RICHARD, RYSBERGUE

RYSBERGUE, *à son fils, lui montrant Irène qui s'en va*. — Tu vois... Je ne puis admettre que, quelque lubie qui te passe par la tête, ta mère nous en ressorte les yeux rougis.

RICHARD. — Mais il n'y a là rien d'important...

RYSBERGUE, *l'interrompant en posant sur une table le fusil et la carnassière qu'il portait en bandoulière*. — Deux mouettes... Ce passe-temps est idiot... Je me suis amusé, en plus, à tirer sur une couleuvre d'eau... C'est intelligent, hein? (*Il rit.*) Ah! au fait... je viens, au bout du parc, de rencontrer Georget.

RICHARD. — Ah!

RYSBERGUE. — Oui. Nous avons causé un peu. Il est décidément très intelligent, ce garçon... Déjà une compréhension saine des affaires... Nous avons eu tort de le négliger. Qu'en dis-tu?

RICHARD. — Je dis que...

RYSBERGUE, *l'interrompant*. — Grand tort!... On cherche des valeurs très loin, parfois, alors qu'on les a sous la main. Et il est utile d'intéresser de tous jeunes gens à notre industrie, pour que, plus tard, ils connaissent les rouages comme de vieux routiers. Aussi, je t'annonce une résolution qui ne sera pas sans te faire plaisir... A la rentrée, je compte mettre ton ami Georget au bureau, à la place de Waldteufel qui s'en va... Déjà, je viens de lui soumettre ce projet. Il a accepté avec empressement.

RICHARD. — Tu dis?... Voyons, père, tu te moques de moi!... C'est un projet insensé, fou...

RYSBERGUE, *l'interrompant*. — Pourquoi?... Ah! ça, je croyais te faire plaisir...

RICHARD. — Tu t'amuses... A quoi rime cette résolution soudaine et absurde? Georget! Ce serait risible!... Il est aussi fait pour les affaires que...

RYSBERGUE. — Que bien d'autres. Tu verras. Nous nous servons trop d'ingénieurs; on se sert toujours trop d'ingénieurs... Je ne me trompe pas sur la valeur de ce garçon. La jugeotte est bonne.

RICHARD. — D'abord, il est appelé par son service militaire...

RYSBERGUE. — En novembre seulement... D'ici-là il prendra le pli. Et puis nous lui ferons avoir des congés.

RICHARD. — Tu lui donnerais le poste de Waldteufel? C'est trouvé.

RYSBERGUE. — Et, plus tard, s'il réussit, je l'intéresserai de façon plus particulière à nos affaires... Allons, voilà qui est dit : le mois prochain il aura son bureau non loin du tien; vous pourrez griller des cigarettes ensemble, tout en causant d'exploitation, hé! hé!...

RICHARD, *haussant les épaules*. — D'abord je suis bien bon de m'inquiéter... J'y aurai mis ordre auparavant.

RYSBERGUE. — Plaît-il? Alors, désormais je dis : Je veux... Et cela suffit!

RICHARD. — J'aimerais mieux ne plus mettre les pieds au bureau!

RYSBERGUE. — Bah? mon garçon, il y a donc quelque chose qui cloche entre vous?

RICHARD. — Un compte à régler, peut-être.

RYSBERGUE. — Eh bien, les bons comptes font les bons amis. La raclée passée, tout ne s'en portera que mieux.

RICHARD. — Cessons ce genre de plaisanteries.

RYSBERGUE, *s'approchant de lui*. — Non... non. Tu as quelque chose sur le cœur, Richard : dis-le moi...

RICHARD, *battant en retraite*. — Des bagatelles... sans conséquence...

Irène rentre chapeauté. Elle passe rapide et se dirige vers le jardin.

SCÈNE VII

RYSBERGUE. — Tu sors?

IRÈNE. — Un petit peu...

RYSBERGUE, *d'un air détaché*. — Tu tiens à sortir?

IRÈNE. — Pas le moins du monde... même, si cela peut te faire plaisir que je reste?... Je n'avais rien à faire.

RYSBERGUE. — C'est ça... Seulement c'est impoli ce que je te fais faire là.

IRÈNE. — Pourquoi donc?

RYSBERGUE. — Je viens de rencontrer Georget qui m'a dit qu'il te devançait dans l'allée des noisetiers... Il va t'attendre, ce pauvre garçon.

IRÈNE. — Oh! bien! il se promènera tout seul; il a l'habitude.

Elle enlève son chapeau.

RYSBERGUE. — C'est égal!... Tiens, pendant que vous allez vous réconcilier, ton fils et toi, — car je ne vous conseille pas de rester sur des malentendus, — je vais lui tenir

compagnie, à Georget... J'ai des choses à lui dire... et l'on bavardera avec ce bon petit jeune homme.

IRÈNE, *inquiète, regarde son fils. D'un air indifférent à son mari.* — Mais je croyais que vous n'aviez jamais de conversation sérieuse ensemble.

RYSBERGUE. — On change... Nous manquions de sujets... (*Il va à son fusil comme pour le remettre en bandoulière.*) Allons.

Il se dirige vers la porte.

IRÈNE, *se levant en sursaut.* — Je t'accompagne.

RYSBERGUE. — Tu avais décidé de ne pas sortir.

IRÈNE. — J'aime autant t'accompagner. Nous n'avons, je t'assure, Richard et moi, plus rien à nous dire.

RYSBERGUE. — Tu vois, Richard, comme tu rends ta mère nerveuse... et craintive de tout.

IRÈNE. — Craintive, pourquoi?

RYSBERGUE, *pose son fusil. Il se met entre Irène et Richard et le prend par les épaules.* — Voyons... vous avez des querelles? Ce n'est pas bien. Racontez-moi ça, hein? On n'a rien de caché pour moi, n'est-ce pas?

RICHARD, *essayant de rire.* — Des discussions de domestiques, qu'est-ce que ça peut te faire?

IRÈNE, *avec un sourire contracté.* — Oui, n'est-ce pas, Richard?...

RYSBERGUE. — Ce n'est pas bien de ne point me donner la part de vos soucis... C'est donc si grave?... Un gros secret qui vous pèse? Dites-le-moi.

IRÈNE. — Je te raconterai... Viens, sortons.

RYSBERGUE. — Pourquoi trembles-tu?... mais oui, comme une feuille... Oh! comme il doit être lourd et étouffant, ce secret-là, et, pour me le cacher, comme il faut avoir peur de moi...

IRÈNE. — Tu es fou.

RYSBERGUE. — Malheureuse! Ce secret qui est entre vous, tu ne vois donc pas que je le connais maintenant!... (*Montrant Richard.*) Ton fils vient de me le révéler.

IRÈNE, *dans un cri.* — Que veux-tu dire?

RICHARD, *en même temps qu'elle.* — Père, je ne comprends pas...

RYSBERGUE, *l'interrompant.* — Oui, tu me l'as crié par ton silence, par tes yeux, par tout ton brave petit cœur qu'on a offensé et que je voyais trépigner de colère, tandis que j'inventais cette imbécile histoire pour épier la flamme dans tes yeux!... Depuis huit jours, cette folle hypothèse m'était apparue, mais ma raison se refusait à l'admettre. Je me disais : « Une preuve de la trahison, une preuve logique, il n'y en a pas. » Quand je suis entré, là, tout à l'heure, vous me l'avez donnée subite, effrayante! Oh! votre attitude!... Oh! tes

yeux rouges et glacés de tout à l'heure, ce qu'ils révélaient!... Ainsi ton fils était ton confident! tu as sali ton fils de cet aveu, tu le faisais vivre avec ce secret! Quelle horreur! (*Tout à coup.*) Et l'autre, l'autre... ah! celui-là, par exemple!...

Il se précipite vers la porte du jardin. Irène la barre.

RICHARD, *retenant son père.* — Père, père, voyons, du calme... Dans cet état d'agitation, tu ne serais plus maître de toi!...

RYSBERGUE, *essayant de se dégager.* — Laisse-moi... Je sais où il est! Je vais le rejoindre.

IRÈNE. — Ne passe pas! Que veux-tu faire? Tu as la coupable sous la main...

RICHARD. — Père!

RYSBERGUE. — Je suis maître de ma vie et de mon honneur!

RICHARD, *l'entraînant.* — Ton honneur? tu veux dire le nôtre! Père, ce n'est pas de ton âge, ni de ton rang, de te colleter avec cet individu. Ressaisis ta dignité : tu seras vengé...

RYSBERGUE. — Je n'en céderai la joie à personne... Ah! la canaille!... Attends un peu, que je le prenne à la gorge, et...

Il s'élançe. Irène, épouvantée, contre la porte.

IRÈNE. — Pas lui... pas lui!... C'est moi qui t'ai trompé, Jacques. C'est moi que tu dois accabler de ta colère. Pourquoi ne le fais-tu pas? Pourquoi n'as-tu pas même un cri, une insulte pour celle qui te trahit?

RYSBERGUE. — Comment oses-tu, malheureuse!...

IRÈNE. — Eh oui! je dis que, s'il te restait l'ombre d'amour pour moi, tu m'aurais, depuis cinq minutes, jetée à terre! Mais tu ne m'aimes plus; alors, tes yeux sont fixés au dehors, vers ce petit que vous avez condamné. Non, non! c'est moi qu'il faut frapper, Jacques, Jacques! car c'est moi qui t'ai trahi et, sache-le, c'est moi qui me suis donnée librement, volontairement et avec joie!... Si après ce cri-là, tu ne me tues pas, — tu n'es qu'un lâche!

RYSBERGUE. — Je te devine : tu voudrais détourner ma colère sur toi, pour que ton amant soit épargné. Non il ne le sera pas, il ne peut pas l'être, car il y a ici en cause plus qu'une trahison d'amour, en effet... (*Montrant son fils.*) la présence lamentable de ton fils en est le témoignage! Ce qui est offensé... et de quelle façon!... pour que nous en soyons là, que notre enfant nous écoute et nous juge, c'est une chose plus haute que notre amour passé, fini...

IRÈNE, *l'interrompant.* — Notre amour est mort, dis-tu? Ah! cela seul suffit, Jacques, que parles-tu d'autre chose?

RYSBERGUE. — Si, il y a mon nom, mon honneur, mon foyer! Et ces droits-là, tu vas



IRÈNE. — PAS LUI... PAS LUI!..

es connaître, car ils ne font pas grâce.

IRÈNE. — Depuis une heure, je n'entends parler que de justice, de droits de la famille, de devoirs! On dirait la discussion d'un traité!... Il n'y a qu'une chose qui compte : nos cœurs! Oui, je me suis mal conduite, je t'ai trompé... oui, je suis cent fois coupable de cela... Souffres-tu? Alors frappe-moi : je l'ai mérité.

RYSBERGUE. — Tu fais erreur! Il n'y a pas que ces souffrances ni que ces vengeances! Il y en a de plus hautes. Ce sont celles qui naissent des droits acquis de la famille...

IRÈNE. — La famille, allons donc! Vous allez tuer cet enfant au nom de la famille et de l'honneur! Des justiciers, si c'est cela la famille, alors mensonge, mensonge!... Il faut une de ces épreuves où la vie vous accule, comme vous m'acculez contre des parois effroyables, pour le sentir aussi nettement tout à coup!

RYSBERGUE, à son fils. — Retire-toi... Laisse-nous, ta mère et moi.

Richard fait un mouvement pour se retirer.

IRÈNE. — Pudeur tardive vraiment! Ce fils qui n'allègue plus que des droits d'homme, qu'il reste! Il peut entendre souffrir la femme, — la mère n'est plus!..

RYSBERGUE. — Pauvre égarée!... tu ne reconnais plus les tiens... Si tu te voyais!... Tu es comme ces bêtes sous l'empire d'un instinct de protection passager qui se précipitent, folles, sur ceux qu'elles aimaient la veille, comme sur des ennemis imaginaires...

IRÈNE. — Ce qu'elles défendent, ces bêtes, c'est leur petit, c'est leur chair. (À son fils.) J'ai été pour toi cette bête folle, Richard, quand tu étais mon petit. Je n'aurais eu que de la piété et de l'amour pour toi — dans n'importe quelle circonstance!... Et ma passion, je t'en réponds, aurait parlé plus haut que ne parle maintenant ta justice! Je me serais laissé tuer pour toi, sans discuter... Maintenant, c'est vous qui faites renaître cet instinct-là dans mes entrailles, pour un amour coupable, soit! mais que vous me forcéz à défendre et que je défendrai de toutes mes forces, je vous en avertis... Essayez!..

Elle s'agrippe à la porte, dressée, presque terrible.

RYSBERGUE. — Et bien, si tu veux être frappée seule, tu le seras!

IRÈNE. — A la bonne heure!

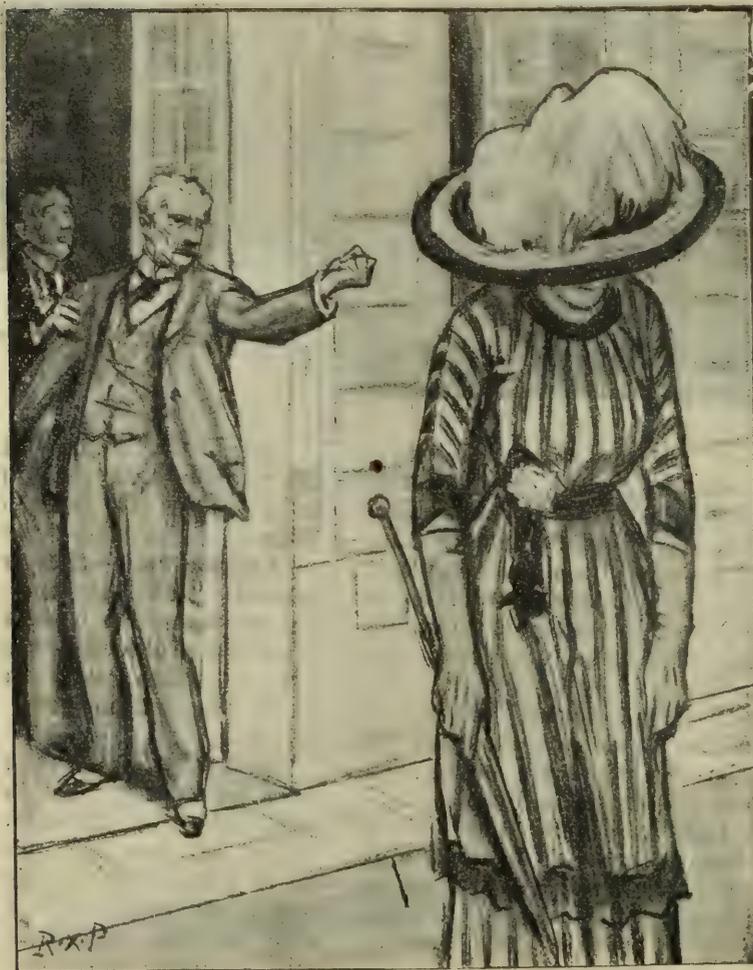
RYSBERGUE. — Mais pas comme tu l'entends! Je ne suis point un mari qui tue sa femme. Depuis un quart d'heure tu te méprends étrangement; tes nerfs t'affolent et t'abusent. Puisque tu nous reproches comme un crime de vouloir châtier ce petit misérable, j'abandonne toute expiation; sois heureuse! Seulement, puisque aussi tu répudies les liens les plus saints de la femme et de la mère, puisque tu nous bafoues et jettes un défi pareil aux tiens, à ta famille... hors les lois, hors le monde!

IRÈNE. — Ah! le monde!... c'est lui qui m'est égal!...

RYSBERGUE, *continuant*. — Tu trouveras juste et bon qu'à cette famille tu ne fasses plus jamais appel! Elle ne te répondra pas! Tu peux partir, si tu le veux... tu romps, mais c'est pour toujours! Sache-le... Tu es avertie et tu as encore le choix.

IRÈNE. — C'est tout choisi.

RYSBERGUE. — Alors, passe immédiatement ce seuil que tu ne franchiras plus jamais... (*Le poing dressé.*) Va-t'en! va-t'en donc! (*Il la pousse et referme brutalement la porte du jardin derrière elle. — Richard veut s'élancer vers sa mère. — D'un geste impérieux, son père l'en empêche.*) Toi, reste-là!... C'est fini!...





LOUISA. — MADAME S'ENNUIE A DINER SEULE ?

ACTE TROISIÈME

Une maison d'habitation à El-Biar, sur les coteaux d'Alger. C'est la salle à manger avec vaste ouverture sur le jardin, bourré de roses et de géraniums. Des glycines battent au vent sur la porte. Très loin, on aperçoit la mer. — Le soleil se couche sur Alger. — La salle à manger, à l'orientale, est tout à la chaux blanche, — avec, seulement, de vieilles céramiques qui font le tour de la pièce. On aperçoit dans tous les coins, au plafond, des guirlandes de fleurs fraîches, un peu comme pour les processions. — Des coussins Liberty mettent partout leur note acidulée. — Irène mange sur une table d'ébène, sans nappe.

SCÈNE PREMIÈRE

IRÈNE, UN DOMESTIQUE, puis LOUISA

IRÈNE, à un domestique. — La suite!... Monsieur ne rentrera probablement pas à dîner... Je ne comprends pas... Il n'avait pas averti ?

LE DOMESTIQUE — Non, madame.

IRÈNE. — A quelle heure le cocher avait-il ordre d'aller chercher monsieur ?

LE DOMESTIQUE. — Comme d'habitude ; il devait être à la caserne à cinq heures.

IRÈNE. — Quelle voiture Jean a-t-il prise ?

LE DOMESTIQUE. — La victoria, madame, attelée à deux.

IRÈNE. — A la bonne heure ! Avec un seul cheval nous avons mis plus de vingt-cinq minutes pour monter d'Alger, le même temps que par le tramway. (À Louisa qui entre.) Ah ! Louisa, est-ce que vous avez mis le manteau de monsieur dans la victoria ? Je vous l'avais recommandé. Il fait un peu froid quelquefois au tournant d'El-Biar, avec le vent de la mer qui monte.

LOUISA. — Non, madame, monsieur m'a attrapée la dernière fois, en me disant qu'un macfarlane ce n'était pas d'ordonnance, et qu'il n'était pas un soldat en sucre.

IRÈNE. — Si, si... voilà où est son erreur.

Enfin! Pourvu qu'il n'attrape pas mal! (*Tout en mangeant, elle regarde la pendule.*) Huit heures... Il ne dînera pas. C'est dommage.

LOUISA, s'approchant de la table. — Madame s'ennuie à dîner seule?



IRÈNE. — EH BIEN, QUOI, CHÉRI?... TU AS DINÉ?

IRÈNE. — Oh! ce n'est pas pour ça. Je lui avais fait faire des sorbets à l'orange qu'il aime tant.

LOUISA. — Madame se trompe; il ne les aime pas à l'orange. C'est à la violette qu'il les aime... Madame ne se souvient pas?

IRÈNE. — C'est vrai. Suis-je bête!... Eh bien, alors tant mieux, vous voyez, qu'il ait dîné à Alger! Il y a une providence, évidemment. (*Au domestique qui passe un plat.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

LE DOMESTIQUE. — Ce sont de petites pommes de terre de la propriété.

IRÈNE. — Du jardin? (*A la femme de chambre.*) Admirable! Croyez-vous, Louisa, quelles amours! Est-ce qu'elles sont aussi petites quand elles sont vivantes?... Jamais je n'aurais cru que notre jardin produirait comme il produit. Faudra envoyer ça au concours agricole d'El-Biar. (*Montrant les guirlandes aux quatre coins de la pièce.*) Pourvu qu'il rentre, monsieur... Nous en serions pour nos frais.

LOUISA. — Ah! oui, les lampes de fleurs! Madame peut être tranquille; monsieur rentrera. Il a sûrement demandé la permission

de minuit puisqu'on doit voir, ce soir, à onze heures trente-cinq, la fameuse éclipse de lune, avec miss Deacon et sa mère. Madame se souvient?

IRÈNE. — C'est vrai. Je n'y pensais déjà plus! Dieu, que c'est ennuyeux! Voilà ma soirée gâtée. Il y a trop d'Américaines à El-Biar. Il y a trop d'Américaines partout d'ailleurs. Je vous demande un peu pourquoi toutes les Américaines ne restent pas en Amérique! (*On entend dehors, du côté du jardin de lointains bruits de voix rieuses.*) Tenez, écoutez-là! « Play ». Comment, elles jouent encore au tennis à huit heures du soir?... Enfin! je leur pardonne les bruits qui viennent de leur jardin, à cause de l'odeur de leurs vieux orangers. En ce moment, c'est exquis... Vous sentez, Louisa?

LOUISA. — Oh! madame, moi, la fleur d'oranger, ça ne m'emballa pas. Je trouve qu'on fait beaucoup de chichi pour cette fleur-là. Je me disais toujours que ça devrait être mieux sur les arbres que sur les robes de mariage, mais depuis que j'en vois tant, je trouve que ça fait encore bien mieux sur les robes de mariage.

IRÈNE. — C'est une opinion de couturière qui a sa poésie. En attendant, tournez le bouton pour voir si l'électricien a bien donné le courant.

La femme de chambre tourne un bouton électrique. Toutes les guirlandes s'embrasent. Les lampes sont cachées dans les fleurs.

LOUISA. — Oh! ce sera superbe, madame, quand il fera tout à fait nuit.

IRÈNE. — N'est-ce pas? c'est assez réussi...

LOUISA. — Le jardinier a eu beaucoup de mal à se procurer les ibiscus et autant de bougainvilleas.

IRÈNE. — Oh! j'entends la voiture. Vite, voilà monsieur, éteignez. (*Louisa éteint les guirlandes. — Irène se lève. Elle va sur le seuil et fait des gestes en l'air avec sa serviette.*) Eh bien, quoi, chéri?... tu as dîné?

LA VOIX DE GEORGET, dehors. — Ne m'en parle pas! Cette brute de margi à qui il a fallu que j'offre à dîner!... Je me sauve seulement à la minute... Oui, oui, vous pouvez dételer. A minuit... le cheval alezan...

SCÈNE II

IRÈNE, GEORGET

Il est en uniforme de chasseur d'Afrique. A son entrée, Irène se recule et part d'un grand éclat de rire. Georget fronce les sourcils.

IRÈNE. — Ecoute, je ne peux pas encore m'y habituer!... Ne me gronde pas, je ne le fais pas exprès. Mais ils ont l'air de t'avoir déguisé, mon pauvre amour!...

GEORGET, *vexé*. — Tes plaisanteries tombent à pic!

IRÈNE, *se jetant à son cou*. — Pardon, pardon, petit trésor, je ne recommencerai plus. Je te jure que c'est la dernière fois... Je serai bien sage!... puisque je te le jure! Il n'y a pas de ma faute. Moi, je n'ai pas l'esprit militaire... Tu comprends, dans mon cœur, je te vois avec des grandes soies bleu pâle, comme un jeune seigneur de Van Dick... alors!...

GEORGET. — Justement... je finirai par avoir l'air d'un militaire d'opéra-comique, en conciliant les goûts de ma maîtresse et ceux de ma patrie... Il vient de recevoir un savon de son colonel, ton Van Dick... qui se porte bien!

IRÈNE. — Non?... Pourquoi? Quel toupet!...

GEORGET. — Il m'a dit que je dépassais la mesure, qu'il n'avait jamais vu un soldat se faire amener au quartier, en voiture à deux chevaux.

IRÈNE, *avec indignation*. — Il voudrait peut-être que tu ailles à pied d'El-Biar! Vieille baderne!... Je connais justement la cousine du gouverneur qui est très en cour et je...

GEORGET, *l'interrompant*. — Oh! non, non! je t'en prie!... ne t'en mêle pas. Avec ta compréhension des choses militaires!... Et puis le colon m'a encore dit qu'il savait que je jouais beaucoup dans les cercles et que ma maîtresse s'affichait trop avec moi.

IRÈNE. — Il ne voudrait pourtant pas que je m'affiche avec un autre pour lui faire plaisir.

GEORGET. — C'est ce que j'ai failli lui répondre. Il m'a encore dit que lorsqu'on portait un nom illustre comme le mien dans les fastes de l'armée, etc., etc...

IRÈNE. — Alors, qu'as-tu répondu?

GEORGET. — J'ai répondu que, précisément, je me conduisais comme un fils de famille doit se conduire au régiment, et que si on voulait républicaniser l'armée, j'étais décidé à m'y opposer, en ce qui me concerne, dans la mesure de tous mes moyens.

IRÈNE. — Alors, il t'a flanqué quinze jours de salle de police?

GEORGET. — Non. Il a souri. La politique m'avait sauvé encore une fois!... Du coup, j'ai offert prudemment à dîner au margi... je me suis sauvé aux liqueurs et me voilà... Et au lieu des effusions bien naturelles que j'attendais, je reçois...

IRÈNE, *se rejetant à son cou*. — Si on peut dire! D'abord, au fond, tu es charmant de la sorte. C'est autre chose. Tu as du chic.

GEORGET. — C'est ce qu'on me dit tous les jours dans la rue.

IRÈNE. — Et puis, il faut bien se blaguer un peu, hein? On ne peut pas toujours être sérieux.

GEORGET, *avec timidité*. — Enfin... je vais passer un veston, tout de même... (*Mouve-*

ment de rire d'Irène.) Mais simplement parce que je suis couvert de poussière. La route est un tourbillon, avec le vent du soir. Réserve-moi un peu de dessert. (*S'approchant de la table.*) C'est bon ça?



IRÈNE, — PARDON, PARDON, PETIT TRÉSOR, JE NE RECOMMENCERAI PLUS.

IRÈNE. — Tu m'en diras des nouvelles. Va...

GEORGET, *sort en appelant le domestique*. — Charles!

SCÈNE III

IRÈNE, LOUISA

IRÈNE, *à Louisa qui est rentrée*. — Monsieur n'a pas remarqué les fleurs... tant mieux. (*Louisa a un grand carton sous le bras; elle le déballe.*) Qu'est-ce que c'est? (*Elle s'approche.*) Ah! les écharpes égyptiennes... Enfin! La bonne femme vient de les apporter?

LOUISA. — Elle a dit que madame choisisse celle qu'elle voudra. Elle en a mis trois.

Irène en essaye une. Elle a défait son peignoir léger.

IRÈNE. — Tenez, aidez-moi. Voilà comment on l'accroche sur la poitrine... (*Parlant à la porte ouverte, par où Georget est sorti.*) Geo, on m'a apporté de vieux voiles de mariée égyptiens.

VOIX DE GEORGET. — Ah! parfait!

IRÈNE. — Tu verras comme ils sont exquis!... Celui que j'essaie sent le benjoin et l'encens. Il a servi sûrement... Il a couvert d'autres épaules... et s'en souvient.

LOUISA. — Ben, vrai, le drôle de voile de noces!

IRÈNE. — On les porte ainsi... là-bas.

LOUISA. — Il ne ressemble guère aux nôtres... quand je dis aux nôtres... je veux dire, du moins, celui que... par exemple... madame...

IRÈNE, *vivement*. — Oui... oui... C'est celui-là, voyez-vous, rose et argent, avec toutes ses étoiles, que je garderai... Vous rendrez les autres.

LOUISA. — C'est le plus joli.

IRÈNE, *serrant d'un joli mouvement sa gorge nue sous le voile rose, et les yeux voluptueusement clos*. — Je ne sais pas, mais c'est le mien. (*Entendant les pas de Georget.*) Attention!... à la manœuvre!... Une, deux... trois...

Les fleurs se rallument, partout.

SCÈNE IV

LES MÊMES, GEORGET

IRÈNE, *battant des mains*. — Qu'en dis-tu?

GEORGET. — Epatant! c'est féérique!... et d'une couleur adorable...

IRÈNE. — J'ai fait arranger ça, ce matin, par l'électricien qui est venu poser les fils de la salle de bain... Tu vois, c'est très simple, des ampoules dans des fleurs.

GEORGET. — Mais il fallait avoir le goût de l'assortiment.

IRÈNE. — Voilà! Je n'ai rien à faire pendant que tu es à la caserne... il faut bien que je m'amuse... Et maintenant, mange! Tout à l'heure tu n'aurais plus faim. Qu'est-ce que tu guignais?

GEORGET, *s'approchant de la table et montrant un fruit*. — Ça. (*Puis désignant du doigt la gorge d'Irène entr'ouverte sous le voile.*) Et ça...

IRÈNE, *lui servant le fruit*. — Prends. (*Puis elle s'approche de lui le cou levé.*) Et prends.

Il l'embrasse sur un coin de chair rose.

GEORGET, *après s'être assis à la table*. — Ah! qu'il fait bon d'être chez soi, tout de

même! Je me sens une âme bourgeoise que mon pays, hélas, ne sait pas apprécier.

IRÈNE. — Oui... Qu'on est heureux dis? Je ne rêvais pas un tel bonheur. (*Tout à coup effrayée de ce qu'elle a dit.*) Mon Dieu, touche du bois, vite!

GEORGET. — Le pied de la table?... C'est bon tout de même?...

IRÈNE. — Tiens, pourquoi pas!

GEORGET. — Alors, tu ne te fiches plus de ton pauvre bleu?



IRÈNE. — PRENDS. ET PRENDS.

IRÈNE. — J'adore le bleu.

GEORGET. — Terrible! Qu'est-ce qui te rend si bête?...

IRÈNE. — L'amour! le pauvre, absurde et doux amour!... Ah! l'heure adorable, chéri! Je les goûte en avare, ces heures... Je les respire comme des pêches... Voilà notre soir, notre beau soir qui monte, qui entre par les fenêtres... Le coucher du soleil arrive en même temps que toi, tous les jours; c'est un phénomène naturel dont il me semble que je ne pourrai plus jamais me passer, quand tu auras fini ton service et qu'il nous faudra quitter mon paradis potager et ma colline et tout ce que je lui laisserai!...

GEORGET. — Rien ne nous obligera à nous en aller, d'ailleurs...

IRÈNE. — Si. Vois-tu, il y a des forces supérieures à nous-mêmes qui nous chassent toujours en avant... En avant! Il faudrait pouvoir arrêter les minutes ineffables! On les prolonge, mais ce n'est plus la même chose! Jamais plus je ne retrouverai ce moment unique, bête et charmant de ton existence, qui est un signal si étonnamment précis parmi les feuilles éparses des années... Arrête-toi donc, soleil!

GEORGET. — Si tu y tiens absolument, je peux faire trois ans de service, tu sais?... Ma galanterie ne connaît pas de bornes.

IRÈNE. — Bah! après cela, ce sera autre chose... d'autres formes de nous-mêmes... Mange va, mon petit! mange, ne m'écoute

pas radoter. J'aime te voir avoir faim, avoir bien **faim...** Tiens, encore un fruit, tu veux ?

GEORGET. — Il est de chez nous ?

IRÈNE, *extasiée*. — De chez nous ! comme tu as bien dit cela !... oui, de chez nous, de notre boîte... Avoue qu'elle est exquisite notre maison, quand on la voit de la route en montant... Elle dit bien ce qu'elle est, hein ? Elle est positivement plus tendre que les autres dans le feuillage... avec le bruit gai de sa fontaine et de ses oiseaux...

GEORGET. — Tu es lyrique, mais juste.

IRÈNE. — Je suis lyrique parce que je réalise un rêve... le grand, grand rêve ! Je suis lyrique pour la maison, parce que je n'en ai jamais eu qu'une : celle-ci.

GEORGET. — Ingrate ! Et les nôtres d'avant ?... Elles ont eu leur bon.

IRÈNE. — Non, non, elles n'existaient pas : nous n'y étions pas ensemble ; nous les volions... Ces choses-là se passaient avant moi, je ne m'en souviens pas... je ne me souviens de rien... Maintenant seulement j'existe... Mon corps est nouveau. Il me semble que je vivais dans des gaines, à l'ombre... maintenant tout mon être est libre. Je pousse... La cosse est craquée.

GEORGET, *montrant en souriant sa robe lâche, où elle paraît effectivement très nue*. — Et bien craquée encore !... Je ne m'en plains pas... C'est vrai, tu es autre, tu n'es plus la même maîtresse... Ce n'est pas l'hiver dernier, dans tes salons de l'avenue Friedland, que tu aurais osé une toilette pareille.

IRÈNE. — Ajoute tout de suite que je m'encanaille !... Ah ! si tu savais la joie que j'éprouve ! Je peux dire à mes bras : vous êtes libres d'être nus, d'être beaux, d'être roses, ne vous gênez pas... Ces petits doigts-là craignaient les bagues trop chargées ; ma gorge, les parfums trop forts... Maintenant, je ne suis plus que de l'amour. J'ai les ongles trop faits, les veines plus poudrées, les vêtements indécents, communs et lâches... et je laisse aller tout le corps, libre, heureux de ta maîtresse, comme un bouquet trop serré qui se dénoue tout à coup. Dieu qu'il fait bon !

GEORGET. — Ah ! quelle griserie monte de toi et de tes paroles ! Oui, c'est autre chose... Tu nous laisses dans une atmosphère extraordinaire qu'on emporte, ensuite, avec soi, partout, et qui enivre les heures les plus banales de la journée... à ce point que...

IRÈNE. — Que d'autres en profiteraient ?

GEORGET. — Non... mais presque. (*Le domestique entre.*) Prends garde !

IRÈNE, *sans détacher ses bras du cou de Georget*. — Par exemple !... c'est un souvenir d'esclavage ! Prendre garde, à quoi ? Laisse-moi savourer en paix les privilèges de mon déshonneur.

Elle reste enlacée, devant le domestique.

GEORGET. — Qu'est-ce que c'est ?

LE DOMESTIQUE. — Un livre que M^{lle} Deacon envoie à monsieur.

GEORGET. — Ah ! au fait !... (*A Irène.*) Oh ! rien... un roman dont elle me parlait hier et qu'elle avait promis de me prêter. C'est sans aucune importance... Pourquoi t'en vas-tu ?

IRÈNE. — Moi ? je ne m'en vais pas...

GEORGET. — Si, pour une raison ou une autre, tu trouves qu'on se voit trop...

IRÈNE. — Mais tu es fou, chéri !

GEORGET. — Non, non, tu as tiqué quand on a apporté le livre.

IRÈNE. — Je n'ai pas tiqué du tout. Tu te trompes mon chou... Que veux-tu que ça me fasse ? Je la trouve charmante, notre voisine... très distinguée... un peu snob, mais charmante.

GEORGET. — Oui, un peu snob... Il faut penser qu'elle est cousine par alliance du président des États-Unis. Elle croit que cela lui crée des titres au respect des mœurs.

IRÈNE. — Je ne l'aurais pas reçue chez moi !... Il est vrai, qu'elle n'en sait rien !... La chose, précisément, que je trouve étrange, c'est que des gens aussi bien élevés qu'elle et sa mère, mettent tant d'insistance à frayer avec nous. Enfin, elles ne peuvent pas se faire d'illusion, franchement, sur notre situation irrégulière ?... S'il est une union qui ne laisse pas flotter de doutes, c'est la nôtre... Alors ?

GEORGET. — Oh ! les Américains, tu sais... En pays étranger, ils ferment les yeux devant nos mœurs de sauvages...

IRÈNE. — Les jeunes filles ne ferment jamais les yeux dans aucun pays, mon cher ; excepté quand elles sont en quête d'un mari et d'un titre... Un parti pour toi, tiens !

GEORGET. — Méchante ! je n'aime pas ce genre de plaisanteries de mauvais goût.

IRÈNE. — Je m'amuse. Tu peux voir miss Deacon tant que tu voudras, ici, chez elle. Je ne suis pas jalouse ; tu le sais bien, cher chéri. Je suis même très heureuse qu'elles viennent ce soir, nos voisines, car elles vont venir, tu sais, pour... la machine, là...

Elle montre le ciel.

GEORGET. — Je sais. On ne m'a accordé la permission de minuit qu'en faveur de cet événement.

IRÈNE. — C'est curieux, une éclipse ? Je n'en ai jamais vue. Ça m'impressionne...

GEORGET. — Il faut avoir vu ça. Puis, c'est une distraction.

LOUISA, *entrant par le jardin*. — Madame, voilà M^{me} Ledoux qui arrive à la grille.

GEORGET. — Zut !

IRÈNE. — Pourquoi ?

GEORGET. — Cette vieille roulure m'in-supporte...

IRÈNE. — Georges!

GEORGET. — Vrai, je ne comprends pas cette relation... ni ton intimité avec un laissé pour compte pareil!...

IRÈNE. — Dame! je ne peux plus recevoir de princesses maintenant... que celles qui ont épousé leur chauffeur. J'aime mieux M^{me} Ledoux. Elle est très bien; c'est une philanthrope; elle a admirablement monté — et avec son seul argent — cette fabrique de tapis orientaux pour rappeler aux petits Arabes leur art et leur industrie... C'est très louable, et très artiste.

GEORGET. — Ce qu'elle a turbiné! On m'a raconté sa vie... quelqu'un qui l'a connue... Elle en a fait des frasques, dans son temps!



LOUISA. — MADAME, VOILA MADAME LEDOUX QUI ARRIVE A LA GRILLE.

Elle a été la maîtresse du prince Grimaldi, paraît-il, à qui elle doit sa fortune; elle a été célèbre dans la diplomatie à Vienne, et c'est un peintre, avec lequel elle était venue ici, qui lui a laissé le goût des arts... Le nom bien calme et bien sage de Ledoux, qu'elle honore, ne l'a pas protégée contre les orages et son tempérament. C'est un admirable échantillon.

IRÈNE, assise et lançant au loin une bouffée de cigarette. — Pas bien rare, va, ma Gette!... Dans tous les faubourgs élégants des grandes villes cosmopolites, sur toutes les hauteurs des beaux points de vue, il y a de ces vieilles-là. On en rencontre toujours. Ce sont des ruines errantes qui ont voulu bâtir leur dernier refuge sur un beau site autrefois admiré en passant, dans les époques de joie... Elles s'en souviennent et alors elles y viennent mourir. Il y en a comme cela en Suisse, en Algérie, ailleurs... C'est toujours sur un coteau où il y a des villas

et un joli cimetière... M^{me} Ledoux m'est infiniment sympathique.

Elle sourit, rêveusement, en regardant une volute de fumée qui s'en va vers la fenêtre.

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME LEDOUX

accompagnée de deux petites Arabes qu'elle pousse devant elle.

MADAME LEDOUX. — Je vous avais promis de vous amener deux de mes jeunes élèves... Vous voyez que j'ai tenu parole.

IRÈNE. — Ce sont des petites filles?

MADAME LEDOUX. — Authentiques. (*Aux petites.*) Et montrez de suite à madame vos échantillons. Voyez, nous vous avons apporté des échantillons de notre travail.

IRÈNE. — Comment! elles font déjà des choses aussi compliquées?

MADAME LEDOUX. — D'après les vieux dessins arabes. Il faudra, vraiment, que vous veniez un jour, à la fabrique, les voir, atablées derrière leurs métiers. (*Aux petites.*) Qu'est-ce qu'on dit, allons? Goul'es-Salam? (*Elles murmurent quelques mots arabes avec gravité :*) « Msal-l-rheir, ialalla. Ouach h'alek. »

IRÈNE. — Elles sont mignonnes tout plein.

MADAME LEDOUX. — Et faites le salut... Voilà...

IRÈNE. — Elles ne disent pas un mot de français?

MADAME LEDOUX. — Elles savent dire boujou. Et puis elles chantent aussi quelques petites chansons...

IRÈNE. — Oh! qu'elles nous en disent une!

MADAME LEDOUX. — Chantez, à la dame, l'hirondelle de Mustapha.

LES PETITES chantant.

Tu t'en vas la z'hirondelle,
Tu t'en vas la z'hirondelle,
Dis bouzou à Mustapha,
Dis bouzou, bouzou, bouzou...

Irène rit.

IRÈNE. — Georges, veux-tu les mener à la cuisine; tu leur feras verser un verre de sirop et donner des gâteaux. On peut...

MADAME LEDOUX. — Si vous voulez. Vous êtes bien aimable.

GEORGET, avec un souverain mépris tout militaire. — Allez, oust, là, le gourbi! Inaaldinoummek!... Croyez-vous que je parle bien arbi!... (*Se retournant, à Irène.*) Je vais passer chez les Deacon leur demander à quelle heure elles comptent venir.

IRÈNE. — Mais certainement, mon loup...



MADAME LEDOUX. — JE VOUS AVAIS PROMIS DE VOUS AMENER DEUX DE MES JEUNES ÉLÈVES...

SCÈNE VI

IRÈNE et MADAME LEDOUX, seules.

IRÈNE. — Eh bien, ça marche avec la petite Deacon, ça marche même à pas de géants. Qu'est-ce que je vous disais?...

MADAME LEDOUX. — Saprelotte, ne vous

mettez donc pas martel en tête pour quelques peccadilles...

IRÈNE. — Ils en sont déjà loin. Tenez, vous n'avez pas remarqué que je jouais très incidemment avec ce livre, mais sans le lâcher, pendant que nous causions... Il était très ennuyé; il aurait bien voulu me le prendre... C'est un livre qu'elle vient de lui envoyer, à lui... Je suis sûre que, si nous l'ouvrons, nous trouverons quelque raison à

cet envoi... (*Elle ouvre le livre.*) Tenez... une page cornée... une phrase soulignée : « Prenez garde, l'amour d'une jeune fille ressemble à ces eaux qui ne sont trop froides que parce qu'elles sont pures... » Hypocrite, va! (*Elle furete encore dans le livre.*) Et là, tenez, tenez... comme par hasard... sa photographie!... oubliée là-dedans pour qu'il la prenne. (*Elle a un mouvement impulsif, comme pour jeter le livre. Elle se reprend et le pose, avec douceur, sur la table.*) Allons, remettons tout en place... Il ne faut pas déranger les nids qui se forment.

MADAME LEDOUX. — Vous pleurez?

IRÈNE. — C'est possible... J'ai regardé



IRÈNE. — C'EST VRAI QU'ELLE EST TRÈS COUPÉE, LA LIGNE DE CHANCE!

ma main depuis hier... Ça m'inquiétait ce que vous m'aviez dit... c'est vrai qu'elle est très coupée, la ligne de chance!

MADAME LEDOUX. — Seulement, elle est longue.

IRÈNE. — Oui, mais il y a des routes, toujours de petites routes sèches et ravonnées qui traversent... et ça s'en va... ça s'en va... La première, c'est peut-être celle de maintenant, dites?... Elle est plus creuse... plus impressionnante...

MADAME LEDOUX. — Voyons, vous n'allez pas croire à ces calembredaines! Je m'amusais... Ne restez pas ainsi, votre petite main tendue... Elle a l'air de demander l'aumône.

IRÈNE. — Au destin, madame Ledoux, au destin... elle demande sa pauvre aumône (*Elle soupire : un temps.*) Dites? dites?... Est-ce dur, la vieillesse?...

MADAME LEDOUX, éclatant de rire. — Mais

c'est très impoli ce que vous me demandez là!

IRÈNE. — Vous ne m'avez pas comprise.

MADAME LEDOUX. — Si, si, allez... je ne m'illusionne même point. Vous avez été attirée par moi, moins à cause de votre voisinage, qu'à cause de ma « légende »... Ah! la mère Ledoux! Ce qu'elle représente pour vous!... Vous interrogez ce vieux visage, autrefois caressé... C'est le pressentiment de vous-même qui vous attire... Eh bien, ma petite, on ne vous a pas trompée. J'ai aimé... j'ai étreint... j'ai désiré... un peu de tout... pêle-mêle... Ça été exquis et féroce... Et il y a encore des jours où ce tas de souvenirs, ça plaque, là... comme une brûlure... Oui, c'est très dur, la vieillesse. Rien ne guérit et tout y sèche.

IRÈNE. — Oublie-t-on?

MADAME LEDOUX. — Bien peu... bien peu!...

IRÈNE. — Est-on hanté?

MADAME LEDOUX. — Ce sont les beaux jours qui font le plus de mal...

IRÈNE, *fronçant les sourcils, avec angoisse.* — Taisez-vous, taisez-vous, c'est affreux!...

(*Un silence.*) Cependant, la résignation?... MADAME LEDOUX, *secoue la tête.* — Pas nous.

IRÈNE. — Chut!... chut!

.Elle se met les mains sur le visage.

MADAME LEDOUX, *troublée, essayant de vivifier la conversation.* — Laissez-moi rire! Vous en êtes encore à la plus belle période de la vie... La durée d'un collage comme le vôtre, — passez-moi le mot, — avec votre beauté, ces yeux-là et cette bouche, mais ça doit vous mener dans un fauteuil, à la cinquante!... Dame, c'est déjà beau!... Alors, vous pourrez commencer à vous inquiéter des petites frimousses qui passeront... Mais jusque-là, laissez-moi rire! Qu'elle vienne celle qui s'y frotera!...

IRÈNE. — Elle approche, elle approche!... Oh! ce n'est pas plus la petite Deacon que je désigne... elle ou une autre, qu'importe!... Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle doit venir; c'est fatal, c'est mathématique... Lui aussi, mon petit Georget, il faut qu'il aille vers la vie!...

MADAME LEDOUX. — Que ne vous êtes-vous dit cela un peu plus tôt!... Vous vous seriez peut-être évité bien des tracas.

IRÈNE. — Madame Ledoux, écoutez bien ceci : ma famille, mes enfants, mon mari, une situation mondaine unique... j'ai tout brisé, sans une hésitation, parce qu'il était en danger, lui, le gosse... J'ai bondi vers lui... Eh bien, c'est à peine croyable, cette chose énorme qui a broyé à jamais, d'un coup, plus de vingt ans de ma vie, et toute l'économie de mon bonheur à venir, je l'ai accomplie — écoutez bien cela — sans une lueur d'espoir, avec la certitude absolue de sombrer tout de suite. Je me suis dit clairement, nettement, comme on se suicide : cela va être une seconde, une heure, je vais attacher ma vie à la course de ce jeune fou léger,

qui me brisera de suite... Une seconde, mon Dieu, une seconde!... Et d'avoir vécu cette seconde-là, voyez-vous, je renoncerais facilement au paradis, tant elle a été divine!... Il peut me martyriser, le cher ange, que je devrais lui dire encore : merci pour ta grâce et ta beauté... merci d'avoir fait sortir de moi ce dernier parfum dont je t'ai marqué pour la vie, merci, merci!...

MADAME LEDOUX. — Vous n'en êtes pas là, je vous répète, que diantre!... Votre liaison a déjà pas loin de deux ans d'existence... deux ans, ça compte... Des habitudes prises... Si vous savez être habile, roublarde même... entretenir vos charmes... Moi j'ai bien mis quinze ans à le cruler... Puis il y a les trucs!... Tenez si vous êtes sage, j'ai une recette pour la peau...

IRÈNE. — Ah! Dieu!... lutter? lui apporter, à côté du jeune visage, contre lequel il faudrait combattre, mon visage à moi d'année en année flétri, contracté... lui exhiber chaque matin ma consommation, être la vieille maîtresse qui s'accroche et qui dispute âprement ses rognures de bonheur... jamais... jamais!... Il a vingt-deux ans, j'en ai quarante. Que voulez-vous faire à cela? C'est une ruine mathématique, une lutte sans merci!... A quoi bon la prolonger jusqu'à l'horreur?... Quoi, ma belle image remplacée dans ses yeux par une caricature?... Oh! la rancune sourde... la porte de la maison qu'on ouvre avec humeur... le regard mauvais qui guette la grimace de vos chairs... Dieu! mon pauvre amour, mon grand amour devenu... ça? Jamais, vous dis-je, jamais! Non, non, partir à temps, s'enfuir... Je saurai lui laisser le souvenir d'une aventure exquisite, d'une image adorable à laquelle il pourra toujours penser d'une façon reposante, sur laquelle ne planera pas le souvenir même d'une scène, d'une rancœur... Que le cadavre de cet amour-là me survive!... alors, voyez-vous, de loin, je m'imaginerai que je ne suis ni vieille, ni morte pour lui... et je serai consolée.

MADAME LEDOUX. — Ce qui veut dire?

IRÈNE. — Qu'un jour, je ferai mon paquet, simplement, sans phrases. Il n'entendra plus parler de moi... voilà tout... Il ne m'aura pas vue faire autre chose que sourire et l'adorer.

MADAME LEDOUX. — Oui, de l'ouvrage bien propre... pas de déchet... beau rêve!... On n'en a pas la force! On se retient, on espère toujours être la plus forte. Le cœur vous cloue.

IRÈNE. — Eh! parbleu, je devine bien que lorsque l'heure arrive, rien ne doit empêcher les grincements de dents, les mains tordues : « Pitié, pitié pour ta vieille chérie!... » Brr... Aussi ai-je préparé d'avance ma retraite. Ce qui doit vous perdre c'est d'attendre. Voilà la gaffe. Il y a un instant où il faut partir, net, en cinq minutes. Eh bien, vous me croirez si vous voulez, je suis prête à quitter la maison demain, s'il le fallait. Tout est préparé.

MADAME LEDOUX. — Pour le coup vous m'estomaquez, ma petite!...

Irène va à un secrétaire, l'ouvre avec une petite clé et en tire une lettre.

IRÈNE. — Savez-vous ce que c'est, cela? Regardez la suscription.

MADAME LEDOUX, lisant. — A Georges de Chambry...

IRÈNE. — C'est ma lettre d'adieu... Oui, je l'ai écrite, cette lettre, d'avance, maintenant que je pouvais encore l'écrire... Après, au moment voulu, je n'aurais pas pu, vous avez raison, je le sens... C'est des cris, des injures, des supplications égarées que j'aurais mises là-dedans. Tandis qu'il y trouvera tout le cœur pur de celle qui l'aura tant aimé...

MADAME LEDOUX. — Etonnant de sang-froid... mais imprudent. On fait d'excellents replâtrages; si vous partiez, tout étant encore réparable?

IRÈNE. — Il y a des rides qui ne sont plus réparables...

MADAME LEDOUX. — Vous vous supprimez peut-être dix ans de bon, avec ce système-là!

IRÈNE. — Enfant!... Faut-il vous dire que je ne m'en irai que sûre et certaine que le coup de cloche est sonné?... quand je ne pourrai plus m'empêcher de crier!... J'économiserai, jusque-là, ce que je pourrai de bon temps... Oh! le coup de cloche!... On ne s'y trompe pas, allez! Le sinistre coup de cloche! Partir, laisser la place à d'autres!... comme dans la chanson, tenez, que chantait tout à l'heure votre petite...

MADAME LEDOUX. — Ah! oui...

Fredonnant.

Tu t'en vas la z'hirondelle,
Dis bouzou à Mustapha.

IRÈNE, souriante. — Avec cette différence que la vieille hirondelle partira seule, infiniment seule. Et encore ceci : que ce n'est point l'hiver qui la chassera...

MADAME LEDOUX. — Et que sera-ce alors?

IRÈNE, montrant la porte où apparaît miss Deacon à ce moment. — Mais le printemps!

SCÈNE VII

LES MÊMES, MISS DEACON, GEORGET

MISS DEACON, entrant, suivie de Georget, et écartant d'un joli geste les glycines de l'entrée. — Bonjour, madame... je n'entre qu'une seconde...

IRÈNE. — Mais comment donc!...

MISS DEACON. — J'ai accompagné votre mari jusqu'au bout du jardin, je me sauve!

IRÈNE, bas à M^{me} Ledoux. — Mon mari.. Gredine, va!...

MISS DEACON, c'est une jolie fille de vingt

ans, pâle et fine, avec des svelteness de lévrier. — Je venais seulement vous prier moi-même, de la part de ma mère, de venir chez nous, tout à l'heure, pour l'éclipse. Nous la verrons bien mieux de la terrasse de notre maison et ma mère a été forcée d'inviter une dame que vous ne connaissez pas, la présidente d'une œuvre très intéressante à Londres, la Ligue des Repentirs momentanés.

GEORGET. — J'ai pensé que cela ne t'en-

sant des choses si charmantes sur notre maison... et qu'elle était plus tendre que les autres dans le feuillage, avec le bruit gai de sa fontaine et de ses petits oiseaux. Heureusement, nous n'en avons pas cru un mot... Ces Parisiens sont si blagueurs!

IRÈNE. — Pas à Alger. (*A M^{me} Ledoux.*) La canaille! il a utilisé une phrase que je venais de lui dire.

MISS DEACON. — Ce que je préfère, ce sont les guirlandes mauves.

GEORGET. — Seulement, elles vont se faner tout de suite.

IRÈNE, entraînant vers la droite M^{me} Ledoux. — Remontez-moi vos échantillons, voulez-vous?

GEORGET, bas à miss Deacon qui tient une rose entre ses dents. — Le petit lapin va me donner la rose qu'il mâchonne.

MISS DEACON. — Prenez-la.

GEORGET. — Ce n'est pas commode.

MISS DEACON. — Prenez-la comme il me plaît que vous la preniez.

Elle va se placer derrière Irène qui déplie sur ses genoux un des échantillons.

Oh! elles sont jolies, ces petites choses bleues, vertes, rouges...

IRÈNE. — N'est-ce pas? C'est tout un petit rêve.

Elle laisse tomber la rose sur les genoux d'Irène.

Il y a un mouvement d'hésitation. Georget hésite à la prendre. La rose reste une seconde sur les genoux d'Irène.

GEORGET. — Oh! pardon...

Il ramasse finalement la rose et la fourre dans la poche de son veston.

MISS DEACON, vivement. — M. de Chambry ne s'intéresse pas aux choses artistiques. Regardez comme ils sont curieux, ces dessins.

GEORGET. — Je les ai déjà vus.

IRÈNE, pâle, leur passant les étoffes. — Pas assez... pas assez... (*Elle remonte brusquement vers la fenêtre en entraînant M^{me} Ledoux.*) Tenez... venez voir, madame Ledoux... Je vais vous expliquer, d'après ce que j'ai lu dans le journal, ce qui va se passer... Ici, vous voyez, elle va décrire un cercle, et juste à côté de cette petite étoile toute petite, alors...

MADAME LEDOUX. — Ah! oui... celle qu'on voit à peine?

Elles sont toutes deux de dos à Georget et à miss Deacon.

IRÈNE, bas à M^{me} Ledoux, sans se retourner. — Admirez comme mon visage n'a pas sourcillé... Et ce sera toujours pareil... toujours... je le jure par ce beau ciel... Ainsi, à ce moment, savez-vous ce qu'ils font? Voulez-vous que je vous le dise?

MADAME LEDOUX. — Oui.

Georget et Miss Deacon se font des signes

IRÈNE, toujours sans se retourner, pointant son doigt vers le ciel. — Mais paraissez



GEORGET. — LE PETIT LAPIN VA ME DONNER LA ROSE QU'IL MÂCHONNE.

nuirait pas d'accepter l'invitation de miss Deacon?...

IRÈNE. — Du tout, du tout! Ici ou ailleurs... Seulement voilà, vous serez privé du petit éclairage que j'avais préparé pour faire la nique à la lune.

Elle allume les guirlandes.

MISS DEACON. — Ah! délicieux! J'indiquerai votre idée à miss Pink... Il faudra faire cela pour le dîner de l'ambassade. Cela complète génialement votre villa-bijou que j'adore.

GEORGET. — C'est un joli petit pied en terre (*Galant.*) mais le vôtre le surpasse.

MISS DEACON. — M. de Chambry a tant fait plaisir à ma mère tout à l'heure en di-

vivement intéressée par la lune... Ils se regardent longuement... sans rien dire... ils se pressent les mains, avec la peur, la délicieuse peur de moi... je le sens, j'en suis sûre... Ils font comme nous faisons, Georges et moi autrefois. C'est leur tour maintenant!... c'est de moi, maintenant, qu'on se cache... (Georges et Miss Deacon se sont rapprochés l'un de l'autre et se pressent la main.) Je souffre!... Je sens mes jambes flageoler et quelque chose de lourd qui m'étreint et qui fait si mal... si mal... Eh bien, je vais me retourner lentement, naturellement, en leur laissant tout le temps de se détacher et il ne paraîtra rien sur mon visage, rien que le sourire le plus parfait et l'indifférence la plus heureuse... regardez... (Elle se retourne très lentement, en sorte que Georget et la petite se sont détachés. Irène, avec un sourire exquis à miss Deacon.) Et ne changez surtout pas cette robe qui va si délicieusement avec le ton de vos cheveux et la couleur du soir. (Et avec le même sourire, elle se retourne encore vers M^{me} Ledoux et lui dit :) Vous voyez, ce n'est pas plus difficile que ça.

MISS DEACON. — Madame de Chambry me gâte toujours.

IRÈNE. — Comme c'était délicat et impressionnant le son de votre banjo, hier au soir, à travers les bosquets du jardin!

MISS DEACON. — Oh! vous pouvez supporter mon petit banjo?... Cela ne vous horripile pas? Quand j'en joue, c'est pour m'amuser... Vous ne prenez pas cela au sérieux au moins? Le violon... c'est pathétique... j'aime.

GEORGET. — Nous aimons bien aussi l'autre.. N'est-ce pas, Irène?

MISS DEACON. — Oh! je ne joue avec que ces navrantes romances anglaises si bêtes, si vulgaires... Elles n'ont pas de sincérité...

IRÈNE. — Cela m'est complètement égal... J'aime, moi, la musique italienne de M. Tosti.

MISS DEACON. — Oh! l'horreur!... Ce que je chantais hier, peut-être?...

« Era qua l'ora che volge... »

Elle chantonne.

IRÈNE. — Oui, c'est cela.

MISS DEACON. — Je n'aime pas cet air... Il n'a pas de sincérité.

IRÈNE, bas à M^{me} Ledoux. — Que veut-elle dire par là? Ce doit être une allusion que nous ne comprenons pas.

MISS DEACON. — J'entends ma mère qui m'appelle... Excusez-moi... A tout à l'heure... (Elle prend congé. Serrements de mains, Georget l'accompagne jusqu'à la porte... A voix basse, sur le seuil.) Georget... Dearest!...

GEORGET, même jeu. — Quoi?...

MISS DEACON. — Tout à l'heure, écoutez... je vais chanter pour vous, pendant que vous attendrez la lune, ici... comme moi... Selon que je sentirai que je pense à vous ou non... je jouerai du banjo ou du violon.

GEORGET. — Si c'est du banjo!

MISS DEACON. — Si c'est du banjo, je me moque... vous savez bien.

GEORGET. — Si c'est du violon?

MISS DEACON. — Alors, je vous aime, et je pense beaucoup à vous.

Elle sort.

SCÈNE VIII

IRÈNE, MADAME LEDOUX, GEORGET

IRÈNE, à M^{me} Ledoux. — Elle est charmante, n'est-ce pas? Si, si... elle est charmante... Comme c'est calme l'amour chez ces êtres-là! Heureux, heureux printemps!

GEORGET, redescendant. — Fourbu!... Je tombe de sommeil. J'ai eu des corvées de fourrage aujourd'hui. Je ne sais pas, d'ailleurs, si je la verrai, cette éclipse. Il faut que je sois au quartier à minuit et demi, si je ne veux pas encore me faire attraper.



GEORGET. — J'AI EU DES CORVÉES DE FOURRAGE AUJOURD'HUI.

IRÈNE. — Etends-toi là, mon chéri... repose-toi un peu.

MADAME LEDOUX, se levant. — Moi, je n'ai que le temps de ramener mes deux petites au dortoir!

GEORGET. — Elles sont à jouer avec les bonnes...

Il s'étend sur le divan près de la fenêtre ouverte.

MADAME LEDOUX, à Irène. — Ne vous dérangez pas... Je reviendrai demain...

IRÈNE. — Oui... demain! C'est un beau jour...

MADAME LEDOUX. — Vous verrez... j'ai mille bonnes raisons à vous donner.

IRÈNE. — Donnez-les vite, alors... car le matin ne doit pas être bien loin où vous recevrez ma carte avec les trois petites lettres fatales P. P. C.

MADAME LEDOUX, *lui serrant la main avec effusion*. — Ne dites donc pas de sottises! Sentez-vous, au moins, comme je vous aime, combien vous m'intéressez?...

IRÈNE. — Ce sera plus tard, un bien très précieux pour moi de me le rappeler... Lorsque j'aurai besoin d'attendrissement, je penserai à vous.

MADAME LEDOUX. — Tout cela est désolant!

IRÈNE. — Non pas. Ce sont les heures les plus cruelles, mais les plus belles de la vie. Un souvenir réussi, c'est souvent, pour les femmes, avoir su faire un chef-d'œuvre... A demain encore, madame Ledoux.

SCÈNE IX

GEORGET et IRÈNE, seuls.

IRÈNE, *s'approchant lentement du divan où Georget s'est allongé*. — Tu t'assoupissais, mon trésor? Tu es fatigué?... Dors un peu.

GEORGET. — C'est cette existence de caserne!... Ce capitaine qui nous fait lever à cinq heures, c'est intolérable! Je me plaindrai au colon.

IRÈNE. — Chut! Tu as une bonne heure de sieste devant toi... Je lirai pendant ce temps... Veux-tu? tu vas t'endormir avec mes lèvres sur ton front, dis?... comme nous faisons autrefois, tu te souviens, dans notre petit nid de la rue d'Auteuil...

GEORGET. — C'est vrai pourtant...

IRÈNE, *le berçant*. — Là...

GEORGET. — Comme il fait chaud le soir! Nous aurons un mois d'août terrible dans ce pays...

IRÈNE, *comptant mélancoliquement sur ses doigts*. — Mai... juin... juillet...

GEORGET. — Aussi l'hiver prochain nous attend...

IRÈNE, *l'interrompant*. — Oui, oui, l'hiver prochain nous irons où tu voudras... Dors, ma Gette, dors... Il y a une toute petite brise et des étoiles... Encore une de nos belles journées monotones qui est finie!... Dors. Tu es bien là... un aboiement de chien... une chanson, dans un café d'Alger, arrive jusqu'ici... Sur la mer, là-bas, la lueur d'un paquebot qui s'en retourne...

GEORGET, *les yeux fermés, la voix déjà lointaine*. — J'ai déjà fait cette remarque. Tu dis toujours de tous les bateaux : « Ils s'en retournent »... Pourquoi?... il y en a qui partent, aussi bien...

IRÈNE. — C'est vrai, c'est absurde!... Chut!... Laisse mes lèvres sur ton front... ne parlons plus... Laisse mes lèvres...

Ils restent ainsi un grand moment, lui, étendu sur le divan, elle à ses côtés, et la bouche collée à son front. Peu à peu on entend sa respiration plus forte. Il s'est endormi... Tout à coup, au loin, un chant de violon.

Tiens! le violon... C'est pour lui qu'elle joue sûrement... et il ne l'entend pas... il s'est endormi... Son bon sommeil de vingt ans a été plus fort que tout!...

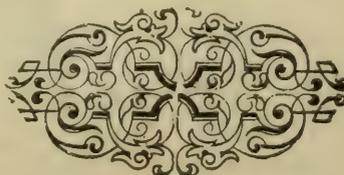
Elle le contemple, un sourire triste aux lèvres.

Il dort, calme, la bouche entr'ouverte. Et le violon de miss Deacon joue toujours, au fond du jardin, derrière les orangers, un nocturne de Chopin, poëcif et passionné... La lune monte... Des étoiles bougent...

Alors Irène, lentement, sans bruit, se lève. Elle va se placer sous la lumière d'une lampe... Du livre où elle l'avait cachée elle sort la lettre que tout à l'heure elle avait montrée à M^{me} Ledoux; elle en ôte l'enveloppe. Elle pleure.

IRÈNE, *lisant*. — Adieu, mon enfant... Que la vie te soit belle et heureuse!... Je t'ai écrit cela pendant que j'en avais encore la force... Adieu, ma lumière, adieu, mon grand amour. Oh! que le bonheur t'accompagne, chaque jour plus pur, comme j'aurais voulu t'accompagner moi-même... longtemps!... Vois-tu, il vaut mieux que je sois partie... Seulement, mon enfant, mon pauvre petiot... que je ne verrai plus jamais... lorsque, plus tard... tu te rappelleras Colibri... lorsque...

Et elle continue, ainsi, de lire, durant qu'il dort, et que le violon chante, chante, dans le silence, là-bas, derrière les orangers, son air poëcif et passionné.





SOUBRIAN. — Vous êtes sûre que c'est un petit garçon?..

ACTE QUATRIÈME

Un salon cosu et bourgeois. Madeleine, Richard et Louis Soubrian prennent le café, après déjeuner. Une nourrice est là, avec un poupon dans les bras, un poupon accablé de dentelles et de voiles.

SCÈNE PREMIÈRE

MADELEINE, RICHARD, LOUIS SOUBRIAN, LA NOURRICE

LOUIS, *soulevant le voile de l'enfant.* — Dieu, que c'est laid un enfant de deux mois!... Il paraît que quand je suis venu au monde, moi, j'étais charmant... J'ai perdu depuis... Est-ce qu'il dit papa et maman?

MADELEINE. — Vous êtes bête! A deux mois?

SOUBRIAN. — Je ne suis pas au courant, je n'ai pas l'habitude... Vous êtes sûre que c'est un petit garçon?... C'est curieux, il a tout à fait l'air d'une fille?... A votre place, je me méfierais. A moins que ce ne soit un nain... Et maintenant, enlevez-le, hein?... je veux prendre mon café en paix...

MADELEINE. — Monsieur Soubrian, vous serez puni : vous aurez beaucoup d'enfants.

SOUBRIAN. — Si vous voulez.

RICHARD. — Est-il spirituel cet imbécile-là!... Nounou, vous ne sortirez pas avant trois heures. Vous accompagnerez madame chez le médecin, avec le petit... C'est pour le lait stérilisé.

SOUBRIAN. — Tu vas faire stériliser la nourrice?

La nourrice sort.

RICHARD. — Le médecin veut essayer une alternance de biberon et de sein.

SOUBRIAN. — Ça va la vexer, cette femme, la concurrence. Elle ne débitera plus, vous verrez.

RICHARD. — Dis donc... pour te ramener à des choses sérieuses, je vais alors t'écrire cette lettre. Tu passes aux Messageries, tu la remets en te nommant et en disant que tu es le fils du directeur du *Grand Radical*...

SOUBRIAN. — Ça ne leur produira aucun effet... La presse ne fait plus peur qu'aux journalistes.

RICHARD. — Allons donc ! Tu verras qu'ils rembourseront dare-dare. Et tu reviendras m'apporter la réponse ici... Je ne sors pas avant trois heures... J'attends mon père.

MADELEINE. — Ton père doit venir ?

RICHARD. — D'un moment à l'autre.

SOUBRIAN. — Vous allez au bureau ensemble ?

RICHARD. — Non... nous devons aller au Comptoir International pour une affaire... sans grande importance, d'ailleurs... une simple signature.

SOUBRIAN. — Je le trouve un peu changé, ton père, depuis quelque temps.

RICHARD. — Il vieillit, n'est-ce pas ?

SOUBRIAN. — Je ne veux pas dire ça. Il est moins à crin, voilà tout. Ah ! il a mis de l'eau dans son vin... Ce n'est pas comme mon paternel à moi...

RICHARD. — Les événements intimes de ces dernières années n'ont pas été sans influencer sur lui. C'était un homme qui avait mis tout son plaisir dans le train de la maison, les réceptions, le décorum... Maintenant, cette vie de garçon n'a plus grand charme pour lui. L'hôtel de l'avenue Friedland est trop grand... on n'ouvre plus le rez-de-chaussée... Et mon mariage a coïncidé avec ces événements.

SOUBRIAN. — Pourquoi ne divorce-t-il pas et ne se remarie-t-il pas ?

RICHARD. — Oh ! non... le divorce n'entre pas dans ses idées ni dans ses principes. Il ne faudrait guère lui en parler... Au fait, Madeleine, tout à l'heure, invite-le à dîner pour dimanche. Même s'il refuse, l'intention lui fera plaisir.

MADELEINE. — Entendu.

RICHARD. — Je vais t'écrire la lettre tout de suite, veux-tu ?

Il écrit sur un petit bureau à droite.

MADELEINE, à Soubrian. — Vous avez eu tort de faire allusion au grand scandale... Au fond, cela le désoblige toujours.

SOUBRIAN. — Il doit être blasé pourtant.

MADELEINE. — Il aime tant son père !

SOUBRIAN. — Vous n'en parlez pas ensemble ?

MADELEINE. — Le moins possible. Nous avons épuisé ce sujet au moment de la rupture de nos fiançailles...

SOUBRIAN. — Est-il possible que vous ayez sérieusement voulu rompre ?

MADELEINE. — Il a fallu un mois pour nous décider, ma mère et moi... Dame ! après le bruit suscité dans Paris... Cette horrible femme, songez donc !... Si vous croyez que c'est gai d'avoir cette célébrité dans sa famille... Et encore, elle n'a pas fini de faire parler d'elle, vous verrez... Heureusement, mes dispositions sont prises. Quoi qu'il advienne, nous n'aurons jamais aucun rapport, même lointain, avec elle, et nous nous arrangerons toujours pour étouffer le bruit qu'elle

pourra soulever. Les idées de Richard sont, grâce au ciel, absolument les miennes sur ce chapitre. C'est un garçon très fier, vous savez, et il a gardé une rancune profonde à sa mère de toutes les horreurs qu'elle leur a débitées, au moment où elle a claqué les portes. Car il paraît que ç'a été inouï le départ à la campagne... Que ne leur a-t-elle pas dit !... que les Chinois avaient bien raison de détruire leurs petits à la naissance et qu'elle regrettait bien de n'en avoir pas fait autant !... Croyez-vous ?... la vilaine femme !

SOUBRIAN. — Et elle est toujours en Algérie avec lui !... Elle doit révolutionner la caserne, cette femme-là ! Et je lui aurais donné le bon Dieu sans confession !... Vous avez des tuyaux sur eux ?

MADELEINE. — Oui, j'ai su des choses inconcevables. Ils mangent un argent fou. Ils ont des esclaves, il paraît. Elle s'habille en reine éthiopienne... Elle a une baignoire d'argent...

SOUBRIAN. — Non ?

MADELEINE. — Comme je vous le dis. Elle est timbrée, cette femme-là ; elle finira dans un cabanon... J'ai vu une Anglaise qui a passé quelques jours chez des voisins, à eux ; on n'a pas idée !... Elle se promène dans son jardin presque toute nue... Et elle habille son Chambry avec des costumes insensés. L'Anglaise me disait : « Oh ! madame, je l'ai vu... il était beau ! Il était sur un divan tout habillé d'une écharpe de soie pâle bleue... oh ! c'était excitant !

SOUBRIAN. — Ben ; elle en avait du vice votre Anglaise !

Richard se lève.

MADELEINE. — Hum ! Parlons d'autre chose (*Haut.*) Comment va votre ami Lignières ?

SOUBRIAN. — Pas mal. Merci pour lui.

RICHARD. — Voilà... Je la cachète, bien entendu.

SOUBRIAN. — S'il te plaît.

RICHARD. — Vous parliez de Lignières ?... Au fait, comment vont les anciens amis ? Je ne les vois plus guère.

SOUBRIAN. — Ça vieillit, ça vieillit, mon vieux... Eh oui ! Chaulin a une grande barbe noire et une situation dans les automobiles... Lignières ? Tu te rappelles un après-dîner, il y a déjà deux ans passés, comme c'est loin déjà ! chez toi, avenue Friedland ?... il nous parlait de sa papetière... eh bien, fini, la papetière ! Elle est partie avec un répétiteur du lycée Condorcet... Pauvre Lignières !...

La femme de chambre entre et passe une carte à Richard. — Richard contemple la carte un instant sans rien dire.

SCÈNE II

LES MÊMES, UNE FEMME DE CHAMBRE

RICHARD, à la femme de chambre. — Cette personne est dans l'antichambre?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Oui, monsieur.

RICHARD. — Attendez.. Madeleine. (*Madeline s'approche. Il lui montre la carte.*) Regarde.

MADELEINE, glaciale. — Parfait. C'était fatal. (*Un silence.*) Que vas-tu faire?

RICHARD. — Voyons, je ne puis décevement..

MADELEINE. — Entendu, entendu; tu es libre. Seulement, rappelle-toi une chose..

RICHARD. — Prends garde à la femme de chambre. Parle bas:

MADELEINE. — Si tu agis autrement que tu t'y es engagé, demain, demain, je serai chez ma mère.

RICHARD. — Mais que vas-tu chercher?



MADELEINE. — PARFAIT, C'ÉTAIT FATAL. QUE VAS-TU FAIRE?

MADELEINE. — Ceci dit, je n'ajouterai pas un mot, pas un. Je me retire dans ma chambre.

RICHARD. — Voyons, Madeleine... nous sommes d'accord... parlons un peu... discutons, que diable!...

MADELEINE. — La femme de chambre attend la réponse.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Où faut-il faire entrer, monsieur?

RICHARD. — Attendez.

SOUBRIAN. — Ah! je me sauve, moi, mes enfants.. J'en profite pour aller porter ma lettre. A tout à l'heure..

RICHARD. — Une minute... Je préfère que tu ne croises pas cette personne dans l'antichambre.. Faites entrer dans mon cabinet, Françoise.

MADELEINE. — Du tout. Faites entrer ici. Les portes doivent être grandes ouvertes!

RICHARD. — Mon petit..

MADELEINE. — J'ai d'ailleurs un mot à dire avant son départ à monsieur Soubrian. Vous voulez bien, monsieur Soubrian?

SOUBRIAN. — Mais comment donc.

Il serre la main à Richard.

MADELEINE, à Soubrian à la porte. — Passez.

RICHARD. — Ecoute.

MADELEINE. — Je n'ai rien à écouter... rien à dire... C'est à toi de te souvenir... Tu sais ce que tu as à faire... et c'est toi seul que cela regarde, toi seul... Ma dignité s'oppose à ce que j'en entende davantage.

Elle entre à gauche avec Soubrian. Richard reste seul.

SCÈNE III

RICHARD, IRENE

La porte s'ouvre. La femme de chambre introduit Irène.

RICHARD. — Bonjour maman... (*Irène reste dans une posture vague et figée.*) Assieds-toi, maman... (*Elle s'assied.*) Tu es de passage à Paris..

IRÈNE. — Oui... de passage... alors... (*Long silence.*) Je te remercie de ta lettre... où tu m'as annoncé la naissance de... ton petit..

RICHARD. — C'était bien naturel.

IRÈNE. — Si, si. (*Un silence.*) Tu es... (*Se reprenant.*) vous êtes très bien installés ici... c'est gentil.

RICHARD. — Oh! du Louis XVI bien ordinaire. J'ai acheté moi-même les meilleures pièces à l'Hôtel des Ventes.

IRÈNE, après une hésitation visible. — Et... Paulot?

RICHARD. — Eh bien... tu dois savoir... je te l'ai écrit... Il a été reçu trentième à l'École polytechnique... c'est très beau..

IRÈNE. — Oh! oui, c'est très beau... Et il est dans cette école alors... Il y vit?..

RICHARD. — Naturellement.

IRÈNE. — Je pourrai peut-être aller le voir... si on me laisse entrer... parce que, quand on passe, n'est-ce pas?

RICHARD. — Mais rien n'est plus facile...

RICHARD. — Non, non, je te remercie... Elle a été très bien soignée. Nous sommes à Paris depuis peu en somme... pour les derniers mois... Nous avons séjourné très longtemps en Italie.



RICHARD. — BONJOUR MAMAN...

Tous les jours à six heures tu pourras le demander.

IRÈNE. — S'il vaut mieux ne pas dire que je suis sa mère...

RICHARD. — Tu plaisantes.

IRÈNE. — On ne sait jamais... Ça pourrait le gêner. (*Un long silence.*) Et ta femme va bien?... Elle n'a pas été trop éprouvée?

IRÈNE. — Vous étiez partis tout de suite après le mariage?

RICHARD. — Le jour même.

IRÈNE. — A quelle église vous êtes-vous mariés?

RICHARD. — A Saint-Louis d'Antin.

IRÈNE. — Ah! pas à Saint-Augustin?

RICHARD. — Non... (*Gêné.*) nous n'avons;

pas fait grande invitation... Alors, la paroisse de ma femme nous a paru...

IRÈNE. — Oui, c'est juste. (*Elle baisse la tête. Avec plus d'effort encore cette fois.*) Et le petit... Raoul...

RICHARD. — Très gentil, très fort... deux mois... (*Vivement.*) Il est à la promenade justement en ce moment... avec sa nounou... au parc Monceau.

IRÈNE, *désappointée.* — Ah!

RICHARD. — Toi, tu as très bonne mine.

IRÈNE, *avec un amer sourire.* — Tu trouves?...

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA NOURRICE

La nourrice entre rapidement.

LA NOURRICE. — Monsieur, je viens prendre le manteau de bébé... que j'avais laissé tout à l'heure.

RICHARD. — Prenez, prenez... Vous n'êtes donc pas partis?... Je croyais...

LA NOURRICE. — Mais c'est monsieur lui-même qui m'a dit d'attendre madame, pour aller à quatre heures chez...

RICHARD, *l'interrompant sèchement.* — C'est bon... Je ne me rappelais plus.

La nourrice sort.

SCÈNE V

RICHARD, IRÈNE

RICHARD. — C'est curieux, je croyais.

IRÈNE, *les larmes aux yeux, en souriant.* — Oh! ça ne fait rien... ça ne fait rien... Vous avez aussi une très jolie vue, là, dans la galerie.

Elle détourne la tête.

RICHARD. — On voit le parc Monceau. (*Elle pleure sous sa voilette. Allant à elle, ému.*) Maman...

IRÈNE, *l'arrêtant nettement du geste.* — Laisse. J'ai du chagrin... beaucoup de chagrin... Laisse, je t'en prie... ça va passer... L'émotion du premier moment.

Il se rassied. Silence.

RICHARD. — Quand es-tu arrivée à Paris?

IRÈNE. — Hier soir.

RICHARD, *avec intention.* — Seule?

IRÈNE. — Oui.

RICHARD. — Et tu retourneras après directement à Alger?

IRÈNE. — Non.

RICHARD. — Cependant monsieur de...

IRÈNE. — J'ai rompu avec monsieur de Chambry.

RICHARD. — Ah!

IRÈNE. — Oui. C'est fini!

Elle pleure.

RICHARD. — Désires-tu revoir mon père?... Il est à Paris en ce moment.

IRÈNE. — Ne me parle pas de ton père. Tu ne m'as pas comprise. Je suis venue te voir, toi, seulement... et je désire ne voir que toi... D'ailleurs, ma visite sera courte. Demain, j'irai voir Paulot à l'École polytechnique et puis je repartirai sans doute...

RICHARD. — Où comptes-tu passer l'hiver?

IRÈNE, *souriant tristement.* — Ah! oui, passer l'hiver... Dans la Riviera, peut-être... Seulement, c'est bien coûteux par là... Si je trouve une pension de famille à six francs, sept francs par jour... dans un petit trou... au Camet, par exemple...

RICHARD. — Mais tu n'en es pas là?... Voyons!...

IRÈNE, *simplement.* — Je n'ai plus d'argent. J'avais deux cent mille francs de dot. Je les ai mangés... Il me reste vingt-cinq



IRÈNE. — LAISSE, J'AI DU CHAGRIN...

mille francs à peu près... En les mettant en viager...

RICHARD. — Mais, maman, et moi ne suis-je pas là?

IRÈNE, *l'interrompant avec une simple fermée.* — Encore une fois, tu viens de ne pas

me comprendre. Si j'ai pu m'humilier jusqu'à te parler de cela, ce n'était pas pour demander l'aumône... Retire ton offre!

RICHARD. — Oh! je te connais trop pour supposer que tu daignerais t'adresser à moi! Seulement il ne s'agit pas d'orgueil... il s'agit de vie pratique... et... (*Elle fond en sanglots.*) Ma pauvre maman!

IRÈNE. — J'ai mal!... j'ai mal! Ah! je sais bien, tu dois te dire en ce moment : « C'était prévu... la scène de larmes! » J'aurais dû avoir plus de courage.

RICHARD. — Que c'est bête, ce que tu racontes-là!

IRÈNE. — Mais j'ai menti, tout à l'heure, j'ai menti... C'est vrai que je ne suis plus avec Georget, que c'est fini pour jamais... c'est vrai aussi que je ne veux plus entendre jamais parler de ton père; mais, si je suis venue, ce n'était pas pour te voir seulement... c'était pour rester, pour qu'on ne me chasse pas!... Ah! n'est-ce pas? il ne faut guère être fière pour venir réclamer du secours à ceux qu'on a défiés?... Je n'ignore pas aussi tous les ennuis que je vais te créer... et que je vais transformer ton attendrissement en gêne et en embarras...

RICHARD, *sans conviction.* — Mais non, mais non...

IRÈNE. — Si. Je connais la vie... C'est maladroit, j'aurais dû m'y prendre petit à petit... mais tant pis! Oh! je ne réclame pas grand'chose! Je ne serai pas un bien grand embarras... qu'on ne me case pas trop loin de chez vous, voilà tout. Bien sûr, je ne demande pas à vivre ici... complètement... Pourvu que je puisse embrasser ton enfant... le voir souvent... ce petit que tu n'as pas voulu me montrer tout à l'heure...

RICHARD. — Simple mouvement machinal, je t'assure...

IRÈNE. — Bien naturel. Ta femme a mis comme condition à ton mariage qu'on entendrait plus parler de moi... et je sais, en effet, qu'on n'en parle plus nulle part. Je suis un nom de scandale, banni de la société. (*Avec une voix lourde et sombre.*) Il y a des revenants qui ne doivent pas revenir... Votre monde à vous, maintenant, vous fuirait... Et ta femme le sait bien... Oh! mais je serai cachée, très cachée... on ne me verra pas, je vous le promets... vous n'aurez pas à souffrir... Seulement, moi, j'aurai ma petite place ici... On l'emmènera me voir... voilà tout ce que je demande.

RICHARD. — Mais oui, c'est arrangeable! Ça ne peut pas se faire en un jour, tout à coup... mais...

IRÈNE, *avec emportement.* — Et puis, même si je vous gêne, même si tu ne m'as pas pardonné dans le fond de ton cœur, tant pis... je reste tout de même!... Que veux-tu que je devienne, moi?... Où veux-tu que j'aille maintenant?... La vieillesse, la misère, quoi? Il faut bien que je pose mon front et mes lèvres quelque part

Tout n'est pas mort en moi pourtant!... Il y a des tendresses qui me réclament encore... Je sais bien que j'ai tout envoyé promener autrefois, famille, foyer! Mais qu'est-ce qu'on veut que je devienne tout de même?... Me tuer?... J'y ai pensé...

RICHARD, *pousse un cri.* — Oh!

IRÈNE. — Oui, j'y ai pensé... Mais on ne meurt pas comme ça... Alors quoi?... où voulez-vous que j'aille? Il faut bien qu'on me déniché un coin... On ne peut pourtant pas me mettre dans un asile!... Consultez-vous, arrangez-vous et trouvez-moi une fin, le petit coin où se consumer... Bonheur, beauté, jeunesse, tout s'en va... mais la vie reste... c'est long à en finir! Trouvez-moi ma petite place... et puis vous m'oublierez!... Je me charge de m'éteindre, toute seule, proprement et... sans fumée...

RICHARD, *au comble de l'émotion courant à elle.* — Maman!

IRÈNE, *fondant en sanglots sur son épaule.* — Richard! Richard!... Et puis ne crois pas que ce soit indifférent de sentir que ce sont tes bras qui me soutiennent... C'est le dernier berceau que l'on souhaite!...

Ils restent un instant enlacés l'un à l'autre.

RICHARD, *brusquement.* — Ecoute, il faut régler cette situation tout de suite. Je vais appeler Madeleine.

IRÈNE, *avec effroi.* — Oh! je t'en prie... Pas devant moi!...

RICHARD. — Non... Tu vas entrer cinq minutes dans mon cabinet de travail... J'aime mieux expliquer l'affaire à Madeleine, à l'écart de toute domesticité indiscreète... Va... Pour ma part, je ne puis t'assurer qu'une chose : c'est que, si longtemps j'ai gardé un ressentiment violent, je l'avoue, depuis, tout ressentiment est tombé... Mon rôle, aujourd'hui, est indépendant de celui de mon père. Et je vais agir de mon mieux... (*Tout à coup.*) Mais entre nous, avoue tout de même — j'ai besoin de cette satisfaction — avoue, maman, qu'elle a du bon, la famille?

IRÈNE, *les yeux baissés.* — Oui.

RICHARD, *triomphalement.* — Hein, les fils criminels, les ennemis?... Tu y retournes tout de même!... Les luttes de l'amour et de la famille?... Quelles balivernes! Tu te rappelles?

IRÈNE, *sans qu'on puisse lire une impression quelconque sur son visage.* — Tout... je me rappelle tout.

RICHARD, *comme s'il voulait la faire parler.* — Quels regrets tu as dû subir!...

IRÈNE, *les yeux impénétrablement baissés.* — Oui.

RICHARD, *s'animant en parlant.* — Je vois ta vie, là-bas!... Et le revirement quand les écaillés te sont, peu à peu, tombées des yeux!

IRÈNE. — Oui, oui...

RICHARD, *insistant comme avec rage.* — Comme tu dois être punie, pauvre mère, par les remords!... Et cet être! qu'elle nausée de lui tu dois éprouver, maintenant que tu vois clair!... Dis-le, hein?

IRÈNE, *sans sourciller.* — Oui.

RICHARD. — Et comme, dans ta déchéance, elle a dû te paraître pure et belle la famille, que tu avais honnie!... C'est tout de même nous qui sommes la vraie vérité de la vie... *(Il pousse un large soupir de satisfaction.)* Je te demande pardon de t'avoir fait souffrir cette petite confession, mais j'avais tout de même besoin de t'entendre rétracter tes paroles d'autrefois qui me sont toujours restées sur le cœur... Ce n'est qu'une petite satisfaction — mais ça soulage!... Maintenant, entre là, veux-tu?... Je vais entreprendre Madeleine.

Il la fait entrer dans le cabinet de travail, à droite.

IRÈNE. — Je t'attends.

SCÈNE VI

RICHARD, MADELEINE

RICHARD, *reste seul; il va à la porte du fond et appelle.* — Madeleine! *(Madeleine entre, Richard tout de suite.)* Ecoute, ne proteste pas... Ne réponds même pas à ce que je vais te demander... Accepte sans mot dire, sans discuter... Je fais appel à ton cœur.

MADELEINE. — Allons, bon!... De quoi s'agit-il?

RICHARD. — Maman a rompu toute relation avec Chambry, ils se sont séparés.

MADELEINE. — Et elle veut vivre avec nous... c'est cela? Jamais.

RICHARD. — Madeleine!

MADELEINE. — Jamais! Nous avons prévu ce petit coup, ma mère et moi... Tu te rappelles à quelles conditions j'ai consenti à ne pas rompre notre mariage?

RICHARD. — Eh bien, les conditions ne sont plus les mêmes, voilà tout... D'ailleurs, ce n'est pas à vivre avec nous qu'elle demande... Un petit appartement dans le quartier.

MADELEINE. — Dans la maison peut-être?

RICHARD. — Être reçue ici...

MADELEINE. — Et invitée à nos réceptions, n'est-ce pas? C'est déjà suffisant d'avoir une belle-mère qui a mal tourné et s'est enfuie avec un gigolo... Elle n'avait au moins qu'à rester avec lui!

RICHARD. — Je te défends de parler ainsi! Elle souffre... tu dois avoir pitié. D'ailleurs nous ne pouvons lui interdire d'embrasser le petit, de temps en temps.

MADELEINE. — C'est bien pour cela que je m'insurge!... Nous ne pouvons pas, bien sûr! nous sommes du même avis... Seulement, je sais ce qui va arriver, parce qu'on ne peut pas lui interdire d'embrasser Raoul; à mesure, elle s'installera ici... elle prendra ses repas... voudra renouer ses relations, connaître les nôtres... car c'est cela surtout qui la fait mourir d'envie! Elle est déclassée : elle voudrait reprendre un rang... Eh bien, non, qu'elle ne se fasse pas d'illusions. Elle



RICHARD. — JE FAIS APPEL A TON CŒUR.

est une femme à l'eau... elle ne peut plus regrimper sur la rive et il ne faut pas qu'elle en prenne prétexte pour nous entraîner avec elle.

RICHARD. — Si tu crois que c'est le mobile qui la fait agir!

MADELEINE. — Parfaitement. Je connais les femmes, mon cher!... Et notre maison sera tarée définitivement... « Je vous présente ma belle-mère, retour d'Alger. » C'est gai.

RICHARD. — Mais puisqu'elle offre de ne venir qu'en cachette... quand il n'y aura personne.

MADELEINE. — Tu ne vois pas plus loin

que le bout de ton nez, mon pauvre ami! Et puis, qui te prouve qu'elle ne va pas continuer de voir son monsieur? Ou qu'elle ne partira pas un de ces quatre matins, avec un nouvel ami à toi?



MADELEINE. — PASSEZ, MADAME.

RICHARD. — Madeleine!

MADELEINE. — Elle nous a mis en droit de tout supposer, et dire qu'elle vient vers Raoul avec ses lèvres embrassées par des hommes, par... Sais-tu ce qu'elle nous apporte, le sais-tu?... tout simplement le dés-honneur.

RICHARD. — Tiens!

MADELEINE. — Quoi?

RICHARD. — Rien. Je me rappelle seulement avoir prononcé cette phrase-là autre-fois...

MADELEINE. — Tu as bien changé depuis!

RICHARD. — Non, c'est l'honneur qui a changé de côté... Faut croire que ça se dé-place...

MADELEINE. — Ne fais pas d'esprit.

RICHARD. — Je n'en ai jamais moins fait..

Ne te donne pas pour plus méchante que tu n'es. Je connais ton bon cœur, au fond, Madeleine. Ne discute donc pas une chose que tu as d'avance acceptée et que tu ne peux pas refuser. Tu ferais bien mieux de te décider d'un coup... et de ne pas diminuer le mérite que tu auras à pardonner, tout à l'heure.

MADELEINE. — Pourquoi ne s'adresse-t-elle pas à ton père? Il n'est pas divorcé... Qu'ils se remettent ensemble, c'est bien simple.

RICHARD, haussant les épaules. — En effet, c'est simple.

MADELEINE. — On ne la recevra pas plus... mais enfin, dans un salon, on pourra ne pas s'apercevoir qu'elle est là. Ce sera déjà plus commode.

RICHARD. — Tu criailles bien inutilement.

MADELEINE. — Ma baigneuse me dit ça quand elle me donne ma douche... Je t'assure qu'on ne reçoit pas des douches de ce genre, impunément.

Elle est à la cheminée, accoudée. Elle rage.

RICHARD. — Eh bien! maintenant que tu as poussé ton cri...

MADELEINE. — Au moins, que ceci soit bien décidé... et qu'elle le sache!

RICHARD. — Ah! tu vois que tu as cédé de toi-même!

MADELEINE. — Qu'elle le sache! Je ne la présenterai à personne... Elle ne viendra qu'aux heures où je voudrai... Et puis, qu'elle n'aille pas s'imaginer que je sortirai avec elle... Pas même pour des courses.

RICHARD. — Entendu... On ne vous rencontrera pas ensemble.

MADELEINE. — Ce n'est pas seulement à cause des gens qui la connaissent... mais je ne voudrais pas qu'on me rencontre avec une personne qui marque aussi mal... Elle est maquillée comme une cocotte, ta mère... et fagotée!... A son âge!

RICHARD. — Oh! si tu la voyais, tu ne la reconnaitrais pas, va... Elle a bien changé, la pauvre vieille!...

MADELEINE. — Changée? Ce chapeau!...

RICHARD. — Quel chapeau?

MADELEINE. — Ce chapeau de roses qu'elle porte.

RICHARD. — Tu l'as donc aperçue?

MADELEINE. — Oui... Non... par la serrure... là, j'ai jeté un coup d'œil. Non, ce chapeau de jeune fille!... Elle ne se voit pas!

RICHARD. — Allons Mad, ne réfléchis pas... Un bon mouvement. Je ne doute pas de ton cœur... Tu hésites déjà... Encore une seconde et...

MADELEINE. — Où l'as-tu mise?

RICHARD, montrant la porte — Là.

MADELEINE, subitement, sans transition, va droit à la porte du cabinet et l'ouvre. Sur un ton d'huissier. — Madame, si vous voulez vous donner la peine d'entrer. (*Irène s'avance.*) Je vais vous conduire auprès du petit.

Elle dit cela d'un air digne et cérémonieux.

RICHARD. — Va, ma mère, va.

IRÈNE, avec un élan maladroit. — Oh! merci, merci! Mad...

MADELEINE, l'interrompant en lui montrant froidement la porte du fond. — C'est par ici. (*Elle va l'ouvrir. Irène reste interloquée, émue, interrogeant douloureusement son fils du regard.* — Madeleine attend à la porte ouverte, comme pour faire passer Irène devant elle.) Passez, madame.

Irène se décide et le mouchoir aux lèvres, la tête basse, les épaules serrées, humble et pauvre, elle entre avec Madeleine.

SCÈNE VII

RICHARD seul, puis LA FEMME DE CHAMBRE

RICHARD, seul. — Maintenant le téléphone! (*Il va au téléphone.*) Allo! Voulez-vous me donner le 225.53?... Allo...

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant. — Monsieur de Rysbergue demande s'il ne dérange pas monsieur... Sans quoi il repassera après le bureau.

RICHARD, vivement. — Faites entrer... faites entrer!

La femme de chambre sort.

RICHARD, parlant à l'appareil. — Merci... Non... ça va... (*Rysbergue entre.*) Ah! père, je te téléphonais justement. (*A la femme de chambre.*) Vite... Voulez-vous aller dire à madame, dans la chambre de bébé, qu'elle ne rentre ici au salon, avec cette dame, qu'au cas où je l'appellerais... Sinon qu'elles restent toutes deux jusqu'à ce que je vienne les retrouver... N'est-ce pas, c'est compris?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Bien, monsieur.

Elle sort.

SCÈNE VIII

RICHARD, RYSBERGUE

RYSBERGUE. — Qu'y a-t-il donc?

RICHARD. — Père... Elle est ici.

RYSBERGUE. — Qui?

RICHARD. — Maman.

RYSBERGUE. — Ah!

RICHARD, parlant, rapidement, empressé. — Une grosse nouvelle... Je ne sais pas encore ce qui s'est passé... Mais elle a rompu avec de Chambry, définitivement. Elle retourne ici, à Paris, repentante, et c'est à nous qu'elle vient demander pardon... Et asile. Elle est là, dans la chambre de bébé avec Madeleine, qui n'y a pas mis trop de façons... Elles doivent être déjà en train de se réconcilier. Alors écoute, puisque te voilà, ne crois-tu pas, père, qu'il faudrait faire bonheur complet. C'est le moment. Du temps a passé... deux ans. Réfléchis! Ce serait si bien de ta part.

RYSBERGUE, allant à son fils. — Un mot... Mais réponds sincèrement, sans mentir... Tu le promets?

RICHARD. — Oui.

RYSBERGUE. — Dans la conversation que tu as eue avec ta mère mon nom a-t-il été prononcé par elle?

RICHARD. — Mais...

RYSBERGUE. — A-t-elle témoigné du désir

que nous nous réconcilions tous deux? Sois franc.

RICHARD. — Mais cela n'implique pas nécessairement...

RYSBERGUE. — Allons donc! N'insiste pas, Richard... J'ai réfléchi, j'ai admis parfois cette hypothèse d'un retour qui se réalise aujourd'hui... eh bien, je suis toujours arrivé à cette même conclusion : vaut mieux pas... vaut mieux pas. (*Il hoche lentement la tête.*) Réconcilier! quel affreux mot!... Quelle paix factice d'intérêts cela suppose!... Ce qu'on ne réconcilie pas, ce sont les cœurs que l'indifférence a séparés, et que plus rien ne rappelle l'un à l'autre. Non, je suis heureux pour nous, pour toi, pour tout le monde, qu'elle soit revenue et assagie, et que cette histoire finisse de la sorte; je suis là pour subvenir, tacitement, à tous ses besoins. J'aurai le savoir-vivre nécessaire... mais ce sera tout. Crois-moi, je suis très... très content, oui, de ce que tu m'apprends... Mais le reste... vaut mieux pas... je sais ce que je dis.

RICHARD. — Cependant, toi, lui pardonnerais-tu? Reviendrais-tu sur ce que tu lui disais en la chassant?

RYSBERGUE. — On ne tient jamais ses engagements.

RICHARD. — Bien. C'est l'essentiel.

RYSBERGUE. — Non. Vois-tu, ce jour où j'ai crié : « Va-t'en! » le poing levé, te souviens-tu? Ah! j'en ai eu alors la sensation soudaine, ce n'est pas moi qui la chassait, c'était elle qui se détachait... c'était la vie



RYSBERGUE. — MAINTENANT, C'EST A LUI LE TOUR...!

qui l'emportait... Oui, j'avais beau orier, je ne réussissais même pas à l'impressionner... Les mots tournaient machinalement dans ma bouche... Cette sensation m'est restée toujours très nette... Que parles-tu de pardon, alors que, si je le lui offrais, c'est elle qui ne l'accepterait pas!

RICHARD. — Ah! c'est que tu te l'ima-

gines comme autrefois... Elle a bien changé en deux ans... Il ne s'agit pas de révolte, va! Si tu l'avais entendue, ici, tout à l'heure, elle t'aurait touché, si simple, si repentante, si humble et lamentable, la pauvre femme.

RYSBERGUE. — Elle s'est accusée, n'est-ce pas?

RICHARD. — Formellement.

RYSBERGUE. — Elle a témoigné de sa honte? Pour un peu, si tu lui avais demandé de honnir son Georget avec horreur, elle l'aurait fait.

RICHARD. — Je le lui ai demandé.

RYSBERGUE. — Il n'y a pas de renoncement qu'elle ne te consente!... Toutes les lâchetés, toutes les humilités, tu les auras, à une condition, une seule : c'est que tu lui donnes ce petit bout de gosse qui est là, qu'elle attend... et qui est devenu la seule espérance à laquelle elle puisse se raccrocher... Je vais même, mon pauvre Richard, t'enlever une illusion, et ce te sera pénible, mais que veux-tu?... Elle t'a probablement fait aussi des protestations de tendresse et elle t'a donné à comprendre que c'était beaucoup pour toi qu'elle revenait?

RICHARD. — Sans doute.

RYSBERGUE, lui donnant une tape ironique sur l'épaule. — Et tu en as conçu, avoue, un peu de fierté? Naïf! Je suis fâché de t'enlever cette illusion facile, mais si nous étions seuls, toi et moi, ni l'un ni l'autre, nous ne la reverrions. Celle-ci va droit à sa continuation, son instinct la dirige égoïstement toujours... vers ce qui est son nouveau destin. Le passé est un fleuve qu'on ne remonte pas. Maintenant (montrant la porte de la chambre du bébé.) c'est à lui le tour!... Mais nous, mais nous... mon pauvre Richard!... Sans celui qui vient de naître, que serais-tu pour elle! Va, va, quoi qu'elle t'en ait dit, ce n'est pas vrai... Elle a employé l'habile pitié des larmes pour t'attendrir... Que ne ferait-elle, probablement, pour gagner cet enfant?... Elle revient avec la dernière des platitudes se ranger sous les lois qu'elle a reniées, il n'y a pas deux ans, et avec quel orgueil... Contradiction, oui, mais contradiction apparente... Et regarde la courbe de sa vie, comme elle est dessinée, nette, précise!... Mon pauvre Richard, va, tu as beaucoup à apprendre... Et les femmes te rouleront encore.

Et, paternellement, il lui allonge une pichenette sur la joue. On dirait qu'il y a une jalousie sarcastique et triste dans cette caresse.

RICHARD, regarde son père, sans bien comprendre. Ses yeux francs et clairs un peu ahuris. — Alors, père, tu attribues à une basse comédie, son attendrissement de tout à l'heure, ses larmes?

Il est presque indigné.

RYSBERGUE. — Non pas, c'est inconscient!... Et qui sait même, peut-être est-elle

sincère... Sait-on? (Il s'assied nerveusement sur le bord de la table.) Peut-être ne se souvient-elle déjà plus... car c'est effrayant, nous l'avons éprouvé nous-mêmes, ce don d'oubli total! C'est comme les bêtes, oui, — elle trouvait la comparaison juste, dans son délire — qui donneraient leur vie, se haussent jusqu'au plus complet sacrifice, pour défendre leurs petits; puis qui, cet instinct apaisé, ne se souviennent plus de rien, et subitement, en un jour, passent du renoncement le plus fou à l'indifférence la plus morne; c'est fini, la fonction est terminée. A une autre!... Vois-tu, j'ai réfléchi beaucoup pendant deux ans de solitude. Des mots qu'elle disait me revenaient à la mémoire, me tarabustaient sans cesse. « Ma fonction envers vous est terminée... » clamait-elle, et j'ai compris, j'ai compris la vérité. Elle avait raison. La femme n'est pas un être indépendant et libre comme nous, elle est asservie à des lois de nature qu'aucune civilisation n'a encore abolies et n'aboliera jamais. Elle est une succession de fonctions, et absolument contradictoires. Toutes ces fonctions, la société est arrivée à peu près à les concilier, par des époques fixes et observées, de mariage, d'évolution... Ça va tant bien que mal... ça va... Mais qu'il survienne, dans cette évolution une simple erreur de date, de tour, comme il est arrivé à ta mère, dont le cœur ne s'est éveillé qu'à l'été de sa vie, patatras, l'édifice de paix s'écroule! Et alors, c'est l'amas des drames, les instincts lâchés, les deuils, les irréparables vérités. Alors, petit, il arrive ce qui nous est arrivé. Les volières heureuses où l'on vivait ensemble se brisent, et les dissentiments effrayants ne se taisent et ne se rejoignent une seconde qu'autour du premier vagissement de l'enfant qui vient de pousser le cri de la vie, et du renouveau éternel.

Il y a, dans son ton, la grande émotion contenue d'un père qui éduque encore son enfant.

RICHARD. — Père, que ta sagesse est devenue amère!

RYSBERGUE, le regardant avec une infinie tendresse. — J'ai vieilli. Ça t'arrivera bientôt. Déjà tu t'es bien modifié... Maintenant, si tu me demandes pourquoi, possédant cette sagesse, comment, étant capable d'admettre et de pardonner, je n'ai pas assez de supériorité ou trop d'égoïsme, comme tu voudras, pour me résoudre à l'approcher, la revoir sans rien lui demander d'elle-même, je te répondrai que je manque de courage... Peut-être un jour, des hommes viendront, assez forts, assez libres, pour assister au phénomène de la femme avec une simple indulgence et une plus calme équité. Pour nous, notre passé religieux, des préjugés, de vieilles et adorables coutumes ne peuvent chasser de notre mémoire cette conception de l'épouse pure et chaste, de l'amour unique, fidèle au foyer domestique. On ne porte pas en vain le poids de tant de

siècles catholiques. Sans doute, c'est étroit, égoïte, mesquin... mais que veux-tu? J'envie ceux qui sauront un jour se libérer de cette conception et s'affranchir de ce passé. Oui, je pressens une plus mâle et plus juste sagesse qui diminuera d'autant la somme des douleurs courantes, mais nous, on a trop d'attaches... On voudrait, on ne peut pas! Nous sommes ceux qui auront côtoyé une espérance, sans avoir eu la force de la saisir.



RYSBERGUE. — JE VAIS ALLER À PIED... BONSOIR...

Voilà... maintenant que je t'ai tout expliqué, je te laisse à ta mère.

RICHARD. — Alors?

RYSBERGUE. — Alors, je désire qu'on m'en parle le moins possible. Rends-la heureuse, Richard. Sois bon pour elle... Je ne puis pas dire autre chose... sois bon, mais moi... vaut mieux pas... As-tu un cigare?

RICHARD. — Là, sur la table.

RYSBERGUE. — Où as-tu acheté cette boîte? Ils ne sont pas trop mous, j'ai déjà remarqué. Où les prends-tu?

RICHARD. — Toujours au bureau de la rue Tronchet.

RYSBERGUE. — J'y passerai (*Il aspire une bouffée.*) Voilà... Alors je vais aller tout seul au Comptoir international.

RICHARD, *vivement, empressé.* — Mais, père, je t'accompagne.

RYSBERGUE. — Non, non, ce n'est pas la peine. Reste ici, tu as à faire. Je t'avais donné rendez-vous parce que je passais sous tes fenêtres; autrement!... Qu'est-ce que tu fais ce soir?... Ah! c'est juste, tu ne sortiras peut-être pas.

RICHARD. — Mais si... Veux-tu que nous allions quelque part?

RYSBERGUE. — Non... mais nous aurions pu faire une partie au cercle... ou un billard... Je n'ai plus la main depuis quelque temps.

RICHARD. — Entendu... avec plaisir.

RYSBERGUE. — C'est ça... si tu n'as rien de mieux à faire, passe me prendre. Bonsoir.

RICHARD, *encore une fois timidement.* — Tu ne veux même pas la voir?

RYSBERGUE. — Non, non, ne parlons plus jamais de ces choses, veux-tu?... Voilà... Alors, à après dîner... Il fait un beau froid; je vais aller à pied... Bonsoir...

Il sort, le col relevé, la canne dans la poche de son pardessus, le pas traînant, le dos vouté.

SCÈNE IX

RICHARD, MADELEINE, IRENE

Richard attend une seconde, en réfléchissant ou en rêvant, puis va à la porte par où est sortie Madeleine; on entend la voix de la nourrice.

LA VOIX DE LA NOURRICE.

*Ainsi font font font, les petites marionnettes.
Ainsi font font font,
Trois petits tours et puis s'en vont...*

Richard reste accoudé à la porte. On le voit sourire aux femmes. Puis entrent Irène et Madeleine. Irène va quasiment s'affaisser sur un canapé, le mouchoir sur la bouche, prise d'une faiblesse.

RICHARD. — Qu'a-t-elle?

MADELEINE. — L'émotion.

IRÈNE. — Ah! mes enfants! Cela m'a fait bien plaisir. Comme il est beau ton petit, Richard!

RICHARD. — Il te ressemble; on le dit.

IRÈNE. — Ah! on le dit? (*Vivement.*) Mais il a beaucoup de sa mère aussi. Il aura sa jolie figure.

MADELEINE. — Oh! vous êtes trop aimable, madame.

IRÈNE. — Madame!... Bah! ça viendra...

Elle a été bonne, Richard, j'ai été très touchée, je tiens à vous le dire... si, si...

RICHARD. — Je ne puis t'affirmer qu'une chose, maman, c'est que tu peux te considérer ici comme chez toi... aujourd'hui, demain et toujours. Madeleine elle-même va te le dire.

IRÈNE, *se levant sans laisser à Madeleine le temps de répondre.* — Oh! non, qu'elle ne le dise pas! Qu'elle me donne seulement son front à embrasser, cela vaudra mieux que toutes les paroles!

Elle l'embrasse.

MADELEINE. — Vous voyez, je pleure moi-même...

RICHARD. — Je suis bien, bien content.

On entend sonner à la porte d'entrée.

MADELEINE. — Allons, bon! on sonne... Nous ne pouvons pas être deux minutes tranquilles dans cette maison. Je ne veux pas qu'on nous voie avec les yeux rouges... Venez par là.

RICHARD. — Ce ne peut être que Soubrian qui revient.

MADELEINE. — N'importe. En tous cas, entrons dans la chambre de bébé, voulez-vous? (A Irène.) Vous préférez sans doute cela?

IRÈNE. — Je crois bien!

MADELEINE. — Veux-tu rappeler la nounou, Richard, à qui j'avais dit de sortir... Je vais chercher un mouchoir dans ma chambre,

et j'arrive. (*En sortant elle laisse la porte ouverte.*)

RICHARD, *la suivant et à sa mère.* — Tu viens, maman?

IRÈNE. — Je prends mon chapeau... voilà.

SCÈNE X

IRÈNE, seule, puis UNE FEMME DE CHAMBRE

IRÈNE, *seule, prend son chapeau sur la table. En le prenant, elle a une espèce de long sourire mélancolique.* — Ce chapeau, ce chapeau de jeune fille... avec des roses!... Pauvre vieille, ils ont dit, la pauvre vieille!...

Elle se regarde dans la glace avidement : on dirait qu'elle fait en arrangeant ses cheveux le dernier geste de la femme et qu'elle ensevelit tout un passé ; on dirait que les cheveux blanchissent, que la figure se tire, sous l'effet de la volonté fixe.

UNE FEMME DE CHAMBRE, *entrant en coup de vent.* — Madame, c'est monsieur Soubr...

IRÈNE. — Faites entrer.

LA FEMME DE CHAMBRE, *hésitant en voyant cette personne inconnue.* — Mais, madame, je ne sais si je dois...

IRÈNE. — C'est juste! Oh! vous pouvez... Je suis la grand'mère.



L'ENCHANTEMENT

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

*Représentée pour la première fois sur la scène du théâtre national de l'Odéon,
le 4 mai 1900.*

PERSONNAGES

MM.

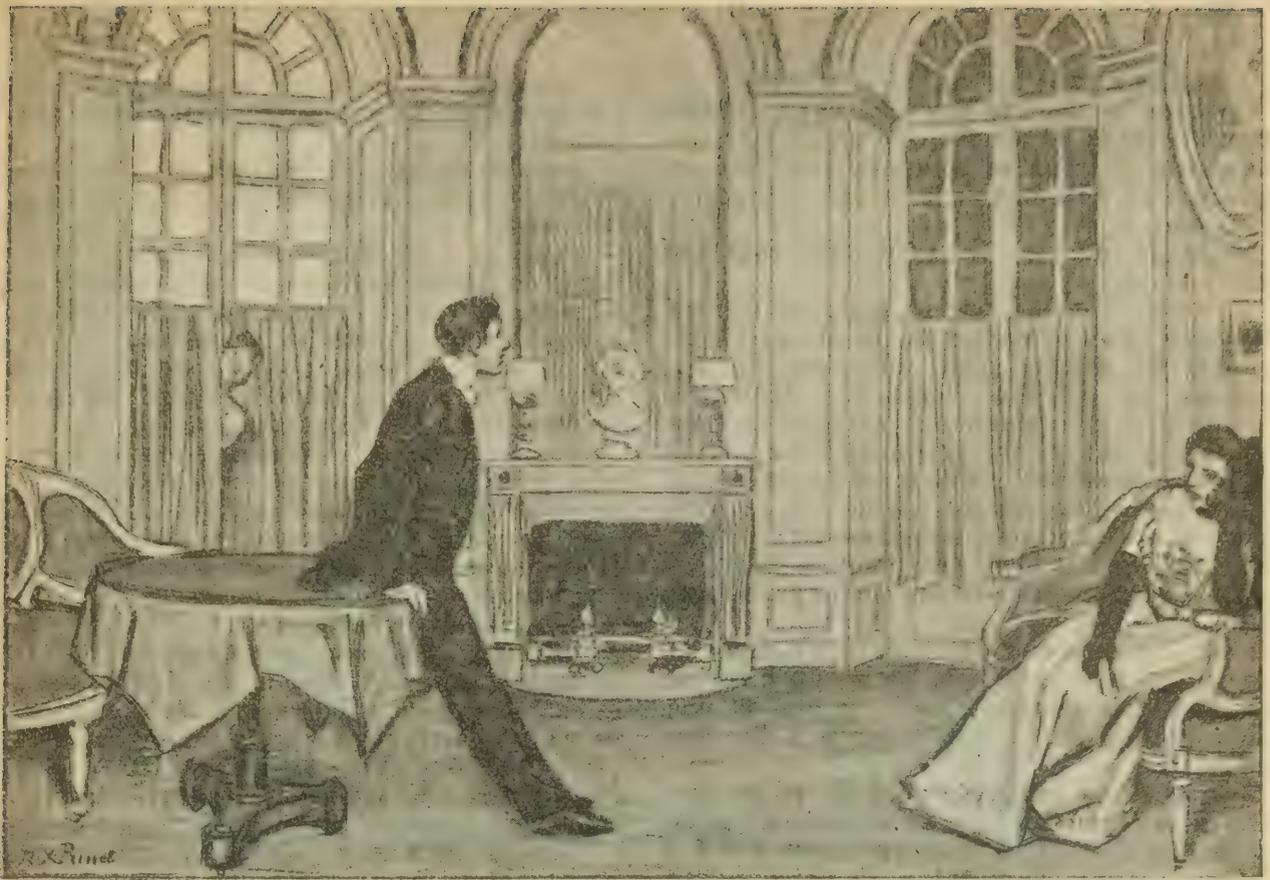
GEORGES DESSANDES.....	TARRIDE.
PIERRE BOISSIEUX.....	RAMEAU.
VICTOR DE CHELLES.....	DAUVILLIERS.
JOSEPH.....	TALDY.

ETC., ETC.

M^{mes}

ISABELLE DESSANDES.....	JANE HADING.
JEANNINE.....	MARTHE RÉGNIER.
ODETTE HEIMAN.....	EMMA BONNET.
FRAULEIN.....	J. FROMANT.
GEORGETTE.....	DE VILLERS.
MADAME DE ROUVRAY.....	MURAOUR.
AUGUSTINE.....	J. ROLL.

ETC., ETC.



VICTOR. — NON... NON... FAITES DONC !... JE VOUS EN PRIE.

ACTE PREMIER

Un petit salon rotonde avec, dans le fond, deux grandes baies vitrées, donnant, l'une, sur une sorte de hall jardin d'hiver, l'autre sur un salon que l'on voit grandement éclairé à travers les vitrages de la porte. L'électricité est éteinte dans le jardin d'hiver. La rotonde est médiocrement éclairée, avec beaucoup de petites lampes aux épais abat-jour.

SCÈNE PREMIÈRE

VICTOR DE CHELLES,
MADAME HEIMAN

Au lever du rideau, Victor et M^{me} Heiman causent.

QUELQU'UN, ouvre la porte et la referme brusquement en disant. — Oh! pardon!

VICTOR, se lève et s'adressant à la porte refermée. — Non... non... faites donc!... je vous en prie. (Riant.) Sont-ils bêtes!... (A M^{me} Heiman.) Est-ce que tu restes encore longtemps?... Je suis éreinté... Odieuse, cette journée!... Nous avons été de toutes les corvées.

MADAME HEIMAN. — Dis, crois-tu, maintenant que la voilà mariée, que Georges va nous recevoir ensemble, comme avant?... va-t-il falloir faire semblant...

VICTOR. — Mais non, mon chéri; je te l'ai déjà dit, Isabelle est une femme sans préjugés. Je la connais bien. Elle trouverait ridicule que nous nous gênions... On nous recevra en petit ménage... au moins dans l'intimité... Elle te plaît, la mariée?

MADAME HEIMAN. — Oui, mais pourquoi cette idée de recevoir le soir de la messe de mariage? Ça ne se fait plus. On dirait une noce de boutiquiers.

VICTOR. — Justement, pour cela même, parce que c'est province! Ah! on voit bien que tu ne la connais pas... Elle tient à ce genre; c'est de la pose à rebours... Au fond, malgré ses airs modernistes, regarde son buste, (Il montre un buste de femme sur la cheminée.) elle est très Fanny Lear... très Piano de Berthe... Tiens, un détail: la petite sœur s'appelait Jeanne, elle en a fait Jeanne! Toute une époque. Est-ce assez second empire? Et puis, elle se serait fort bien contentée du lunch... mais cela veut dire aussi autre chose, cette soirée.

MADAME HEIMAN. — Ah!

VICTOR. — Tu n'as pas compris?... Il faut bien mettre en évidence que c'est un mariage de raison... qu'on se couchera très tard et qu'elle s'en fiche... qu'elle se marie avec un vieil ami.

MADAME HEIMAN. — Vous êtes tous ses vieux amis.

VICTOR. — Oh! pas le moindre d'entre nous ne peut se flatter de la moindre privauté, tu sais!... C'est une vertu!... En somme, sa position d'orpheline jadis, de vieille fille maintenant, et surtout l'éducation de sa sœur, l'ont entraînée à ces allures fibres de camarade... Elle a été la camarade, — trop rare espèce de femme! — et c'est toute une génération qui finit ce soir!... Mais, au fond, crois-le bien, personne n'a jasé... et c'est tout de même une femme de grand mérite.

MADAME HEIMAN. — Oui, oui, je connais la rengaine. Elle a élevé la petite au biberon, ses amis à la cravache, et vous êtes là une douzaine qui avez l'air d'enterrer votre jeunesse.

VICTOR. — Oh! moi, tu sais, je ne suis pas de la promotion... je ne la connais que de deux ans. Ce sont les amis qui m'ont attiré... Il y avait une bonne table. Ils doivent tous être rudement furieux contre Dessandes! Et, ma foi, elle a bien fait de l'épouser, pour elle et pour la gosse. Il fallait une fin. Ils seront heureux et de cette fleur d'oranger ils sauront se faire d'excellente tisane... Mais quelle journée!

MADAME HEIMAN. — Il y a encore du monde au salon?

VICTOR. — Quatre chats... Tu viendras demain déjeuner?

SCÈNE II

LES MÊMES, ISABELLE DESSANDES

ISABELLE, *entrant*. — Tiens? Ah! vous cherchez le frais! (*A Victor*.) Oui, c'est ça, allez-vous-en! (*A M^{me} Heiman*.) Pas vous; nous avons beaucoup de choses à nous dire. Voulez-vous que je ferme la porte du hall?

Victor entre au salon.

MADAME HEIMAN. — Je vous en prie, madame, vous vous occupez beaucoup trop de moi.

ISABELLE. — Non, je suis très, très heureuse près de vous. Je sens que nous commençons une grande amitié; Georges m'a tant parlé de vous.

MADAME HEIMAN. — Vous n'étiez pas jalouse?

ISABELLE. — Non. Vous aurait-il aimée un peu que je ne serais pas jalouse... C'est joli, vos bagues... Oh! une opale!

MADAME HEIMAN. — Superstitieuse?

ISABELLE. — Pas même religieuse... Mais j'ai prié tout de même, ce matin, sous mon voile.

MADAME HEIMAN. — Pourquoi avoir quitté votre robe de mariage? Vous étiez si belle là-dessous.

ISABELLE. — Taisez-vous, j'avais l'air d'une mariée de banlieue... Que c'est bête de se déguiser ainsi, comme un clown! C'est complètement ridicule ce genre d'exhibition à mon âge. (*Débouche une bande d'enfants de tout âge, courant*.) Oh! les bébés! Où courez-vous comme ça? On ne passe pas.

UNE PETITE FILLE. — Nous cherchons Jeannine pour lui dire adieu, mademoiselle.

ISABELLE. — Madame, ma petite Thérèse, c'est madame qu'il faut dire... Répète un peu : madame... quoi?

THÉRÈSE. — Madame Dessandes.

ISABELLE. — C'est parfait.

THÉRÈSE. — Où est Jeannine?

ISABELLE. — Je ne sais pas; voyez dans sa chambre. Si vous la trouvez, vous lui direz de venir me trouver. Embrasse encore, tout petit. Là... oup! Vous êtes libres. (*Ils sortent par la porte du salon*.) C'est gentil, les enfants!

MADAME HEIMAN. — Ah! voilà une bonne petite parole franche de jeune mariée.

ISABELLE. — Ne dites pas cela. Mon seul enfant, tenez, entendez-le rire là-haut. (*Elle désigne une porte à droite*.) Il me semble que je volerais quelque chose de mon cœur à Jeannine. Mon temps de maternité est fait, voyez-vous.

SCÈNE III

LES MÊMES, UNE DAME

UNE DAME, *entrant*. — Je vous cherchais partout, chère amie. Je n'arrivais pas à vous trouver.

ISABELLE. — Vous partez? Vous avez une voiture?

LA DAME. — Oui, oui, la mienne est en bas... merci.

ISABELLE. — Je vais vous accompagner.

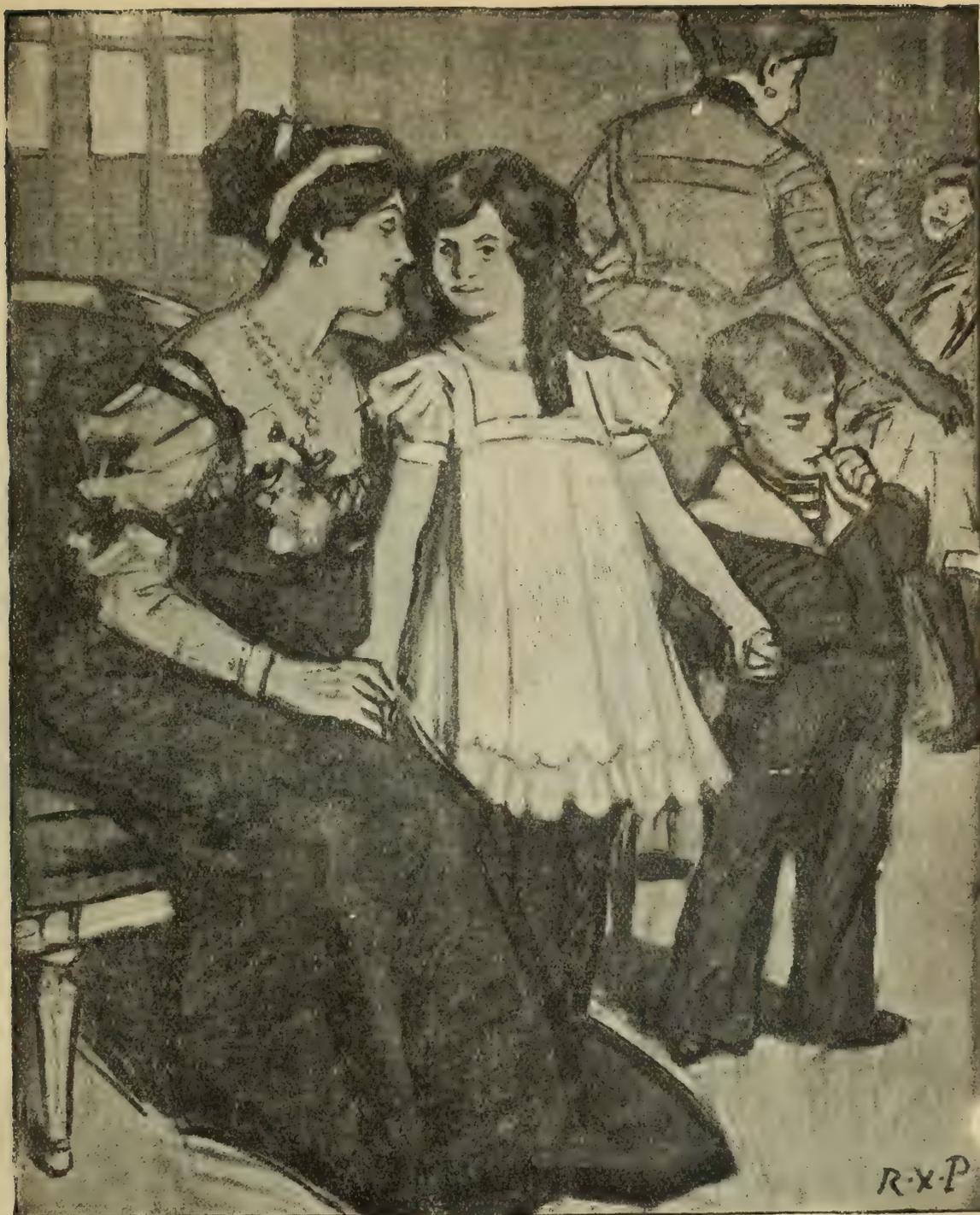
LA DAME. — Mais non, laissez-nous donc, chère madame, vous devez être excédée.

ISABELLE. — Du tout, il faut que j'aie encore serrer les dernières mains, et puis je redoute qu'il n'y ait pas assez de voitures pour tout le monde. Nous habitons un quartier si mal desservi.

LA DAME. — C'est joli de couleur, ici.

ISABELLE. — C'était un petit salon que j'ai fait transformer en fumoir... Il faudra un fumoir, maintenant... Passez, je vous en prie... (*A M^{me} Heiman, bas*.) Restez, vous. Je reviens.

Elles sortent, Odette, seule, se dirige vers le salon dont la porte est ouverte.



ISABELLE. — RÉPÈTE UN PEU : MADAME... QUOI ?

SCÈNE IV

PIERRE, M^{me} HEIMAN

PIERRE, *l'aperçoit du salon et vient à elle.*
— Eh bien ! avez-vous échangé des sympathies avec M^{me} Dessandes ?

MADAME HEIMAN. — Oui, je la trouve très curieuse... attirante extrêmement.

PIERRE. — Peuh ! pas plus que tout le monde... Elle a ses défauts et ses vertus.

MADAME HEIMAN. — Et puis des idées larges... droites... tout de même particulières.

PIERRE. — Une nuance entre la veuve et la vieille fille. C'est vrai, tout de même, qu'elle est très dame ! Ce sera plus tard la vraie dame européenne, un peu libérale, un peu ennuyeuse...

MADAME HEIMAN, *riant.* — Taisez-vous donc, vous êtes son meilleur ami.

PIERRE. — Mais si je n'étais pas son meilleur ami, je ne me permettrais pas de parler ainsi. N'est-ce pas qu'elle a un visage déli-

cieux, un visage qui vous saisit dès l'abord comme certains parfums... La petite aussi est intéressante... vous verrez! (*Ironique.*) Ah! ce sont deux sœurs accomplies. Je ne sais pas ce que ça veut dire au juste, mais l'expression me plaît. Elles sont « accomplies ».

MADAME HEIMAN. — Y a-t-il longtemps qu'ils s'aiment?

PIERRE. — Ce détail les regarde exclusivement. S'ils s'aiment, ce doit être depuis longtemps, sinon c'est une vieille amitié qui... qui... s'achève... (*Sourire.*) C'est très peu intéressant.

MADAME HEIMAN. — Maintenant, un conseil, Pierre. Dans notre position, Victor et moi, ne devons-nous pas...

PIERRE, *haussant les épaules.* — Peuh! elle est au-dessus de ces préjugés. Allez en confiance... Et, quant à moi, il est temps que je file me coucher.

MADAME HEIMAN. — Déjà?

PIERRE. — Mais oui, ma chère; vous n'avez pas l'air de vous douter que je prends le paquebot demain à Bordeaux. J'en ai pour plusieurs jours de tangage.

MADAME HEIMAN. — Ah bah! personne ne m'avait prévenue. Le tour du monde?

PIERRE, *vague.* — Un voyage de quelques mois. Je vais aller jouer au lazzo, chez un oncle, dans l'Amérique du Sud.

SCÈNE V

LES MÊMES, ISABELLE

ISABELLE, *rentrant.* — Vous êtes encore là tous les deux? Vous savez, Pierre, que M^{me} Heiman a l'amabilité de nous rejoindre à Saint-Meilhan dans quelques jours, car vous n'ignorez pas que nous sommes voisins de campagne, toutes deux?...

PIERRE. — Comment donc! J'ai logé quinze jours dans la propriété de Georges. De ma fenêtre, je voyais la maison de M^{me} Heiman, et on a-besoin de cette distraction là-bas, car c'est mortel, vous savez, ce petit trou!

ISABELLE. — Je connais les photographies... qui me plaisent beaucoup. (*Bas à Pierre, à distance de M^{me} Heiman.*) Dites donc, quelle femme est-ce, M^{me} Heiman?

PIERRE. — Elle vous le dira.

ISABELLE. — Merci. Je m'en doutais.

PIERRE. — Elle est charmante.

ISABELLE. — Je l'adore.

PIERRE, *haut.* — Quand partez-vous?

ISABELLE. — Demain soir. Quelques malles à fermer. Jeannine est très maniaque. Il lui faut le temps de ranger ses petites affaires elle-même. Tenez, elle doit être encore en train de fureter dans sa chambre. Georges

lui a donné un nécessaire dont elle est très fière.

Les enfants de tout à l'heure repassent.

ISABELLE. — Vous ne ramenez pas Jeannine?

UNE PETITE. — Elle est dans sa chambre, elle va descendre.

ISABELLE, *à une enfant.* — Veux-tu dire à un domestique d'apporter ici un plateau de soda... et une tasse de thé? Pierre, votre tasse de thé habituelle?

PIERRE. — Non, je vais vous demander la permission de m'en aller... J'ai besoin de quelques heures de sommeil avant le train.

ISABELLE. — Comment, vous partez ainsi? Et Georges, vous ne lui serrez même pas la main?

PIERRE. — Il a le tort de ne pas se trouver là, et comme je ne veux pas rentrer au salon...

MADAME HEIMAN. — Attendez, je vais aller vous le chercher, moi.

PIERRE. — Ça, c'est gentil.

SCÈNE VI

PIERRE, ISABELLE, seuls.

PIERRE. — Adieu, ma grande amie.

ISABELLE. — Pourquoi me dites-vous adieu d'un ton si grave?

PIERRE. — Parce que, ne le savez-vous pas, Isabelle? c'est un grand adieu que je vous donne! Toute une moitié de ma vie qui disparaît!

ISABELLE. — Mais, Pierre, votre place ne sera pas changée ici... Gardez-la.

PIERRE. — J'ai attendu, vous le voyez, jusqu'au dernier jour pour perdre tout espoir. C'est du fond du cœur, ma grande et forte amie, que je vous dis adieu! Oh! la mélancolie que j'y mets n'est que tout égoïste... c'est un vieux pleur de vieux garçon qui grogne contre des habitudes dérangées... oh! sans quoi! vous m'avez donné l'exemple de la sagesse... Vous êtes une femme parfaite et sans faiblesse. Un beau jour, vous avez choisi entre vos intimes l'homme qui paraissait le plus propre à vous rendre heureuse et votre choix fut longuement médité! Vous avez exclu celui qui vous aimait « le trop »... Vous passerez ainsi, bien calme, de l'amitié à l'amour. Et c'est pourquoi je vous quitte sans autre regret que celui de quelques habitudes chiffonnées.

ISABELLE. — Ah! Pierre! Pierre! vous n'êtes jamais sage!

PIERRE. — Tout le monde ne le peut pas... Enfin, vous, vous serez heureuse... Tout compte fait, votre vie promet... Tiendra-t-elle?

ISABELLE. — J'espère.

Leurs yeux se fixent dans la lumière brusque d'une lampe.

PIERRE. — Vous avez raison, il fallait garder vos yeux des lumières trop vives; ils



PIERRE. — ADIEU, MA GRANDE AMIE.

étaient peut-être bien faibles pour les supporter.

ISABELLE. — Que voulez-vous! Je me résignerai à l'abat-jour.

PIERRE, la regardant. — Oui, votre visage n'en sera pas moins joliment éclairé.

ISABELLE. — Allons, allons... c'est cette stupide musique qui vous rend mélancolique.

PIERRE. — Peut-être. Mais que vous ne vous trompiez pas sur cette mélancolie... Elle est doucement méprisante et orgueilleuse, Isabelle. On ne pleure dans la musique que des bonheurs médiocres — et qu'on ne devrait même pas regretter!

SCÈNE VII

LES MÊMES, GEORGES

GEORGES, entrant. — Alors, vraiment vrai, tu nous quittes?

PIERRE. — Comme si tu ne m'avais pas toi-même fait prendre mon coupon.

GEORGES. — Ah! tu l'as trouvé? J'avais peur qu'on ne l'ait déposé trop tard chez toi.

PIERRE. — Merci, tu vois...

Geste d'adieu.

GEORGES. — Non, pas encore... nous n'avons pas eu le temps de t'apercevoir dans la cohue.

PIERRE. — Ta présence est indispensable au salon.

GEORGES. — Pas du tout... Je venais, au contraire, une seconde aspirer deux ou trois bouffées de cigare. Il n'y a plus personne, que quelques rebuts de famille... ça leur fera comprendre qu'il est tard. Ah! (*Il respire bruyamment.*) Tiens! il pleut!... La bonne pluie d'été qui crève sur Paris! C'est moite et doux... Que t'en vas-tu chercher ailleurs?

PIERRE. — Peut-être pas l'aventure... mais des ciels moins gris que les nôtres, tu vois... (*Georges lui tape sur l'épaule en riant.*) Eh! oui, mon vieux, c'est ainsi.

GEORGES. — Soit! Je ne t'envie pas tant de jeunesse.

ISABELLE, de loin en préparant le thé que le domestique a apporté. — Bien. Grondez-le à votre tour, Georges... Parfaitement, vous avez besoin d'être grondé; on n'est pas plus romanesque.

PIERRE. — Oui, mais on devient trop distingué; ça m'inquiète.

GEORGES. — Tu es amer.

PIERRE. — Tu ne sens pas ça, toi? J'ai besoin d'aller voir des haillons... de beaux haillons qui aient vécu...

ISABELLE, l'interrompant. — Du thé, mon ami?

Elle lui présente une tasse et le sert.

PIERRE. — Oui... du thé... (*Avec un sourire, en la regardant.*) Merci pour le sucre.

ISABELLE, près de lui, à mi-voix. — Ah! Pierre, si romanesque vraiment... et si peu... moderne!

PIERRE, très haut, exprès. — Comme vous avez joliment dit ça! Tout un petit monde d'ironie et de fatuité là-dedans. Si, si, moderne, au contraire... à satiété... Hé oui! les appartements deviennent trop confortables... la vie est trop caoutchoutée... Je m'y sens trop bien préservé contre tout, le froid, le chaud, les inconvénients et la passion. Vrai, il se répand partout une espèce de médiocrité élégante du bonheur; c'est fastidieux! Nous avons tous le même appartement et la même âme... Ça devient une espèce de parcage, un nivellement général; chacun y a sa petite case laquée blanc... Le socialisme des riches, quoi! Je fuis tout le mauve contagieux de vos robes qui m'ont si bien apprivoisé à elles... Ah! la vie qui salit, n'importe quoi! mais de la vie vive et des passions.

GEORGES, à la cheminée, en coupant un cigare. — Je vois évidemment que tu as besoin de changer d'appartement.

PIERRE. — J'ai besoin de ne plus me sentir



PIERRE. — EH! EH! MON DIEU, QUELS YEUX MAUVAIS!

préservé, voilà tout, de me délivrer de cette éducation médiocre dont vous êtes la patronne agaçante. (*Jeannine entre à ce moment. Elle passe devant Pierre qui la happe au passage.*) Tenez, là, votre petite élève... la chouchoute... Vous en serez fière, allez!... que voulez-vous qu'il pousse dans de pareilles caboches? Ah! l'aurez-vous préservée celle-là, avant la vie, Isabelle!... Eh! eh! mon Dieu, quels yeux mauvais! Voyez-moi ça!... la petite poison!

Jeannine se dégage d'un coup d'épaules et va froidement à sa sœur.

GEORGES. — Tu l'embêtes, cette enfant, avec ton lyrisme!

JEANNINE, à Isabelle. — Tiens, voilà tes clefs.

Elle jette les clefs sur la table avec bruit et s'en va.

ISABELLE, à Jeannine. — Jeannine! Eh bien! Jeannine, où vas-tu?

Jeannine sort sans répondre, sans se retourner.

ISABELLE, à Pierre. — Vous l'avez froissée! C'est intelligent. N'importe, vous m'amusez... Comme si tout le monde avait à se préserver, comme si c'était une loi de naissance!

GEORGES. — Le passionnat obligatoire.

PIERRE. — Vous préférez la petite épargne bien française.

GEORGES. — Non, mais il devient extraordinaire, ma parole... On dirait qu'il s'en prend à nous... Pourquoi cet air rogue?

ISABELLE, interrompant encore vivement.

— Oui, que voulez-vous dire? Que nous ne sommes que de petits bourgeois? Mais pourquoi nous en faire un crime! C'est curieux, Pierre n'a jamais pu admettre qu'il y ait des âmes totalement, oh! mais to-ta-le-ment fermées à ce qu'il appelle avec tant de fracas « la passion ». Elles peuvent aimer beaucoup tout de même, soyez-en sûr... C'est cela que vous voulez me faire dire? (*Elle se retourne vers Georges et très sérieuse.*) Eh bien! je le dis sans gêne, et Georges ne le trouvera pas déplacé : nous nous épousons tous deux, oh! mon Dieu, sans passion... et c'est tout de même une belle union que la nôtre.

PIERRE. — Je n'ai pas dit le contraire. Seulement, pourquoi ce petit air fat et com patissant?

ISABELLE, riant. — Mais non! vous êtes extraordinaire. Question de nature, de... tempérament, je ne sais pas, moi... vous allez me faire dire des bêtises.

PIERRE. — Oui, vous avez la prétention d'être supérieurement équilibrée. Quelle erreur est la vôtre! Je n'en veux d'autre preuve que cet amour désordonné et insupportable pour Jeannine.

ISABELLE, avec volubilité. — Ça, c'est autre chose, mon cher! Cet amour-là est fait de quinze années de dévouement, d'abnégation, de...

PIERRE, l'interrompant. — Je m'en fiche. C'est de la passion, et de la plus déséquilibrée, encore!

ISABELLE. — Oh! puis, la passion! On ne s'en lassera alors jamais de ce vieux sentiment si fatigué, si usé?... Voyons, Pierre, vous ne trouvez pas qu'il serait temps d'y substituer autre chose, un sentiment plus grand, plus noble, plus sain?

PIERRE. — Là! vous croyez avoir dit quelque chose de très fort! On le voit à votre air épaté. Mais vous parlez comme une institutrice libérale! Mais vous n'êtes rien moins qu'une émancipée, ma pauvre amie. Quelle illusion!... Et puis, diantre, attendez au moins demain matin. Vos idées changeront peut-être d'ici-là!

ISABELLE. — Continuez, vous m'amusez.

PIERRE. — Non, je vous vexe... Seulement, tant pis! c'est agaçant... A la veille, que dis-je? à la minute du sacrifice, vous avez une manière de sublime tranquille qui dépasse tout ce qu'on peut rêver!... (*Sarcas tique.*) Hé! toi, là-bas, l'homme, que penses-tu dans ton coin de cette conversation de soir de nocés?

GEORGES, négligé. — Continuez, ne vous gênez pas pour moi.

ISABELLE. — Nous pensons de même, n'est-ce pas, Georges? Oh! nous nous sommes très approfondis.

GEORGES, se rapprochant, la boîte de cigares à la main. — En tout cas, un fond commun, que je ne crains pas d'avouer, c'est l'amour de la paix... Je redoute les orages

sublimes... Je ne vois pas pourquoi je ne me passionnerais pas pour mon bonheur... mon travail aussi. J'aime bien mon travail... je crois... il me semble... Tu veux un cigare?

PIERRE, visiblement moins maître de lui.
— Le calumet de la paix?



GEORGES. — JE NE SUIS PAS UN HOMME PLUS MÉDIOCRE QU'UN AUTRE.

GEORGES. — Ne raille pas, vieux. Oui, j'ai un penchant au bonheur, un irrésistible penchant à la paix. Tout petit, je me souviens que je te cédaï déjà aux billes, au collège, quand tu trichais, ce qui t'arrivait souvent dans la fièvre des jeux illusoires, pour avoir la paix. Ça dure encore. Et ne hausse pas les épaules. Je ne suis pas un homme plus médiocre qu'un autre.

Ce disant, il a un peu brutalement appuyé la main sur l'épaule de Pierre.

PIERRE, énervé. — Possible! c'est toi qui railles, eh bien! écoute...

ISABELLE, interrompant avec vivacité. — Quoi? (Elle le regarde fixement.) Je vous défie, Pierre, de ne pas rire.

PIERRE, après un court silence, haussant les épaules. — Vous avez raison. (La voix changée.) Tiens, veux-tu me faire chercher mon vestiaire et une voiture, c'est plus important.

GEORGES. — Comment donc!

Il sort.

SCÈNE VIII

PIERRE, ISABELLE

PIERRE. — J'ai failli devenir tout à fait ridicule. Merci de m'avoir arrêté à temps Ah! décidément, oui... pas dans le train!

ISABELLE. — Personne n'est parfait.

PIERRE. — Oh! je sens la tare, allez! Je me m'illusionne guère. Je possédais autrefois une petite amie (ne cherchez pas, je vous en prie, vous n'avez pas connu) qui s'intéressait vivement à un jeune auteur dramatique dont le nom ne nous est pas encore parvenu. Il est de Nantes, disait-elle, et il prétend que c'est pourquoi il ne réussira jamais. J'essayai vainement de protester. « Non, non, reprit-elle, il me répète souvent : Vois-tu, il y a quelque chose qui me manque; si j'étais né à Paris, mais né... ce qui s'appelle né... eh bien! je l'aurais. »

ISABELLE, riant. — Que lui manquait-il?

PIERRE. — Le dialogue.

ISABELLE. — Et alors?

PIERRE. — « Je ne sais pas, moi, ce que c'est que le dialogue, » — ma petite amie parle toujours — « mais il paraît qu'au théâtre on ne peut rien faire sans le dialogue. — Ce n'est pas l'esprit qui me gêne, dit-il; l'esprit, ça, c'est national; il n'y a pas de départements. Alors, les deux premiers actes, tout marche. Seulement, c'est lorsque arrive l'émotion, au troisième acte... (l'émotion, il paraît que c'est au troisième acte) alors ça n'y est plus, je me laisse aller, tu comprends, j'ai l'air de croire que c'est arrivé, d'y couper. Il doit y avoir une manière de ne pas avoir l'air d'y couper! Seulement, voilà, il faudrait être de Paris. » Eh bien! tel ce bon jeune homme qui se destinait à l'art dramatique, quand arrive l'émotion, il vaut mieux que je retourne en province, voyez-vous... je n'ai plus la nuance.

ISABELLE. — Revenez guéri.

PIERRE. — Adieu, Isabelle. Je ne vous en veux pas. Vous me croyez?

ISABELLE. — Oui.

Un temps. — Le domestique apporte le chapeau et le pardessus.

PIERRE, mettant son pardessus. — Je vous écrirai. Quel souvenir vous allez garder de moi! J'ai honte un peu. (Il se regarde complaisamment dans la glace en mettant son chapeau.) Bah! en somme, rococo, mais j'aurais été ce qu'on appelait autrefois un galant voyageur surannés comme on en rencontrait jadis, dont on disait : Je l'ai connu à Chiassetti, ou ailleurs, il aimait une belle dame, qui avait un chapeau de satin blanc, et il mourut en lui écrivant des vers sur son Pétrarque. (Il rit.) Allons, adieu. Quelle stupide conversation de départ!

GEORGES, *rentrant*. — La voiture est là.

PIERRE. — Je me sauve. (*A M^{me} Heiman, qui vient d'entrer.*) Au revoir, vous. Oh! nous sommes gens de revue!

ISABELLE, *lui tendant la main*. — Bon courage, mon ami.

Ils se regardent.

PIERRE. — Bonne chance, Isabelle. (*A Georges, en sortant, la voit un peu contractée.*) Fermée, la voiture? Il doit faire un temps!

SCÈNE IX

ISABELLE, M^{me} HEIMAN,
puis JEANNINE et GEORGES

ISABELLE. — Parti!

Elle se dirige vers le salon.

MADAME HEIMAN. — Prenez garde, vous avez un volant de défilé à votre corsage.

ISABELLE. — Ce n'est rien, ne vous donnez pas la peine. J'ai une épingle.

MADAME HEIMAN, *arrangeant la robe*. — Ce pauvre Pierre, il vous aimait. Que lui avez-vous dit?



MADAME HEIMAN. -- COUCOU!

ISABELLE. — J'ai essayé de lui donner du courage, sans mentir pourtant. Il ne faut jamais mentir. Mon sourire lui fera grand bien

plus tard, j'en suis sûre. Vous savez, lorsque le médecin est parti, les malades aiment bien se rappeler qu'il riait... Oh! merci, vraiment, vous êtes trop aimable... (*Jeannine entre.*) Te voilà, toi; on te cherche partout. C'est très impoli, ce que tu fais là. Pierre est parti. Tu entends?

MADAME HEIMAN. — Oh! ne la grondez pas, je vous en prie. Pas aujourd'hui. Elle est si jolie, cette enfant!

GEORGES *rentre*. *Bas, à Isabelle, en passant*. — Dites donc, j'ai cru un moment que ça allait se gâter.

ISABELLE. — N'est-ce pas? Il s'en est fallu de peu. (*A un domestique qui entre.*) Y a-t-il assez de voitures? Tout le monde est-il à peu près parti?

LE DOMESTIQUE. — Il reste encore les parents de monsieur et trois ou quatre personnes. Il y a aussi la mère de M^{lle} Thérèse qui attend madame dans le petit salon.

ISABELLE. — Bien. Nous allons renvoyer le tout. (*Aux autres.*) Passons, voulez-vous?

Georges passe le premier.

MADAME HEIMAN, *montrant Jeannine qu'elle voit de dos, à une table, comme plongée dans la contemplation de photographies*. — Regardez-la. Est-elle jolie dans cette pose!

ISABELLE, *appelant*. — Jeannine!

MADAME HEIMAN. — Elle est plongée dans la contemplation de Saint-Meilhan. Elle n'entend pas.

ISABELLE. — Elle fait semblant de ne pas entendre.

MADAME HEIMAN. — Attendez!

ISABELLE. — Oh! vous allez lui faire peur.

MADAME HEIMAN, *s'approche à pas de loup de Jeannine et lui met la main sur les yeux*. — Coucou! (*Elle retire brusquement les mains.*) Oh! vous pleurez, mademoiselle?

ISABELLE. — Elle pleure?

MADAME HEIMAN, *gênée*. — Mais oui, elle pleure! Oh! je vous demande pardon, mademoiselle... je ne savais pas...

ISABELLE, *vivement*. — Ce n'est rien, ce n'est rien. Ne vous en occupez pas.

MADAME HEIMAN. — L'émotion de la journée, sans doute.

ISABELLE. — Oui, elle est un peu nerveuse, ce soir... Voulez-vous bien dire, s'il vous plaît, à Georges, de s'occuper des départs sans moi... qu'on ne m'attende pas, qu'il m'excuse.

SCÈNE X

JEANNINE, ISABELLE

ISABELLE, *rapidement*. — Voyons, Jeannine, pourquoi pleures-tu? Tes petites amies te cherchaient partout, tu boudais dans

ta chambre et maintenant voilà que tu pleures?... Voyons, réponds, je veux que tu répondes.

JEANNINE. — Je n'ai rien. Laisse.

ISABELLE. — Depuis plusieurs jours déjà, on te voit passer silencieusement dans l'appartement, tu t'enfermes, tu ne réponds plus lorsqu'on te parle... Jeannine, ne prends surtout pas en mauvaise part ce que je dis; je ne te fais aucun reproche, mais si quelque chose dans mon attitude t'a blessée le moins du monde, si tu souffres, parle. Jamais un doute ne s'est élevé ni ne s'élèvera entre nous.

JEANNINE. — Laisse, je t'assure, je suis fatiguée.

ISABELLE. — Ces jours-ci, nous avons été très séparées, c'est vrai... Mais regarde-moi donc, chérie. M'en voudrais-tu? Si tu crois, si tu peux penser seulement que ce mariage doit changer quelque chose à notre vie... Est-ce cela? Tu ne réponds pas... Est-ce cela?... O Jeannine, est-il rien qui puisse venir déranger notre intimité? N'es-tu pas au-dessus de tout dans ma vie? Je sais bien, à ta place j'éprouverais aussi ce petit sentiment de jalousie, mais, ma chérie, ma chérie, peux-tu penser!... Tournez votre figure par ici... Est-ce que je ne t'aime pas plus que tout au monde!

JEANNINE. — Oh! tu dis ça, tu dis ça!

ISABELLE. — As-tu besoin que je te le répète, enfant?

JEANNINE. — Si j'étais sûre de cela, au moins, bien sûre! Tu m'aimes plus que tout au monde? Songe bien à ce que tu dis.

ISABELLE, dans un élan. — Ah! quand ma vie ne l'aurait pas prouvé, quand je ne t'aurais pas donné la becquée jour par jour, ne peux-tu lire en cette minute dans mes yeux que c'est toi l'adorée! Ne sais-tu pas que c'est ta faute s'il ne reste plus rien pour les autres?

JEANNINE. — Plus rien?

ISABELLE. — Parole, va, pas grand'chose! Tiens, je suis flattée, au fond, de cet accès de jalousie; j'y comptais un peu, je te dirai. (Elle rit.) Embrasse... O Ninette, s'il avait fallu, pour t'épargner une grande peine quelconque, sacrifier ce mariage, je n'aurais pas hésité.

JEANNINE. — Ah! Sacrifier à moi, rien que pour moi? Et cependant, c'est ton bonheur, ce mariage! Je dois te paraître bien égoïste en ce moment, hein, Isabelle?... C'est ton bonheur?

ISABELLE. — Voyons, comprends... Il y a des choses embarrassantes... beaucoup plus difficiles à expliquer à une petite fille qu'à d'autres.

JEANNINE. — Va donc! te gêne pas...

ISABELLE. — D'abord, je te l'ai expliqué déjà maintes fois. Ce mariage est de toute raison et de toute nécessité... les convenances... et puis, il faut bien prévoir l'avenir, pour moi comme pour toi. Il y a même des questions d'intérêt.

JEANNINE. — Oui, je sais... Après?

ISABELLE. — Quant à Georges, c'est mon plus vieil ami. J'ai une énorme affection pour lui et tu es assez grande pour comprendre que je ne l'aime pas d'amour.

JEANNINE. — Oh! tu dis ça! tu dis ça!

ISABELLE. — Si je l'avais aimé, je ne l'aurais pas épousé.

JEANNINE, comme quelqu'un à qui on veut en trop faire accroire. — Tu ne l'aurais pas épousé? Pourquoi?

ISABELLE, simplement. — Parce qu'il nous aurait dérangées, sœurlette... Saisis-tu?



ISABELLE. — VOYONS, JEANNINE, POURQUOI PLEURES-TU?

JEANNINE, met un doigt grave sur sa tempe. — Je te demande tout ça, Isabelle, parce que j'ai besoin de mettre de l'ordre dans ma tête. Ainsi, c'est ton ami seulement. Mais si toi tu ne l'aimes pas d'amour, lui, il t'aime?

ISABELLE. — Mon Dieu!... sûrement... à ma manière... (L'entourant de ses bras.) Oh! tu verras, tu verras! combien tu seras heureuse, comme notre affection, au contraire, délivrée de tant de soucis matériels d'avenir, deviendra plus étroite, plus serrée!...

JEANNINE. — C'est ça, dorlotte... dorlotte...

ISABELLE, lui pinçant le bout du nez. — Oh! la vilaine petite fille!

JEANNINE, se redressant brusquement. — Je ne suis pas si petite fille que ça! Je la fais.

ISABELLE, riant. — Tu n'as pas besoin de le dire! Je sais bien que tu y mets de la coquetterie.

JEANNINE. — Je suis, au contraire, très avancée pour mon âge... Ne ris pas. Tu m'offenserais en ce moment, je t'assure...

ISABELLE. — Tu es amusante quand tu es digne!

JEANNINE, se lève. — Je suis capable de grandes... grandes choses... tout comme toi.

ISABELLE, lui prenant les deux mains. — Je sais que sous ces apparences nerveuses et folles, tu as des côtés déjà très beaux, très

profonds, et un vrai petit cœur de femme. J'ai voulu faire de toi, à ton tour, une femme forte et libre. Aussi, ne me déplaît-il pas que tu fasses beaucoup de footing, du yacht, du cheval... et quand je te laisse même fumer une cigarette, après dîner, il ne me déplaît pas qu'on y voit le geste d'une petite indépendance très crâne... Et c'est ma fierté de t'avoir faite ainsi.

JEANNINE, *hochant la tête, doucement.* — Oui, c'est encore à toi que je dois d'être comme je suis. Je te dois tout, même cela, c'est vrai... oh! tu mérites beaucoup de reconnaissance!

ISABELLE. — Maintenant, oust! assez causé. Viens au salon.

JEANNINE. — Non... non, dorlotte... dorlotte encore... au moins une petite minute.

ISABELLE, *la berçant un peu.* — Tu verras, comme on te fera une vie belle! On fera ceci, on fera cela... et plus tard, qu'est-ce qu'on fera? On te cherchera un petit mari!

Jeannine a les yeux clos sur la poitrine de sa sœur.

JEANNINE, *riant du petit rire qu'ont les enfants dans les larmes.* — Un petit mari!... oh! tu dis ça!... Oui, raconte encore ce que tu aurais fait.

ISABELLE. — Tout ce qu'on fera. D'abord, on t'achètera à la campagne une belle écurie de poneys. Tu recevras...

JEANNINE, *les yeux toujours fermés.* — Oui... oui...

ISABELLE. — Et puis, et puis... je ne sais pas, moi! Tu es bête!

Elle l'embrasse.

JEANNINE. — Dis, c'est vrai que je ressemblais beaucoup à maman? Dis encore, je faisais beaucoup de mauvais tours? Raconte.

ISABELLE. — Je crois bien! Tu m'en as fait voir, va! Tu te rappelles, la fois du bassin?

JEANNINE. — Oui, je me rappelle. C'est drôle, hein? (*Un temps. Elle ouvre les yeux et regarde au loin dans sa pensée.*) J'ai toujours été très originale.

ISABELLE. — Entends-tu gratter à la porte? C'est Neyt qui veut venir te dire bonjour. Faut-il lui ouvrir?

JEANNINE, *sa rêverie coupée, avec une petite voix sèche.* — Merci! si tu t'imagines qu'elle m'intéresse, cette bête!

ISABELLE, *se levant aussi.* — Nous ne pouvons pas ne pas aller dire adieu aux personnes. Si cela t'ennuie, reste. Je t'enverrai Georges qui n'a pas eu le temps de te parler de toute la journée.

JEANNINE. — Oh! non. Encore moins!

ISABELLE. — Je suis sûre que tu te trompes sur les sentiments de Georges à ton égard.

JEANNINE, *avec une volubilité subite.* — Je ne crois pas! En tout cas, ça n'a pas la moindre importance, là, là!... On fait ce

qu'on fait dans la vie, pour soi, sans s'inquiéter de ce qu'en penseront les autres après. S'il fallait seulement compter sur leur reconnaissance, ah! là! là! ça ne vaudrait pas, vrai, de se donner tant de mal!...

Elle a dit cela si vite qu'on comprend à peine, et puis elle s'arrête net.

ISABELLE, *suffoquée.* — Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est que cette divagation philosophique, tout d'un coup?

JEANNINE. — Je ne sais pas... fais pas attention.

Elle se blottit dans les bras de sa sœur, yeux clos, avec un petit grognement.

ISABELLE. — Comme il t'échappe des bribes de phrases par moments, Jeannine, que je n'aime point, pleines d'amertume, bizarres, communes...

JEANNINE. — T'occupes pas... c'est ma moue, c'est quand je fais ma moue!

ISABELLE. — Allons, je ne réussis qu'à t'impatiser.

JEANNINE. — Ecoute... dis-le moi dans les yeux. Tu seras profondément heureuse?

Elle regarde sa sœur avec des yeux tout grands et sérieux.

ISABELLE. — Profondément.

JEANNINE. — Eh bien, alors, voilà, c'est fini! Je suis calmée tout à fait... Ce n'était pas plus difficile que ça!

ISABELLE. — Calmée, calmée?

JEANNINE. — Oh! complètement! Je suis même bien.

ISABELLE. — Alors, vite, lève-toi. Cette fois, je ne peux plus attendre une seconde; viens.

JEANNINE, *avec un mouvement crispé.* — Pas encore! pas encore! Non, écoute... j'en veux pas. Ça m'ennuie.

ISABELLE. — Alors, désires-tu que je t'apporte quelque chose ici? Il doit rester de ce que tu aimes au buffet.

JEANNINE. — C'est cela, c'est cela...

ISABELLE. — Une coupe de fruits? Je te l'apporterai moi-même. Oh! je te gâte.

JEANNINE, *agitée au possible.* — Mon Dieu!... pas si vite, je t'en supplie... Reste une petite seconde.

ISABELLE. — Tu es vraiment dans un émoi extraordinaire, Jeannine. Tu ne te sens pas malade?

JEANNINE, *se ravisant et s'efforçant de paraître naturelle.* — Tu as raison; il faut que tu t'en ailles. Tu dis une coupe de fruits?... Oui, une coupe de fruits... je veux bien... Seulement, ne l'apporte que dans un quart d'heure... pas avant... lorsque je serai tout à fait bien... Je vais m'étendre ici, sur le canapé. C'est compris? Pas avant un quart d'heure?...

ISABELLE. — Capricieuse!...

Elle s'éloigne, Jeannine s'allonge sur le canapé et alors on entend comme une plainte.

JEANNINE. — Sœurette! sœurette!... quel dommage!...

ISABELLE, *se retournant*. — Oh! un reproche? Encore!

JEANNINE. — C'est parce que je t'aime tant!... tant! T'occupe pas de moi maintenant, ne t'occupe plus. (*Quand Isabelle va passer la porte.*) Isabelle!... regarde-moi encore, gentiment... de la porte... là, comme ça... Va, maintenant, va! (*Isabelle est partie. Seule, d'une voix étranglée, Jeannine appelle encore.*) Isabelle! Isabelle!... Oh!

Elle se met à trembler fiévreusement des mains. Un moment se passe. Alors on la voit se relever, dégrafer son corsage, y prendre une enveloppe qu'elle cachète avec un soin extraordinaire. Elle remet la lettre dans son corsage, regarde si on ne la voit pas, puis se sauve à pas précipités par la porte de droite.

SCÈNE XI

ISABELLE, puis GEORGES

VOIX D'ISABELLE. — Non, non, ne vous dérangez pas, ce n'est rien.

Elle entre, avec à la main une coupe sur une assiette.

GEORGES, *la suivant*. — Elle est malade?

ISABELLE. — Seulement un peu énervée... Jeannine? Où donc a-t-elle passé? (*Allant au hall.*) Tu es là? (*Georges l'embrasse sur la nuque.*) Taisez-vous! Vous avez failli me faire tout renverser.

GEORGES. — Posez donc ce meuble, c'est gênant.

ISABELLE. — Retournez. Nous sommes ridicules. Depuis une heure on doit prendre nos petites absences pour des allusions d'impatience. C'est grotesque. Nous avons l'air de le faire exprès.

GEORGES. — Ça vous ennuierait donc tant d'avoir l'air de le faire exprès? Tu m'aimes?

ISABELLE. — Je t'aime.

GEORGES. — Oh! ce premier « tu »! Ce n'est pas mal pour une première fois, mais il y a mieux. On dit « tu », très fort. Ça doit durcir les lèvres. (*Ils s'embrassent.*) J'ai été irréprochable, tout à l'heure, dites?

ISABELLE. — Comme toujours.

GEORGES, *avec un rire malin*. — C'est égal, je ne suis pas fâché de cette conversation! Je n'avais pas besoin d'être renseigné, certes, mais on apprend toujours... Ah! vous êtes

une femme à poigne et d'une beauté... un peu froide... mais si supérieure!... Enfin!... Seulement, moi, vrai, j'ai honte avec mon gros désir vulgaire... J'ai peur de vous dégôûter...

ISABELLE. — Non, Georges, je vous estime



ISABELLE. — TAISEZ-VOUS! VOUS AVEZ FAILLI ME FAIRE TOUT RENVERSER.

et je vous aime; si je mets le devoir de la vie plus haut que tout, mon affection pour vous n'en est pas diminuée... Allez, n'ayez crainte. Notre part est la bonne. Je me charge de nous. (*Georges lui tient les mains et la regarde dans les yeux.*) Eh bien? quoi?

GEORGES. — Eh bien! eh bien! est-ce que tu ne vois pas que je me retiens pour ne pas t'écraser dans mes bras?

ISABELLE. — Chut! Je vous assure que nous nous couvrons du plus complet ridicule... Filez!... Mais où est-elle donc passée? Elle a dû grimper dans sa chambre.

GEORGES, *souriant finement*. — A tout à l'heure, alors...

ISABELLE, *haussant les épaules*. — Ah! Français que vous êtes!... Les vieilles plaisanteries ne perdent pas leur droit... et il y a toujours du commis voyageur chez l'homme le plus intelligent.

GEORGES. — A tout à l'heure tout de même.

Il sort.

ISABELLE, *restée seule, va vers la porte de droite, puis elle se ravise, remonte au fond, ouvre la porte vitrée du jardin d'hiver plongé*

dans l'obscurité. Elle appelle. — Nine!...
Nine! es-tu là?

Elle tourne le bouton électrique, inspecte et
ressort.

SCÈNE XII

JEANNINE, ISABELLE

A ce moment la porte s'ouvre violemment, Jeannine se précipite en courant dans le sens du salon.

ISABELLE. — Eh bien! qu'est-ce que c'est? Pourquoi cours-tu comme une folle?

JEANNINE, se retourne d'un élan et se jette éperdue au cou de sa sœur. — Adieu! adieu! Isabelle! adieu!

ISABELLE. — Mais qu'y a-t-il? Qu'est-ce qui te prend? Tu es folle!... Tu m'étrangles!...

JEANNINE, accrochée désespérément, dans un grand sanglot. — Adieu!... Adieu!...

ISABELLE. — Mais c'est insensé!... Réponds?... Lâche-moi... Ah ça! chérie, chérie... mais tu m'épouvantes... voyons... c'est fou!... Oh! mais parle donc... Jeannine!... Mon Dieu! qu'est-ce que tu sens? Ouvre la bouche... Qu'est-ce que tu as bu? Malheureuse! Ce n'est pas vrai, Jeannine, ce n'est pas vrai?...

JEANNINE. — Adieu!...

ISABELLE. — Oh!... au secours! au secours! Ah! malheureuse! Au secours, donc! quelqu'un... Georges!...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, GEORGES, puis M^{me} HEIMAN,
puis UNE M^{me} DE ROUVRAY, UNE JEUNE
FILLE, etc.

Georges accourt.

ISABELLE. — Elle s'est tuée! Elle s'est empoisonnée! Elle vient de s'empoisonner... Georges! au secours! au secours! mon Dieu!...

MADAME HEIMAN, entrant. — Un malheur?

GEORGES. — Vite, vite! Voyez si M. Barguier, un ami d'Isabelle, est parti... Je crois qu'il a été médecin dans la marine... M. Barguier... Sinon, prévenez mon médecin par téléphone, 225-30... Pas un mot surtout, ne laissez entrer personne... Que personne ne sache!...

Il les pousse toutes deux dans le jardin d'hiver dont il referme la porte, derrière lui.

On entend dans le salon le bruit des voix des quelques rares personnes qui restaient encore ; quelques phrases : *Où cela?.. Téléphone! etc...*

MADAME HEIMAN, rentrant, suivie de M. Barguier. — Là, monsieur... cette porte... Entrez, je vous en supplie! (Elle fait entrer, puis barrant la porte à deux ou trois personnes accourues.) C'est Jeannine qui vient de se trouver mal... Elle s'est surmenée toute la journée... l'émotion de ce mariage... Elle se contenait depuis plusieurs heures, elle a été prise d'une syncope subite... M^{me} Dessandes a perdu la tête! c'est bien compréhensible...

UNE VIEILLE PARENTE. — Sa Jeannine! Elles s'aiment tant!... Pourvu qu'il n'arrive rien!

UNE DAME, en sortie de bal, la tête couverte. — Mais vous pensez que ce ne sera pas grave?

MADAME HEIMAN. — Nullement. Quoique le contre-coup sur M^{me} Dessandes... Naturellement, elle va s'effrayer.

LA DAME. — J'étais déjà dans l'escalier. Je suis remontée précipitamment avec M^{me} de Rouvray et sa fille, en entendant ces cris!... On ne peut pas entrer?

MADAME HEIMAN. — Non, non... on m'a bien recommandé... Vous savez, la solitude dans ces sortes d'indispositions...

MADAME DE ROUVRAY. — Comme c'est contrariant!... Il y a tant d'anémies cérébrales depuis quelque temps!

M^{me} Heiman répète ses explications à voix basse à un monsieur, dans l'encoignure du salon.

LA VIEILLE PARENTE. — Quelle est cette dame qui a l'air si intime?...

UN MONSIEUR. — Je ne sais pas... une M^{me} Hermann... Heiman... un nom israélite... Il n'y a que des israélites pour devenir des amis intimes en cinq minutes.

UNE PETITE JEUNE FILLE, à sa mère, M^{me} de Rouvray. — Pff! en voilà une révolution! Cette Jeannine! C'est de la pose!... Mais oui, elle adore faire son intéressante. Je ne la connais pas d'hier, tu penses! Tiens, tu demanderas à Georgette! Est-ce qu'elle ne fait pas ses embarras tout le temps, à la pension? Elle est trop gâtée, voilà... Et jalouse, quand on ne s'occupe pas d'elle! Est-ce qu'à la représentation des grandes, quand on a joué *Vercingétorix*, il y a quinze jours, elle ne vient pas faire des histoires parce qu'on lui avait distribué le rôle de Celtill! Elle a piqué une crise de nerfs. Elle voulait à tout prix jouer *Vercingétorix*.

MADAME DE ROUVRAY. — Le fait est qu'elle a bien mauvais genre, ta petite amie... Cette ferronnière sur le front!

LA PETITE. — Et ses hagues!... Elle en a jusqu'à l'index, comme les peintresses de la rue de Berri.

UNE DAME, en s'en allant, à M^{me} Heiman.

— Dites bien à M^{me} Dessandes toute la part que j'ai prise...

MADAME HEIMAN. — Je n'y manquerai pas.

A ce moment, Georges rouvre la porte. Il paraît très maître de lui et sourit.

GEORGES, *répondant aux uns et aux autres.*
— Vraiment, je suis désolé... quel contre-temps!... Ce n'est rien du tout... un léger étourdissement... la chaleur, le bruit... Je vous en prie... Oui, ma femme s'est un peu émotionnée... Mille fois trop bonne... Ma chère tante, voulez-vous vous occuper de ces dames?...

Il les a menées en souriant jusqu'à la porte du salon.

MADAME HEIMAN, *prenant Georges à part.*
— Eh bien!... vite, vite! dites?... Vous souriez?

GEORGES. — Eh bien! fausse alerte, Dieu merci! Elle n'a même pas eu le temps d'avaler le laudanum... Aucun danger. A peine avait-elle bu, qu'elle a tout à fait perdu la tête, et s'est jetée au cou de sa sœur... Personne ne se doute de rien, au moins?

MADAME HEIMAN. — Personne.

GEORGES. — Vous êtes sûre? J'y tiens...

MADAME HEIMAN. — Mais quel coup de folie!

GEORGES. — Oui, je ne sais pas, c'est fou! c'est ahurissant!

MADAME HEIMAN. — Vous êtes sûr qu'il n'y a plus de danger?

GEORGES. — Il n'y en a même pas eu. Faites filer cette peste de M^{me} de Rouvray, surtout... hein? Je vous demande pardon... Et que la porte soit interdite à qui que ce soit!

MADAME HEIMAN. — Je crois bien... mon pauvre ami... Ne vous occupez de rien. (*Georges rentre rapidement dans le hall. M^{me} Heiman appelle un domestique.*) Monsieur vous fait dire de veiller aux voitures et de ne laisser entrer absolument personne... même la tante de monsieur... Qu'elle envoie prendre des nouvelles demain matin si elle veut.

LE DOMESTIQUE. — Bien, madame.

Tout le monde est rentré au salon à l'exception de M^{me} Heiman et de Victor de Chelles.

SCÈNE XIV

M^{me} HEIMAN, VICTOR DE CHELLES,
seuls.

VICTOR DE CHELLES, *qui s'est rapproché de M^{me} Heiman, dans l'embrasement de la porte.* — Alors, tu restes?

MADAME HEIMAN. — Il faut bien... Je ne puis m'en aller ainsi...

VICTOR. — Bon agrément!... Tu viens déjeuner demain?

MADAME HEIMAN. — Oui, oui.

VICTOR. — Tu as l'air émue?

MADAME HEIMAN. — On le serait à moins... Figure-toi...

Elle va fermer la porte du salon.

VICTOR. — Quoi?

MADAME HEIMAN. — Figure-toi... ce n'est pas un évanouissement.

VICTOR. — Bah!

MADAME HEIMAN. — C'est... (*A ce moment, le jardin d'hiver s'ouvre et Isabelle et Georges apparaissent.*) Chut!... à demain... je te raconterai.

Victor s'éclipse.

SCÈNE XV

M^{me} HEIMAN, ISABELLE, GEORGES

Isabelle et Georges sortent du jardin d'hiver, elle est toute défaite; lui la soutient un peu.

MADAME HEIMAN, *se précipitant à sa rencontre.* — Madame!

ISABELLE. — Ah! c'est vous!... Au fait, vous savez...

GEORGES. — Elle seule!

ISABELLE, *vague.* — Merci, merci...

MADAME HEIMAN. — Comme vous êtes pâle!

ISABELLE. — J'ai deux mots à dire à Georges. Voulez-vous nous laisser seuls, s'il vous plaît? Oh! vous pouvez entrer... Au contraire, je vous en prie... vous me rendrez service... Veuillez sur elle!

M^{me} Heiman entre dans le jardin tout doucement.

SCÈNE XVI

ISABELLE, GEORGES

ISABELLE. — Tiens, prends cette lettre. Elle t'est adressée. Je l'ai trouvée sur sa poitrine. Lis.

GEORGES, *a un mouvement de surprise, puis il prend la lettre que lui tend Isabelle. On entend des bribes de phrases.* — Parce que je vous voulais à moi... à moi... alors sans rien dire... j'aurais désiré vous embrasser avant de mourir... Et toi, sœurlette... faire du mal... très bien ainsi... tu verras... (*Il laisse tomber la lettre, stupéfait. Silence. Il se rap-*

proche timidement, avec émotion, d'Isabelle.)
Isabelle, vous pleurez?

ISABELLE. — Non... je reste atterrée... atterrée... oh!

GEORGES. — Je vous jure que, pour ma part, j'ignorais... (*Geste d'impuissance.*) Je vous demande pardon.

ISABELLE. — Pourquoi prenez-vous cet air honteux, comme si vous aviez à vous excuser de quelque chose? (*Le regardant.*) Dieu! il s'agit bien de cela! Ma Jeannine qui voulait s'en aller! ah bien!...



GEORGES. — PARCE QUE JE VOUS VOULAIS A MOI.

GEORGES. — Oh! s'en aller!... l'aurait-elle pu? Vous voyez...

ISABELLE. — Avoir tout pensé, tout calculé, s'être appliqué l'âme à la sienne, on peut dire, avoir tout prévu... pas une minute, cette chose stupide, cette insipide banalité... C'était trop simple à imaginer, évidemment!... Ah! la vie est encore trop bête pour que la raison soit bonne à quelque chose!

GEORGES. — Mais aussi, que diable, qui eût pu prévoir?... (*Levant les bras au ciel.*) Ça arrive donc encore, ces choses-là?

ISABELLE, *continuant fiévreusement.* — Ainsi, elle m'a caché cela à moi, obstinément! Mais à y réfléchir une seconde, on est épouvanté, Georges! Oh! comme elle a dû souffrir! Le drame est horrible!...

GEORGES, *essayant de calmer le tumulte.* — Peut-être a-t-elle cédé, au contraire, à une ivresse nerveuse. Elle n'a peut-être pas du tout réfléchi. A seize ans, on veut toujours

mourir tout de suite! Elle attribue peut-être à l'amour des déceptions imaginaires. A cet âge, sait-on?

ISABELLE. — Allons donc! Regardez, précisez. C'est effrayant! Elle a attendu, jusqu'à ce jour, que tout fût irrémédiablement consommé, que tout espoir pour elle fût bien mort! Ah! égoïstes que nous sommes! (*Avec passion.*) La chérie! la chérie! Et pour moi, cela! Comment calmer les traces de sa blessure, maintenant? Car c'est fini... Elle a attendu jusque-là, que mon bonheur fût irréparable!

Georges se retourne brusquement.

GEORGES. — Que voulez-vous dire par là? Que vous m'eussiez sacrifié?

ISABELLE. — Il l'aurait bien fallu.

GEORGES. — Ah!

ISABELLE. — Et comme elle le savait!... Mais vous, le premier, vous l'auriez trouvée juste, notre séparation!

GEORGES, *avec un léger sourire.* — Evidemment! Ce n'est qu'une insignifiante question d'amour.

ISABELLE, *du bout des dents.* — Et je vous aime pourtant, Dieu sait!

GEORGES, *a l'air d'hésiter une seconde à dire quelque chose, puis il se ravise.* — Oui. Eh bien! laissez-moi vous dire que vous êtes dans un trouble fort légitime, mais toutes les hypothèses que vous feriez en ce moment sur le compte de Jeannine, sont bien gratuites... Il ne faut pas exagérer les choses. Les douleurs d'enfant, qu'est-ce? Dès qu'elle a senti qu'elle perdait pied, elle s'est raccrochée à vous. Suicide même, en l'occasion, serait un bien gros mot. Et tout cela va et vient dans ces petites cervelles, il n'y faut pas ajouter l'importance que...

ISABELLE, *sèchement.* — Ce n'est, en tout cas, pas à vous à le faire remarquer!... Vous restez vraiment d'un calme!... Seriez-vous étranger, pour n'être pas de la famille? C'est pour vous qu'elle s'est tuée! Et vous, le premier, mon cher, vous lui devriez au moins des paroles moins indifférentes!

GEORGES. — Aïe! Aïe! Il vaudrait peut-être mieux que nous n'entrions pas dans ces sortes d'appréciations... (*Vivement.*) Il y a des choses plus pressées... D'abord, que faire?

ISABELLE. — Ah! oui, que faire!

GEORGES. — Le remède, nous ne le trouverons pas ainsi en cinq minutes... Mais puisqu'il est préférable de laisser Jeannine seule un peu avec Barguier, et que nous disposons déjà d'une seconde pour nous concerter, je voudrais que vous m'indiquiez tout de suite, en ce qui me concerne, le... comment dire? (*Il cherche.*) l'attitude que je dois avoir dès que nous allons rentrer.

ISABELLE. — L'attitude! Quel mot sec! Il n'y a pas d'attitude à avoir... (*Avec un grand geste.*) Celle du cœur!...

GEORGES. — C'est un peu vague. (*Sursaut d'Isabelle.*) Oh! Isabelle, comme je sens sai-

gner votre âme!... Elle scuffre aigrement, ma pauvre femme! c'est bien naturel... Mais vous verrez, vous verrez, comme tout s'aplanira... vous en serez étonnée, j'en suis sûr... Le moindre dérivatif à son idée fixe... il suffira un peu d'éloignement...

ISABELLE. — Ah ça! êtes-vous fou? L'éloigner? Me séparer d'elle une minute, maintenant? Vous ne pensez pas à ce que vous dites! C'est-à-dire que je vais être rivée à elle simplement, moi! S'il y a seulement une porte entre nous désormais, je ne vivrai pas! Quelle épouvante si je ne l'avais pas, là, sous la main, tout de suite, mon Dieu, mon Dieu!... j'aimerais mieux mourir tout de suite! Ah! c'est que je la connais! Elle est capable de recommencer demain... L'éloigner? Quel crime! Non, non, on ne passe pas deux fois par où je viens de passer!... L'horrible petite! Elle a mis la mort entre nous.

GEORGES. — Je disais : éloignement... comme ça... sans rien préciser...

ISABELLE, se redressant et allant droit à lui. — Voyons, Georges, au lieu de nous réunir étroitement contre le malheur, il y a, au contraire, entre nous, depuis tout à l'heure, comme une hostilité réelle, comme si nous avions senti tout de suite que nous allions défendre différemment notre bonheur. Nous valons mieux que cela.

GEORGES, effondré. — Ah! notre pauvre bonheur, parlons-en! Quel cataclysme! Qu'est-ce que nous allons faire, maintenant? Comment sortir de là?

ISABELLE. — Vous le demandez? Mais nous jeter à son secours! La guérir! La guérir; tenter cela! Et que voulez-vous que nous fassions d'autre maintenant? Me séparer d'elle, une minute, du moins pour l'instant, n'y revenons plus, n'est-ce pas? Je considère le petit voyage ou la maison de santé que vous m'offrez comme une monstruosité. Quelle réponse à son abnégation! Pour l'instant, je la garde... voilà ce que je sens. Après, on verra.

GEORGES. — Alors la prendre entre nous, avec nous, à Saint-Meilhan?... Non, non, je ne contredis pas, notez bien!... je vous demande simplement... je m'informe.

ISABELLE. — A moins que vous ne préfériez que nous nous disions adieu?

GEORGES. — Merci.

ISABELLE. — Ah! si jamais ce petit être se tuait pour de bon, à cause de nous, songez quel serait le reste de notre vie!... Pauvre enfant désemparée! Ce qu'il faut, au contraire, c'est ne pas l'abandonner, la calmer tout de suite, la réconforter, pour arriver à la guérir ensuite, petit à petit... à lui sortir cet amour du cœur.

GEORGES, arpentant le salon désespérément. — La guérir, la guérir!... Songez-vous à tout ce que cela comporte? Tout ce que cela veut dire?

ISABELLE. — Oui, je le comprends aussi

bien que vous. Avec d'autres natures que les nôtres ce serait peut-être impossible... mais nous sommes trop chics, trop incapables l'un et l'autre de tomber dans les vilénies!... Vous ne doutez pas de vous, je suppose?

GEORGES, haussant les épaules. — Bien entendu. Seulement, réfléchissez à la situation que cela nous crée!

ISABELLE, avec emportement. — Mais oui, nous souffrirons, parbleu! Tant pis! Oui, certes, une vie de soins, une tâche très, très lourde; c'est une affaire de volonté. Et comment lui marchandierions-nous nos peines, dites, car c'est sublime, ce qu'elle vient de faire là, cette petite, je ne sais pas si vous vous en rendez bien compte!... Et vrai, ce ne serait pas la peine d'être les gens que nous sommes et que, grâce à Dieu...

GEORGES, l'interrompant, un peu impatienté. — Oh! vous, évidemment, je sais à quoi m'en tenir, vous m'aimez d'une façon si... supérieure! Mais moi, je ne suis au-dessus de rien du tout, moi! Mon devoir est de vous ouvrir les yeux sur l'avenir... Guérir? vous en parlez à votre aise... Y parviendrez-vous?

ISABELLE. — Sûrement!

GEORGES. — Peut-être.

ISABELLE le regarde, puis avec un sourire un peu méprisant. — Mais si, Georges, mais si!... nous arriverons parfaitement à la délivrer de vous, petit à petit... Que voulez-vous? nous apprendrons comment à mesure... Raison, douceur, morale, que sais-je! C'est une question de tact, de précaution infinie. Mais dès les premières paroles douces que nous lui dirons, vous verrez, son étonnement sera doux d'apprendre que l'amour c'est une chose naturelle, dont on parle, nullement offensante, et qui se traite. Elle l'a caché comme une honte. Il faut qu'elle arrive à s'en exprimer au grand jour, quotidiennement, comme de sa santé, d'une maladie naturelle, admise entre nous... Et puis, l'amour, ça s'use à en parler!... Je sais, en tout cas, moi, qu'elle n'en mourra plus. C'est l'essentiel, d'abord. Toutefois, puisque vous paraissez ne pas m'approuver...

GEORGES. — Voyons, vous savez bien, ma chérie, que votre volonté n'entre même pas en discussion. Que voulez-vous que je fasse? C'est une impasse : soit! Plus tard, plus tard seulement, je me permettrai de vous poser quelques questions.. oh! absolument personnelles, d'ailleurs! elles manqueraient d'à-propos en ce moment. Jusque-là, je me tiendrai dans mon coin.

ISABELLE. — Non pas. Je compte, au contraire, beaucoup sur vous.

GEORGES. — Oh! oh!

ISABELLE, frappant des doigts sur le canapé. — Cessez de railler, voyons; c'est déplacé.

GEORGES. — Je raille, moi? Alors, c'est une façon de sagesse vague que je cherche à opposer, comme ça... sans bien savoir.. un



ISABELLE. — MA PETITE.

contrepoids... Et puis, je m'essaie en même temps déjà à une contenance... Quand je me sentirai ridicule, je m'en tirerai par l'ironie. Voilà!

Il fourre rageusement les deux mains dans ses poches.

ISABELLE. — Ridicule! Quelle préoccupation!

GEORGES. — Parbleu, vous n'aurez que les belles, vous!

ISABELLE, avec volubilité. — Belles, oui, et je vous communiquerai de cette beauté, Georges! Quelle haute tâche que la nôtre! Quel enthousiasme à éclairer cette petite âme confuse, à...

Georges cette fois perd patience

GEORGES. — Pardon, pardon, plus je vais,

plu je me persuade que je suis un homme vulgaire, très terre à terre. J'ai besoin que nous ne nous égarions pas. Et comme il me semble percevoir dans vos paroles un peu d'emphase, et...

ISABELLE. — Oh! insulter ainsi ce qu'il y a de meilleur en moi!

GEORGES, *se rapprochant, plus doucement.*
— Pardon si je vous ai blessée, Isabelle... je n'avais pas cette intention. Je suis là seulement pour ramener la situation à toute sa vulgarité... j'insiste : vulgarité... Se dévouer, c'est bien... mais je ne voudrais pas que nous soyons dupes d'un lyrisme un peu... en dehors de la question. Ecoutez, j'aurais trop à dire, et cela ne servirait à rien! Autant lancer des cailloux dans l'infini!... Votre fièvre est bien légitime, après tout, et je ne veux pas être taxé d'égoïsme. Réfléchissez à tout; décidez; puis que ce soit chose entendue. Décidez de notre vie comme vous le voudrez! Vous êtes libre, maîtresse de notre sort... Et cela fait, je prends ma pipe, mes bouquins, je me mets au travail, en pleine paix, comme si de rien n'était. Il ne faudra pas me le répéter deux fois. Vous conduirez la barque et j'attendrai, patiemment. Arrive que pourra!... soit. Ce que je vous certifie, par exemple, c'est que, quoi qu'il advienne, je ne m'en mêlerai pas! Jeannine est votre sœur... vous la soignerez à votre guise. Moi, je ne vous suis qu'un étranger; je n'existe pas. Soyez-en bien avertie et retenez-le, je vous prie!... Je me ferai toujours une vie, d'ailleurs, et vous me donnerez de votre amour ce que vous voudrez... ce que vous pourrez. Je m'en contenterai.

Il a dit cela du ton d'un homme qui lutte violemment contre lui-même, puis prend son parti. La porte s'ouvre. M^{me} Heiman sort sur la pointe des pieds.

MADAME HEIMAN. — Madame!

ISABELLE. — Quoi? Ça ne va pas?

MADAME HEIMAN. — Si, si, au contraire. Seulement, elle a une grosse crise de larmes. Je crois que vous pourriez rentrer sans inconvénient. Elle pleure, elle sanglote, elle dit qu'elle ne veut plus vous voir, madame... oh! des mots d'enfants!

Elles se sont rapprochées de la porte entr'ouverte. Isabelle regarde avec précaution, puis dit quelques phrases à voix basse à M^{me} Heiman qui rentre, toujours sur la pointe des pieds. Pendant ce temps, Georges s'est assis, nerveux, sur le bras d'un fauteuil. Isabelle descend et vient l'embrasser, les bras au cou.

ISABELLE. — Allons, votre main, Georges... et courage! Il ne faut plus rien regretter.

GEORGES, *soupirant.* — Je vous aimais.

ISABELLE. — Vous m'aimerez. C'est notre bonheur remis à un peu plus tard, mon ami, voilà tout.

GEORGES. — Notre bonheur! notre baiser!... les voilà loin!

ISABELLE, *douce.* — Qui sait? (*Georges relève la tête.*) Oui, je dis : qui sait? Laissez-moi ménager l'avenir. Vous savez bien quelle femme logique je suis?

GEORGES. — Après tout, des êtres comme vous sont peut-être capables de miracles!

ISABELLE. — Allons, souriez; vous voyez bien que j'ai la force de sourire, moi. Levez la tête. Je comprends votre peine; mais ne vous attristez plus de moi, Georges! Il fallait bien payer un bonheur trop facile.

GEORGES. — C'est cher!

ISABELLE. — Oui, mais lorsque nous nous retrouverons après, seuls et fiers, avec notre amour?

GEORGES, *se lève et résume la situation avec effondrement.* — Alors quoi? nous partons toujours à Saint-Meilhan, et elle nous suivra?

ISABELLE, *ferme.* — Demain!

GEORGES, *bêtement accablé.* — Mon Dieu!... mon Dieu!... qui aurait pu prévoir... il n'y a qu'un instant?

ISABELLE. — C'est un tort; nous aurions dû prévoir.

Georges est debout, Isabelle va comme pour l'embrasser, mais elle lui prend la tête entre les mains et le regarde longuement dans les yeux.

GEORGES. — Pourquoi me regardez-vous ainsi?

ISABELLE. — Je cherche. Je m'habitue à l'idée que c'est vous qu'elle aime... vous... toi... qu'elle t'aime, à en vouloir mourir... Ah! quel est donc ce mal mystérieux et terrible, et pourquoi faut-il qu'il choisisse toujours les épaules les plus faibles!

La porte du hall s'ouvre à cet instant.

GEORGES. — Tenez!

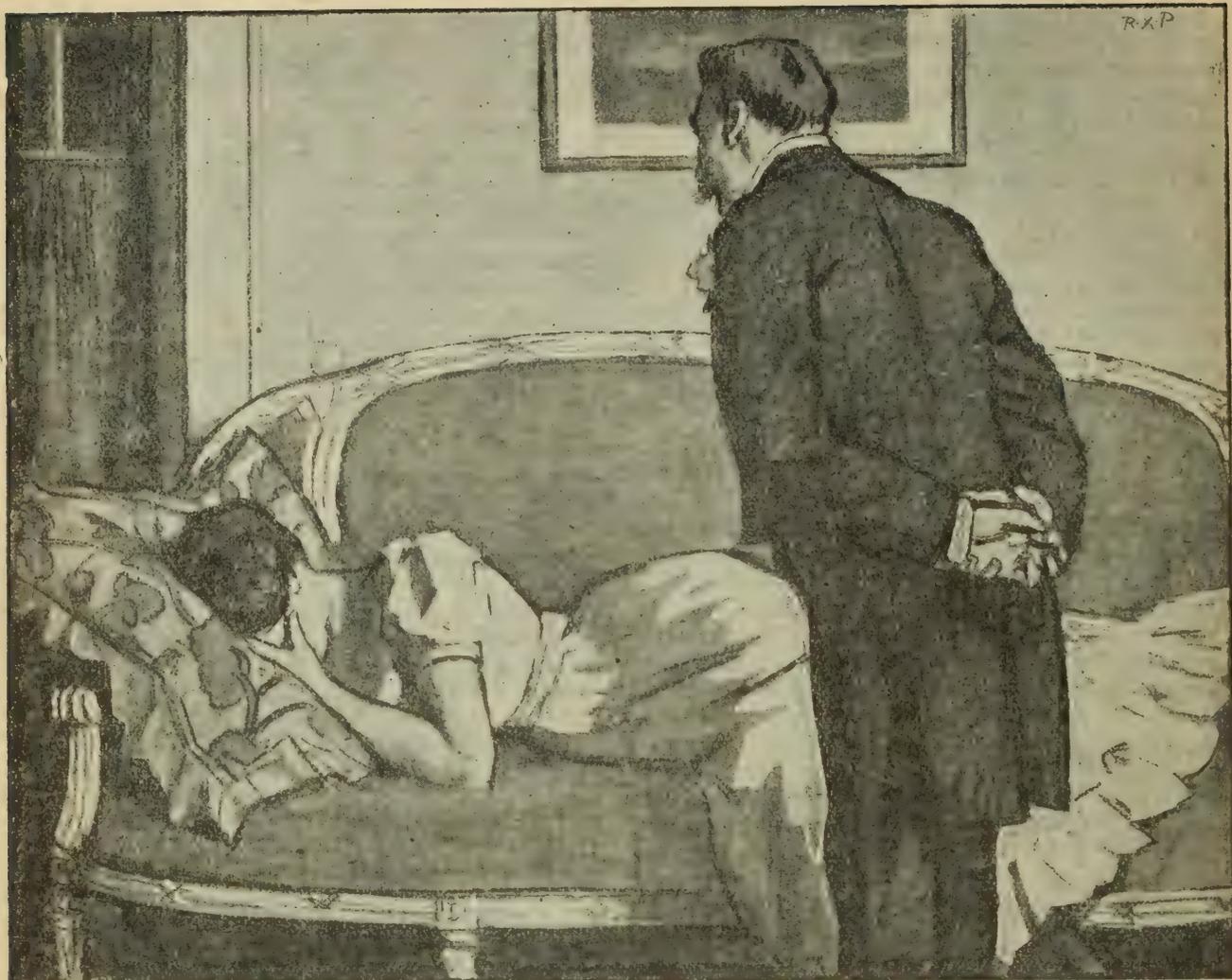
ISABELLE. — Ma petite...

Jeannine est presque portée par M^{me} Heiman et M. Barguier. On la dépose sans bruit, sur un canapé. Elle est décorsetée, elle a ses petites mains baguées sur la figure et se cache dans le dossier du canapé. Discrètement M^{me} Heiman et M. Barguier se retirent au fond, Georges reste à distance aussi. Silence, Isabelle s'approche doucement.

SCÈNE XVII

GEORGES, ISABELLE, JEANNINE.
M^{me} HEIMAN, M. BARGUIER

ISABELLE, *murmure à l'oreille de sa sœur.*
— Jeannine!... C'est moi, Jeannine! Oh! la méchante petite fille qui voulait nous quitter ainsi, nous abandonner... Vous n'avez pas honte, mignon, mon mignon?... Et pour cela!



GEORGES. — Vous ne voulez pas me donner la main ?

JEANNINE, sans bouger, la tête enfouie dans les bras. — Plus bas... plus bas... Isabelle...

ISABELLE, souriante. — Oui, oui... à l'oreille... Comme si tu n'aurais pas eu plus vite fait de me le dire ! Ouvrez vos yeux ! voulez-vous ouvrir vos yeux ! Oh ! je vous gronderai, je vous gronderai... mademoiselle !

JEANNINE, les yeux obstinément fermés, ne voulant pas les rouvrir au monde extérieur, lance à voix étouffée. — Est-ce que Georges sait ?

ISABELLE. — Mais oui, Georges sait ! Je crois bien. Il est là ! (Haut.) Georges !

JEANNINE. — Non, non ! je ne veux pas !... je ne veux pas !

Elle se renfouit dans les coussins, cette fois complètement. Isabelle fait un geste impérieux à Georges et mimique de Georges qui a l'air de dire : « Tout à l'heure... on a bien le temps ! »... Il s'échange à ce moment, entre Georges et Isabelle, une pantomime agitée.

ISABELLE, appelant très haut. — Georges !

(A Jeannine.) Tiens, le voilà devant toi !... Ouvrez les yeux !

JEANNINE, sanglotant et trépignant, la bouche contre les coussins. — Je ne veux pas ! Je ne veux pas !

ISABELLE. — Tiens, le voilà qui te tend la main et qui te parle. Regarde.

Nouvelle mimique. Il faut enfin que Georges se décide. Alors il tire brusquement ses manchettes de l'air de quelqu'un qui prend un grand parti et il s'avance.

GEORGES, avec un sourire bête et figé sur les lèvres. — Eh bien ! Jeannine, eh bien !... vous nous en faites des peurs !... Vous ne voulez pas me donner la main ?

JEANNINE, pleurant à gros bouillons. — Isabelle ! Isabelle !

ISABELLE, essayant de lui forcer doucement les paupières avec les doigts. — Ouvrez les yeux !... Je veux que tu ouvres tes petits yeux... Si, si... qu'est-ce que c'est que ça !



GEORGES. — QUATRE HEURES, DÉJÀ! COMME NOUS AVONS DÉJEUNÉ TARD!

ACTE DEUXIÈME

A Saint-Meilhan. — Résidence sans grand style, bâtie sous la Restauration. — Une grande pièce du rez-de-chaussée donnant, par une large porte-fenêtre en fer forgé, comme une grille avec vitres, sur un perron et sur un long parc feuillu à peine un peu roux déjà. — La pièce est vaste, gaie et froide; habilement modernisée, dans les détails, par des mains de femme. A droite et à gauche, portes. Piano à queue. Grande cheminée ancienne, arrangée à l'anglaise, à gauche. — Les meubles sont jolis.

Le rideau se lève sur une scène d'intimité deux mois après le premier acte. A gauche, Isabelle et M^{me} Heiman, près d'une petite table où il y a des boissons. A droite, à distance, Georges tape avec un marteau sur quelque chose qu'on ne distingue pas très bien; et au milieu d'eux, sur un pouf, face au public, complètement isolée: Jeannine. Elle se ronge un peu les ongles. Elle a un petit polo sur la tête et une cravate rouge.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, ISABELLE, M^{me} HEIMAN,
JEANNINE

GEORGES. — Quatre heures déjà! Comme nous avons déjeuné tard!

ISABELLE. — Et vous n'avez pas encore travaillé aujourd'hui?

GEORGES. — Chiche! J'y vais.

ISABELLE, à M^{me} Heiman. — De la glace?

MADAME HEIMAN. — Merci. Maintenant, on n'en a guère plus besoin... Comme c'est joli toute cette descente vers l'Oise, d'ici!

GEORGES. — C'est une merveille, par les premiers jours de froid... Avec le petit vent du nord qui rebrousse les feuilles, c'est tout d'argent. Si vous voyiez ça à cinq heures du matin!... Seulement, voilà, il faut être levé.

MADAME HEIMAN. — Vous vous levez donc à cinq heures du matin?

GEORGES. — A la bougie, quelquefois.

MADAME HEIMAN. — Vous chassez en ce moment? C'est donc vous qui faites tout ce bruit de fusillade au bout de mon parc? On ne peut plus dormir.

GEORGES. — Peuh! je vais plus loin que ça... J'ai été jusqu'à Laurac, hier.

MADAME HEIMAN. — Mâtin!

ISABELLE. — Vous ne voulez pas nous aider à arranger ces chrysanthèmes?

MADAME HEIMAN. — Nous manquons de chic.

GEORGES. — C'est très bien, au contraire. N'y touchez plus... Mon lemonscoach est sucré?

ISABELLE. — Non, j'ai oublié.

GEORGES. — Où est le sucre pilé?

JEANNINE, *se levant subitement de son pouf, comme réveillée d'un rêve, et se précipitant.* — Voilà.

Elle empoigne le sucre pilé et le porte à Georges.



GEORGES. — Ah!... ON VA VOUS METTRE VOTRE BEAU COLLIER... SALE BÊTE...

GEORGES. — Ah! merci, merci.

Jeannine se rassied.

MADAME HEIMAN. — Vous voudrez bien faire un petit tour de voiture avec moi, avant d'aller à la gare?

ISABELLE. — Pourquoi à la gare?

MADAME HEIMAN, *embarrassée.* — Je ne vous ai pas dit?... M. de Chelles arrive au train de six heures.

GEORGES. — Victor? Tant mieux!

MADAME HEIMAN. — Il passait dans le département, alors...

GEORGES. — Oui, oui... S'en donne-t-elle du mal!

ISABELLE. — Eh bien! à cinq heures, si vous voulez; je vous accompagnerai peut-être jusqu'à la gare.

MADAME HEIMAN. — Jeannine voudra bien se joindre à nous?

ISABELLE. — Je ne sais si cela lui convient... Veux-tu venir en voiture, à cinq heures, avec nous? (*Elle se retourne en s'adressant à Jeannine. Jeannine est, depuis le commencement de la scène, perdue dans la contemplation béate de Georges; elle ne le quitte pas des yeux. En ce moment, elle a la bouche grande ouverte et n'entend absolument rien. — Reprenant à voix basse :*) Jeannine?

MADAME HEIMAN, *comblant habilement le silence.* — Ah! l'eau déborde!... prenez garde!

ISABELLE. — Mais non, elle ne déborde pas.

MADAME HEIMAN. — Ah! je croyais. Connaissez-vous le petit bois des Cheminières, à trois kilomètres d'ici? Comment, vous ne l'avez jamais visité? C'est exquis, ma chère... il faut absolument que vous voyiez ça... Pour une fois que je vous tiens, je ne vous lâche pas. Nous irons tout à l'heure.

ISABELLE. — Quoi? Si vous voulez... ça m'est égal.

MADAME HEIMAN, *à Georges.* — Que faites-vous là-bas?

GEORGES. — J'arrange le collier de Neyt qui est détraqué... Elle perd tout le temps son collier, cette bête!... Allons bon!... Où ai-je mis le tournevis, maintenant?

JEANNINE, *se précipitant de son pouf.* — Le voilà!

Elle a tout de suite trouvé le tournevis et le porte à Georges.

GEORGES. — Ah! merci, merci. (*Il dépose son cigare et siffle.*) Neyt! Neyt!

JEANNINE. — Elle n'est pas là; elle doit être dehors.

GEORGES, *appelant plus fort.* — Neyt! Neyt!

JEANNINE, *va vite à la porte du perron, siffle et fait des gestes.* — Allons, arrivez ici, tout de suite!

Elle prend le petit chien dans ses bras et le dépose sur les genoux de Georges.

GEORGES. — Ah!... on va vous mettre votre beau collier... sale bête... sale chien... Et ne m'embrassez pas surtout! Allons, debout... sur votre derrière!... Eh bien! eh bien!... ce n'est pas la peine de me mettre en quatre pour vous... Voulez-vous bien!...

JEANNINE, *riant.* — Vous lui dites tous les jours des méchancetés, ce n'est pas étonnant si elle vous désobéit... Je vais lui tenir le cou.

GEORGES. — C'est ça, allons... (*Jeannine rit en essayant de retenir Neyt sur les genoux de Georges.*) Je vous ai pincée!

JEANNINE. — Non, ce n'est rien!

GEORGES. — Si, je vous ai pincée!

ISABELLE, *qui les regarde, interrompant tout à coup.* — Voyons, Jeannine! laisse donc ce chien une minute... il est insupportable, on le trouve partout... Il n'y a que lui dans la maison.

JEANNINE. — Mais on arrange son collier.

ISABELLE. — Il a les pattes dégoûtantes. Il vous salit, il ennuie tout le monde.

JEANNINE. — Mais puisque...

ISABELLE. — Allons, laisse-le, je te dis... envoie-le coucher.

JEANNINE, *prend vivement le chien sous son bras.* — Bien!

ISABELLE. — Ce n'est pas une raison pour t'en aller!

JEANNINE, *blême.* — Viens, Neyt!

Elle sort en claquant la porte.

ISABELLE, *bas à Mme Heiman.* — Allons, voilà encore qu'elle va bouder!... Rendez-moi un service.

MADAME HEIMAN — Volontiers!

ISABELLE. — Sans avoir l'air de rien, voulez-vous regarder où elle s'en va? Je ne veux pas trop paraître la surveiller, vous comprenez?... mais je n'aime pas quand elle boude.

MADAME HEIMAN. — Comment donc!

GEORGES. — Vous dites, chère amie?

Il appuie sur « chère amie ».

ISABELLE. — Rien, ne vous occupez pas... cher ami.

M^{me} Heiman est sortie.

SCÈNE II

ISABELLE, GEORGES, seuls.

Ils mesurent un instant le silence, puis se lèvent en même temps et se font signe: « Oui ». Ils se collent dans un coin, s'étreignent.

ISABELLE, *tout à coup.* — Prends garde, elle est peut-être derrière la porte!

Elle se dégage.

GEORGES. — J'ai compté, cette fois nous en avons pour cinq minutes.

ISABELLE. — En voilà une de passée.

GEORGES. — Restent quatre.

Il l'attire.

ISABELLE. — Prends garde... la voilà...

Ils se séparent brusquement. — La porte vient de s'ouvrir.

GEORGES, *empoté, détachant ses roots.* — Vous ne pensez pas, ma chère amie, qu'il soit alors absolument nécessaire...

C'est la femme de chambre qui est entrée.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Madame... voilà les chapeaux de mademoiselle qu'on apporte.

ISABELLE. — C'est bien... posez-les là.

GEORGES, *furieux.* — Vous ne pourriez pas frapper avant d'entrer?... Votre service se néglige considérablement à la campagne... vous entendez?... ne me le faites pas répéter!

LA FEMME DE CHAMBRE. — Oui, monsieur...

GEORGES. — Allez!... C'est insupportable! (*Elle sort.*) Chérie!...

Ils s'étreignent à nouveau.



LA FEMME DE CHAMBRE. — MADAME... VOILÀ LES CHAPEAUX DE MADEMOISELLE QU'ON APORTE.

ISABELLE, *réprimant de la main un battement de cœur.* — Ah! j'ai eu peur!

GEORGES. — Tu as eu peur?... C'est délicieux.

ISABELLE. — Non. Je ne trouve pas.

GEORGES. — Ne dis pas ça! c'est délicieux!... Il me semble que je trompe ton mari... chose exquise.

ISABELLE. — Nous trompons quelqu'un. en effet... Chaque baiser est un remords.

GEORGES. — C'est ce que je dis... (*U₂ t mps.*) sous une autre forme, voilà tout.

ISABELLE. — Tu ne trouves pas qu'il y a quelque chose de honteux et même de vilain dans nos baisers?

GEORGES. — Oui, il y a de l'adultère... Ma maîtresse! ma petite maîtresse!...

ISABELLE. — On dirait que ça t'amuse!

GEORGES. — Plus, ça m'excite!

ISABELLE. — Tu as un excellent caractère.

GEORGES. — On le fait, son caractère! Le sien devient, en effet, excellent. Je commence à comprendre le charme de notre situation... J'ai vingt ans... je sors du collège et j'ai une aventure avec toi. Ecoute, suppose que tu es la bonne de ma mère...

Il lui prend la taille.

ISABELLE. — Tu es stupide!

GEORGES. — Je trouve cela amusant, très, très drôle, et plus... Ces baisers dérobés, ces... Nous qui partions pour un ménage bourgeois!

ISABELLE, froidement. — Celui-ci te va mieux, je comprends ça.

GEORGES, tirant tout à coup sa montre. — Voyons, deux et une font trois... Dépêchons-nous. (On frappe à la porte, machinalement il dit :) Entr...

ISABELLE. — Chut!

Ils se séparent et vont s'asseoir diversement.

GEORGES, une fois installé, un journal à la main. — Entrez!

SCÈNE III

LES MÊMES, JEANNINE

ISABELLE. — C'est toi, Jeannine? Pourquoi frappes-tu?

JEANNINE, du bout des dents. — Au cas où je vous aurais dérangés.

ISABELLE. — Tu sais bien que tu ne nous gênes jamais.

JEANNINE, petit air faussement naturel. — Je venais chercher mes jonchets que j'avais oubliés... Je peux?

ISABELLE. — Jeannine, écoute ici.

JEANNINE. — Quoi?

ISABELLE, lui fait signe de venir. — Ma question quotidienne. Si M^{me} Heiman n'était pas venue déjeuner ce matin, je te l'aurais déjà posée... Je ne voudrais pas t'importuner non plus; tu es libre... Je te demande seulement : Es-tu dans les mêmes dispositions aujourd'hui que les autres jours? Tu ne veux pas que nous causions un peu?... Non? Ce que j'en dis, tu le sais bien, n'est uniquement que pour ton bonheur.

JEANNINE, les sourcils très écarquillés. — Mais je suis très heureuse, je te remercie, je suis très heureuse comme cela! Pourquoi?... Avec tout ce que tu as eu la bonté de m'acheter... mon jeu de géographie, mon

Eurêka, et mes jonchets, surtout mes jonchets... C'est encore ce que tu pouvais trouver de mieux dans les jeux à un. (*Se levant vivement.*) Tu permets? Ils sont là, dans le tiroir, n'est-ce pas?

ISABELLE, la figure un peu contractée, avec un regard vers Georges qui lit le journal sans bouger. — Je t'achète des jouets pour te forcer à te distraire... à t'occuper manuellement un peu, malgré toi, d'une façon quelconque... Voyons, mon petit, viens entre nous... ici. Je voudrais que tu nous parles.

JEANNINE. — Mais quoi? Qu'est-ce que tu as? Je ne comprends pas bien ce que tu veux dire... Il ne faut pas que j'aille jouer?... c'est ça? Attends que je pose cette boîte. Voilà.

Elle s'assied, les mains aux genoux comme à la classe.

ISABELLE, avec un soupir. — Allons, ce n'est pas encore aujourd'hui que nous tirerons quelque chose de toi et que naîtra un peu d'intimité et de confiance. Tant pis!

Silence.

JEANNINE. — Alors, je peux remonter? (*Elle se lève, remonte et va sortir. A la porte, elle se ravise; très haut :*) Tu sais, j'ai réfléchi pour le professeur de gymnastique.

GEORGES, levant le nez de son journal. — Quel professeur de gymnastique?

ISABELLE, gênée. — Oui, j'ai cherché quelqu'un qui pourrait, de temps en temps, venir lui faire faire un peu d'exercice, ici.

JEANNINE, de la porte, cinglant les mots. — Comme je fais déjà beaucoup d'hygiène, je crois que ça me fatiguera. Tu remplaceras cela par autre chose, si tu veux bien. (*Fausse sortie encore.*) Ah! puis, si tu vas à la ville, veux-tu avoir la complaisance de m'acheter une autre balle?... La mienne est usée.

Au moment où elle sort, elle heurte dans la porte M^{me} Heiman qui rentre.

MADAME HEIMAN. — Tiens, vous étiez là?

JEANNINE. — Vous me cherchiez?

MADAME HEIMAN. — Du tout, mais je vous croyais sortie.

JEANNINE. — J'étais rentrée, vous voyez... (*Imperturbable, les mains derrière le dos.*) Pardon, madame.

MADAME HEIMAN, qui est restée dans la porte, ne comprenant pas. — Quoi?

JEANNINE. — Pardon, je voudrais passer.

MADAME HEIMAN. — Ah! oui!

Une seconde et la porte se referme; Jeannine a disparu.

SCÈNE IV

GEORGES, ISABELLE, M^{me} HEIMAN

GEORGES, *jette son journal en pouffant.*
— Elle ne vous l'a pas envoyé dire, hein ? Ses jonchets !... Et son professeur de gymnastique !... Elle est extraordinaire, cette petite !

ISABELLE. — Ça te fait rire ? Tu as de la chance.

GEORGES, *avec un haussement d'épaules.*
— Oh ! il n'y a pas de quoi pleurer... mon Dieu !

ISABELLE. — Je ne trouve pas ces petites scènes d'une drôlerie irrésistible... Maintenant, je n'en comprends peut-être pas tout le sel, il est vrai !

MADAME HEIMAN, *qui s'est tenue éloignée, et regarde à la fenêtre pour se donner une contenance.* — Alors, que fait-on aujourd'hui ?... Il serait temps de se décider.

GEORGES. — Sortez, vous... moi, je monte travailler.

ISABELLE, *à Georges.* — Vous montez ?

GEORGES. — Il le faut bien.

ISABELLE. — A votre aise ! (*Elle remonte ; bas à M^{me} Heiman.*) Je vous remercie, vous savez, et m'excuse.

MADAME HEIMAN. — De rien, de rien. Je la croyais au jardin. Elle a dû faire le tour par la cuisine pour rentrer ici... Quel petit furet !

GEORGES. — Dites donc, ne partez pas sans que je vous aie serré la main ; d'ailleurs, je n'en ai que pour une heure, vous serez encore là quand je redescendrai ; hêlez-moi, en tout cas, par la fenêtre.

MADAME HEIMAN. — Paresseux ! Est-ce qu'il avance, votre livre ?

GEORGES. — Ça boulotte, ça boulotte... Je vous le lirai un de ces jours.

ISABELLE. — Allez travailler, mon ami, allez !

GEORGES. — Je me sens beau. La sensation du devoir ! A tout à l'heure.

Il sort.

SCÈNE V

M^{me} HEIMAN, ISABELLE,
puis GEORGES

MADAME HEIMAN. — Ah ! ma chère amie, je ne suis pas fâchée que l'occasion se présente, — si vous m'en donnez la permission, toutefois, — de causer un peu librement. Depuis quinze jours que je me suis installée chez moi, j'ai craint beaucoup d'être indiscrete, et je me suis tenue à l'écart, vous avez dû voir avec quelle réserve !

ISABELLE, *d'un air candide.* — Vous auriez pu venir plus souvent, autant que vous auriez voulu.

MADAME HEIMAN. — Nous n'avons échangé que des paroles volontairement indifférentes,



MADAME HEIMAN. — COMMENT CELA VA-T-IL ICI, DEPUIS CES DEUX MOIS ?

par-dessus les haies... Alors, dites ?... Comment cela va-t-il ici, depuis ces deux mois ?

ISABELLE. — Mais très bien, très bien, très bien.

Isabelle feuillette un livre.

MADAME HEIMAN. — Ah ! j'avais cru... j'avais cru vous sentir encore en proie à des inquiétudes, des transes...

ISABELLE. — Pourquoi ? Parce que je vous ai envoyée à la recherche de Jeannine ?... Simple formalité... Tout va très bien, très bien...

MADAME HEIMAN. — Vous me rassurez ! Je suis bien contente. C'est curieux comme on se trompe ! Il m'avait semblé percevoir...

ISABELLE. — Quoi ?

MADAME HEIMAN, *coup d'œil malin.* — Oh ! une atmosphère générale... un je ne sais quoi dans la conversation.

ISABELLE. — Vous vous trompiez... Tout va à merveille, je vous le répète... tout est pour le mieux.

MADAME HEIMAN. — Alors, Jeannine ?

ISABELLE. — Jeannine est parfaite, Georges est parfait, j'ai lieu d'être pleinement satisfaite.

MADAME HEIMAN. — Je pensais bien que cette petite crise d'enfance se dissoudrait d'elle-même au beau soleil !... Et vous ? Comment avez-vous supporté une situation, en somme bien... pénible, bien difficile ?

ISABELLE. — Comme vous le voyez.

MADAME HEIMAN. — Vous avez été si courageuse ! Ah ! peu de femmes auraient eu votre énergie ! Votre mine, d'ailleurs, laisse à désirer... Jeannine, elle, a repris, son petit air calme. Georges, je n'en parle même pas...

ISABELLE. — Mais si, parlons-en, au contraire. Quel visage florissant, n'est-ce pas ? Il engraisse !

MADAME HEIMAN. — Je n'ai pas fait attention.

ISABELLE. — Vous n'avez pas vu? Il engraisse. C'est remarquable, sérieusement... Il prend du ventre.

On rit.

MADAME HEIMAN. — Et...

ISABELLE. — Et?

MADAME HEIMAN, *souriant*. — Je vais vous paraître indiscreète... indélicate, mais excusez une question qui me vient naturellement aux lèvres.

ISABELLE. — Dites.

MADAME HEIMAN. — J'ai observé que vous employiez, Georges et vous, le vouvoient avec une affectation bien naturelle devant Jeannine... Je veux savoir si ce sont encore les... comment dire?... les mêmes formules que vous employez dans l'intimité?

ISABELLE, *avec un mouvement*. — Mais voyons! Georges et moi nous ne sommes qu' des amis.

MADAME HEIMAN, *interloquée*. — Ah! bah! Mais, au moins, vous ne me ferez pas croire

je vois que tout est pour le mieux, en effet...

ISABELLE. — Vous vous levez?

MADAME HEIMAN, *battant froid*. — Mon Dieu, chère amie... je crois décidément que ma présence est très déplacée. Et je n'ai plus qu'à m'excuser d'avoir été indiscreète.

ISABELLE, *brusquement*. — Rasseyez-vous, Odette. Eh bien! oui, c'est vrai... pourquoi essayer de nier plus longtemps l'évidence même?... oui, ça ne va pas, ici... ça ne va pas comme je l'espérais.

MADAME HEIMAN, *tout de suite rassérénée et curieuse*. — Pauvre amié! Vous deviez vous attendre pourtant à toutes les difficultés!

ISABELLE. — Ah! dites à toutes les affres! J'avais tout prévu. Aussi, je ne parle pas de mes angoisses personnelles... elles ne comptent pas... J'avais prévu l'état d'anxiété chronique dans lequel je devais désormais vivre, par peur insurmontable, irraisonnée même, de ce que ces yeux-là ont déjà vu!... Il y avait pourtant une chose sur laquelle je n'avais pas compté : le silence de Jeannine, un silence résolu, entêté... un mutisme mystérieux contre lequel je ne peux rien, absolument rien!... Et cela, c'est mal de sa part, je crois avoir le droit de le dire!

MADAME HEIMAN, *poussant sa chaise*. — Mais racontez; je ne suis au courant de rien, moi!

ISABELLE. — Sans quoi, je ne sais que trop la tâche terrible que j'ai assumée!... Oh! ces premiers jours! Je les prévoyais, mais rien ne peut vous en donner une idée! Nous avons fait tout ce que nous avons pu... Nous ne nous quittions pas tous les trois. J'évitais de me trouver seule avec Georges. Je voyais tellement ses pauvres regards navrés dès que nous étions obligés de la quitter!... Je devinais tellement ce qui se passait en elle!... Mais quoi? il fallait bien nous séparer, ne fût-ce que... pour la nuit... Oh! ces promiscuités inévitables! Cette espèce de honte continuelle! l'inévitable détail de l'intimité auquel il a fallu descendre! Ah! elle eût été autre, cette petite, mais, comme on me l'a changée! Vous ne pouvez vous douter de son insistance froide et silencieuse... cet œil qui voit tout, devine, cherche à percer, va au-devant des pensées... Et cela avec, je puis dire, une impudeur, un soudain cynisme, une sorte de fièvre froide extraordinaire!... Nous avons placé naturellement nos trois chambres à des paliers différents... mais que de nuits, je peux vous le confier, où j'ai entendu son petit pas nu monter furtivement l'escalier!... que de nuit où j'ai senti son haleine anxieuse derrière la porte!... Elle épiait... puis je l'entendais descendre; alors mon cœur se remettait à battre... Oh! ces lendemains, où je la voyais toute pâle, avec des cernures, et déjà vieillie par la mauvaise anxiety! Partout, dès que nous nous trouvons ensemble, Georges et



MADAME HEIMAN. — MON DIEU, CHÈRE AMIE... JE CROIS QUE MA PRÉSENCE EST TRÈS DÉPLACÉE.

que vous n'avez point quelque rapprochement, quelques heures d'intimité! Vous ne gardez pas cette contrainte superflue l'un devant l'autre, je suppose?

ISABELLE, *gênée*. — Mais si, mais si... Cela fait partie de mon programme.

MADAME HEIMAN. — Fichtre! Vous êtes une femme de caractère. (*Se levant.*) Allons,

moi, elle nous traque. On ouvre une porte... crac... elle est là, derrière, droite, les lèvres pincées. Elle vous regarde, puis passe comme une ombre. Elle fait des irruptions brusques; sa petite tête les prépare, les calcule toute la journée. Oh! le reproche perpétuel de son attitude! Et j'ai tenté tout, toutes les paroles, toutes les tendresses! J'ai essayé toutes les conversations, à trois, à deux, sur son amour; j'en ai ri... j'en ai pleuré... Rien. Rien ne peut la faire sortir de ce silence. Elle me revient d'ailleurs... d'autre part... d'une autre vie... où elle a laissé la mémoire et le passé... Des mots de haine parfois lui échappent; elle n'a plus que cela à mon service, de la haine!

MADAME HEIMAN. — Oh! de la haine! à coup sûr, vous exagérez!

ISABELLE. — Non, je ne m'illusionne pas, allez! Elle me hait. Ah! ma tâche ne sera guère facile! Enfin, tout cela n'est pas à raconter...

MADAME HEIMAN. — Vous êtes du moins certaine qu'elle a renoncé à ses idées noires?

ISABELLE. — Rien moins que certaine! Allez savoir, avec un pareil mutisme! Je vis dans des transes perpétuelles. Je l'épie comme je peux; je la fais surveiller jusque dans sa chambre par les domestiques... Vous devinez aisément toute notre vie!

MADAME HEIMAN. — Et Georges, au milieu de tout cela?

ISABELLE. — Georges? Parfait, parfait! Il est très correct.

MADAME HEIMAN. — Car lui aussi a sa bonne part d'ennuis... et chez un concentré comme lui...

ISABELLE. — Esprit beaucoup plus superficiel qu'on ne le croit en général!... Je le connais bien... Il y a du fond, certainement, chez ce garçon, mais de la surface surtout...

MADAME HEIMAN. — Vous trouvez? Je l'ai toujours connu plutôt méthodique, posé...

ISABELLE. — Oui, je sais... c'est l'impression qu'il donne en général!... (*Elle hausse les épaules.*) Il chasse, il travaille un peu... Il est d'attitude très joviale... avec moi, du moins. (*Négligemment.*) Je ne sais comment il se comporte avec Jeannine, quand ils sont seuls.

MADAME HEIMAN. — On le devine!

Elle a dit cela sans y ajouter d'importance.

ISABELLE, *de but en blanc.* — Vous le devinez? Eh bien! dites, pour voir?

MADAME HEIMAN, *prise au dépourvu.* — Mais... mon Dieu!... à les voir ensemble, lui, l'air raisonnable, paternel... les mains dans les poches... elle, bougon...

ISABELLE. — Vous les avez vus ensemble?

MADAME HEIMAN. — Oui.

ISABELLE. — Où ça?

MADAME HEIMAN, *un peu gênée.* — Mais plusieurs fois... avant-hier encore... au bout

du parc, au tournant de la vigne phylloxérée.

ISABELLE. — Avant-hier, mercredi?

MADAME HEIMAN. — Oui.

ISABELLE. — Ils vous ont vue?

MADAME HEIMAN. — J'ignore. Ils passaient.

ISABELLE. — A quelle heure, mercredi?

MADAME HEIMAN, *évasive.* — Ah! je ne me rappelle plus!

ISABELLE. — Le matin ou le soir?

MADAME HEIMAN, *hésitation.* — Plutôt le soir.

ISABELLE. — Quatre heures?

MADAME HEIMAN. — Oui, quatre heures, c'est ça... Pourquoi?

ISABELLE. — Pour rien. (*Elle remonte.*) Eh bien! sort-on, décidément?

MADAME HEIMAN. — Qu'est-ce que vous avez? Ah! pauvre de moi, qu'ai-je fait encore?...

ISABELLE. — Rien, mais mercredi, à deux heures, Georges est parti à bicyclette pour la ville... et il m'a dit y être resté, sans bouger, jusqu'à sept... Voilà.

MADAME HEIMAN. — Je me suis donc trompée de jour... Attendez... mais oui, justement, je crois que...

ISABELLE, *lui mettant la main sur l'épaule en riant.* — Non, non, je vous en prie, ne cherchez pas à rattraper!... Comme ça n'a pas d'importance... Ils se cachent, voilà tout... Déjà!

MADAME HEIMAN. — Je connais Georges, et, tel que je le connais, je suis sûre de n'avoir pas gaffé... Voyons, voyons... depuis le déjeuner je vous observe... Ne seriez-vous pas tout simplement jalouse?

ISABELLE. — Plaît-il?

MADAME HEIMAN. — Oui, ne seriez-vous pas jalouse?

ISABELLE. — Jalouse, moi? Ah! vous tombez bien! Jalouse! Dieu non, par exemple!... Pas de ça, Lisette! Vous me connaissez peu... Moi!... Je ne voudrais pas que vous le pensiez, surtout!

MADAME HEIMAN. — Est-ce bien vrai, aussi, ce que vous me disiez tout à l'heure de votre intimité, ou du moins de votre manque d'intimité avec Georges?

ISABELLE, *avec un mouvement d'hésitation et rapidement.* — Qu'importe!

MADAME HEIMAN. — Ah! bien, parfait!

ISABELLE, *embarrassée, à voix basse.* — J'ai été obligée de céder à Georges. Oui, je n'ai pas pu agir autrement... il m'a semblé que mon devoir...

MADAME HEIMAN, *riant.* — Parfait! (*Elle va sur le perron et appelle en l'air.*) Georges!

ISABELLE. — Que faites-vous?

MADAME HEIMAN. — Après ce que vous venez de me conter là, je suis complètement assurée. Vous allez voir... j'ai hâte de vous démontrer que je n'ai pas gaffé.

LA VOIX DE GEORGES, *par la fenêtre du premier étage.* — Quoi?

MADAME HEIMAN, *du perron*. — Je m'en vais... Alors, je vous appelle, comme vous me l'avez demandé.

VOIX DE GEORGES. — Je descends!

ISABELLE. — L'absurde histoire!

MADAME HEIMAN. — Il ne faut pas laisser traîner les malentendus. Axiome. Vous débutez; moi, j'ai quinze ou vingt ans de... virtuosité. Fiez-vous-en à moi, ma chère... Je vais commander ma voiture pour la promenade. Pendant ce temps, vous allez dire votre soupçon tout franchement à Georges et... je reviendrai vous prendre en victoria... Tenez, je ris!

ISABELLE. — Vous me rendez ridicule!

MADAME HEIMAN. — Faut-il que je sois sûre de votre mari pour risquer le paquet!... Dites-lui tout en deux mots, et vous verrez!... Mais abordez très franchement la question, hein? Pas de complications, sur-tout?

ISABELLE. — Oh! des complications! que vous me connaissez peu!... Droit au but... telle est ma devise, toujours... Vous allez voir.

MADAME HEIMAN. — Non, je ne verrai pas.

ISABELLE. — Ça ne fait rien. Droit au but. Deux mots : oui; non.

SCÈNE VI

LES MÊMES, GEORGES

GEORGES, *entrant de droite*. — Donc, vous ne sortez pas ensemble, décidément?

MADAME HEIMAN. — J'avais oublié un rendez-vous, chez moi, très pressé... Je sortirai peut-être tout à l'heure... si Isabelle veut venir me prendre?

ISABELLE. — Peu probable.

MADAME HEIMAN. — Adieu, mes enfants!

GEORGES. — Quelle fièche!

MADAME HEIMAN. — C'était inutile de descendre... mais vous l'avez voulu.

GEORGES. — Et je ne le regrette pas. Je n'avais pas le courage de venir prendre un livre dont j'ai besoin... là, dans la bibliothèque... Vous ne voulez pas que je vous accompagne?

MADAME HEIMAN, *ouvrant son ombrelle*. — Non, non, bonsoir.

Elle s'en va.

GEORGES, *du perron*. — Bonne promenade!... Quel temps, hein?... Ne vous retrousez pas si haut... je suis encore là... Quoi?... Mais non, je ne suis pas si bête que ça!

SCÈNE VII

GEORGES, ISABELLE, puis LA BONNE.

Resté seul avec Isabelle, Georges redescend et se frotte les mains en chantonnant, puis il s'approche de sa femme et va l'embrasser. A ce moment, fracas. Par la porte-fenêtre du fond un grand ballon de jardin a bondi sur eux. Ils se séparent effrayés. Puis, Georges, ayant compris d'où et de qui est parti le projectile, sourit, hausse les épaules. Il ramasse le ballon, va à la fenêtre.

GEORGES, *riant*. — Le ballon de Damoclès.

Il envoie promener le ballon, d'un grand coup de pied, dans le jardin.



GEORGES. — LE BALLON DE DAMOCLÈS.

ISABELLE. — Tu es bien joyeux, Georges; tu fais des mots... c'est ravissant... seulement, si tu pouvais avoir une joie moins bruyante, je t'en serais reconnaissante.

GEORGES. — Je serai triste, si tu y tiens; mais je n'ai pas de raison d'être triste.

ISABELLE. — Je sais; mais moi, j'en ai... Je t'en prie, mets la sourdine... ce sera plus décent.

GEORGES. — N'est-ce pas toi qui m'as recommandé d'être aussi gai que possible?... Je pensais que cela faisait partie du programme. C'est une gaieté de...

ISABELLE. — ... de commande.

GEORGES. — Oui.

ISABELLE. — Merci. Tu t'en es bien

quitté. Je me rappelle, en effet, je croyais benevolement que la situation allait te gêner un tant soit peu, t'être désagréable... Je croyais, oui, je l'avoue, que tu allais souffrir de ton côté.

GEORGES. — Je veux bien souffrir, si tu y tiens absolument... mais je n'ai pas de raisons de souffrir.

ISABELLE. — C'est que c'est vrai, pourtant!... Quelle raison aurait-il de souffrir, en effet?... C'est admirable! Tu es là, à l'aise, confortablement...

GEORGES. — Confortablement, non, non... n'exagérons rien... Je ne suis pas mal, actuellement, voilà tout.

ISABELLE. — Il y a deux femmes qui t'aiment, au lieu d'une! C'est tout le résultat que t'a apporté ce changement de vie!... Il a parbleu raison!... Seulement, moi, qui n'ai pas les mêmes sujets de gaieté, ce que je te demande, c'est un peu de décence dans tes expansions — pour celle qui souffre.

GEORGES. — De décence?... J'ai fait quelque chose d'indécent?

ISABELLE. — Ce que je te demande, c'est, devant Jeannine, un peu de retenue... afin de ne pas entraver ma tâche à moi, suffisamment pénible, telle qu'elle est.

GEORGES. — Parce que j'ai ri tout à l'heure, après la sortie de Jeannine?

ISABELLE. — Sans quoi, mon Dieu, je comprends tellement!... Oh! je ne t'en veux pas... c'est si naturel, en effet!... Tu es flatté... Ce sont des faiblesses d'amour-propre si compréhensibles!

GEORGES. — Flatté?

ISABELLE. — Ne t'en défends pas; à quoi bon? Il y a beau temps que j'ai fait la remarque... en souriant... Je ne t'en ai pas parlé, parce que, nous autres femmes, nous comprenons si bien ces choses-là... et les hommes sont si fats!

GEORGES. — Elle est bonne!

ISABELLE. — Tu crois que je ne vois pas toutes tes petites manigances?

GEORGES. — Oh! conte-moi les petites manigances... j'en serai bien aise!

ISABELLE. — Tu veux?... Au hasard... dans le tas... tiens. Durant les regards qu'elle te jette, ces longs regards insistants et béats, qui ont l'air de dire : « Est-il beau, Seigneur, est-il beau! », tu prends alors un air modeste, détaché... qui est très amusant, je t'assure, à observer! Mais oui, mon ami, vous avez des manières de faire des effets de mains, quand vous voyez que son regard se pose, s'installe sur vous... des gestes enfuis vers la cravate...

GEORGES. — Vous êtes un vrai miroir, mais un miroir qui rend bien, sapristi!

ISABELLE. — Le petit ton poli, condescendant, et joliment fat, avec lequel vous lui demandez : « Jeannine, voulez-vous me passer telle chose? »

GEORGES. — Quoi encore? quoi encore?

ISABELLE. — Un petit détail... entre

mille... mais assez drôlet. Vous fumiez la pipe, à Paris. Pendant six ans, vous avez fumé la pipe chez moi, sans vous gêner, oui, ma foi... je vous aurais brodé des pantoufles!... Eh bien! maintenant, vous vous êtes mis à la cigarette!... Oh! c'est un rien, je le sais bien, mais un rien significatif pour l'observateur!

GEORGES. — Pardon, voilà une amélioration dont vous profitez aussi... L'hommage est de moitié pour vous... il y a ingratitude à me le reprocher.

ISABELLE. — Tenez encore... mais non... ceci me gêne un peu à dire... Vous m'en voudrez.

GEORGES. — Dites, dites, pendant que vous y êtes, vous auriez tort de vous gêner.

ISABELLE. — Quand elle chante sa *Chanson de Florian*, vous savez, avec l'expression en coulisse : « *Qu'on chérisse au premier moment, qu'on aime ensuite davanta-ge* », si vous voyiez votre air, lorsque vous lui répondez : « Bien, ça, Jeannine... très bien... recommencez donc! » Vous avez, à ce moment, une expression générale... extraordinaire... oh! intraduisible!... mais très comique. Il y a ainsi tout un côté de vous que je ne connaissais pas autrefois et que vous m'avez révélé... un côté « calicot », mon pauvre ami!... Mais j'ai tort de vous dire tout cela, sans doute, vous m'en voudrez!

GEORGES. — Je vous suis très reconnaissant, au contraire.

ISABELLE. — Je ne vous cacherai pas que, par moments, vous m'apparaissez un peu ridicule, voilà tout.

GEORGES. — Ah! qu'est-ce que j'avais dit? Ridicule!... Ecoute ça, mon bonhomme, écoute ça!

ISABELLE. — Mais, dès les premiers jours, je l'ai si nettement senti, Jeannine vous est devenue tout à coup si sympathique!... vous ne la croyiez pas si intelligente que cela, cette petite!... Tenez, le soir même de notre mariage, après le coup de folie de Jeannine, alors que nous nous concertions, je me rappelle déjà que j'ai été obligée de vous interrompre...

GEORGES, *stupéfait*. — Moi?

ISABELLE. — Oui, quand je vous ai dit : « Nous la guérirons de vous », je me rappelle, vous m'avez répondu déjà de ce petit ton intraduisible : « Pas si sûr que ça! »

GEORGES. — Moi??

ISABELLE. — A ce point que j'ai été obligée, vous ne vous en souvenez pas? de vous reprendre... et d'ajouter : « Mais si, mon ami, mais si... » en souriant, honteuse un peu pour vous.

GEORGES. — C'est le comble, par exemple!

ISABELLE, *continuant*. — Et ça vous gênerait, en effet, qu'elle guérisse! ça vous vexerait... car elle ne peut guérir que par l'amointrissement de votre charme! Vous pourrez diminuer votre puissance de séduction jour par jour... ah! ce sera dur! Et

comme je comprends que vous désiriez voir se prolonger cet état de choses le plus longtemps possible, quitte à entraver mon ouvrage... car c'est contre vous que je travaille, en effet, mon ami... et ce n'est pas



ISABELLE. — JE CONNAIS TROP MOI-MÊME LE POUVOIR DE VOS ARMES.

commode... j'aurais mauvaise grâce à le nier! Je connais trop moi-même le pouvoir de vos armes!

Avec une révérence.

GEORGES, *s'inclinant*. — Vous êtes bien aimable!

ISABELLE. — Cependant, vous vivez votre seconde jeunesse. Et c'est ce qui vous donne cette mine d'admirable prospérité!

GEORGES. — Je ne vais pas mal, je vous remercie... Oh! du côté de la santé!... Enfin, je tâcherai d'aller moins bien, s'il y a un moyen.

ISABELLE. — Tout cela est bel et bon... je ris maintenant, mais il y a des moments où je trouve cela moins spirituel! La situation a complètement dévié et se retourne contre moi. Ma parole, je deviens la femme ennuyeuse à laquelle on se résigne. C'est inouï!

GEORGES. — Est-ce de ma faute?

ISABELLE. — Je comptais sur un peu de bonne volonté de part et d'autre... sur sa tendresse... sur...

GEORGES. — Ah! voilà bien le grand tort!

Vous comptiez sur ce que vous désiriez, tout simplement. Je vous ai assez prévenue, j'ai rabâché... maintenant, vous êtes socialement responsable de nous! je ne m'en mêle plus, je ne veux rien savoir! Je suppose que vous avez réfléchi... alors, la paix! Il fallait tout prévoir.

ISABELLE. — J'espérais appuyer sur un terrain quelconque, mais rien!... Elle se dérobe à toute guérison.

GEORGES. — Guérison! Vous parlez tout le temps de ça comme d'une maladie!

ISABELLE. — C'en est une!... et contagieuse encore!

GEORGES. — A vous entendre, on dirait tout le temps qu'il y a un agonisant dans la maison! J'en arrive à marcher sur la pointe des pieds... Alors, faites l'opération, s'il vous plaît!

ISABELLE. — C'est par une lente hygiène que j'espérais...

GEORGES. — Par un régime, dites donc le mot!... Tout le temps, à Paris, que vous me découvriez vos intentions, ce mot me venait aux lèvres : Un régime. Bains le matin... bain le soir... gymnastique suédoise... promenade... travail à cinq heures...

ISABELLE. — C'est cela, appelez-moi pion, tout de suite!... Je suis le pion!

GEORGES. — Tout ce que vous me dites là, je l'ai prévu, tout noté... (*Sortant un carnet.*) dans mon almanach prophétique pour 1900... Tenez, le 26 septembre... (*Il consulte le carnet.*) Ah! non, vous êtes en avance!

ISABELLE. — Avouez-le, vous êtes extraordinaire! Rien ne vous enlève votre bonne humeur! Mais votre sourire, au moins, expliquez-moi votre sourire!

GEORGES. — Impatiente!... Joconde, depuis le temps, n'a pas encore expliqué le sien!... Voyez-vous, Isabelle, c'est des idées à moi, des petites idées à moi... Dans la vie, je ne sais jamais s'il faut rire ou pleurer... ou plutôt, j'ai la sensation très nette qu'il faut à la fois rire et pleurer des mêmes choses, car toute chose a une double face, l'une drôle et l'autre... pas très drôle... et je ne sais jamais laquelle est la bonne. Ce n'est peut-être d'ailleurs ni l'une ni l'autre!... En tout cas, je n'ai pas assez confiance pour me laisser pleurer; c'est pourquoi je commence toujours par sourire... par peur des dieux, avec la juste crainte d'un comique supérieur. C'est plus prudent.

ISABELLE, *avec mépris*. — Philosophe!

GEORGES, *tout d'un coup, il la saisit à plein bras*. — Et puis, ce n'est pas tout ça!... Il y a quelque chose qui me fait tranquille et patient : tes baisers... oui, tes baisers à toi, les tiens, ceux que tu m'as donnés, car je te les ai arrachés... car ils ont passé tes lèvres serrées... car il a bien fallu que tu cries ta volupté...

ISABELLE. — Tais-toi!... tais-toi!...

GEORGES. — Ah! nie-le donc un peu!... j'en ai encore la brûlure et le désir!

ISABELLE. — Tais-toi... je t'en conjure!

GEORGES. — Que m'importe, dès lors! J'ai le sentiment calme de la victoire, et de l'attente aussi. Pourquoi ne veux-tu pas que je sois heureux, réponds, toi que, si je le voulais, je défierais de sortir de ces bras-là!... Ne te cache pas la tête ainsi, va, lève-la haut... lève-la! (*Il lui relève la tête.*) Tu pleures?

ISABELLE. — Oui, un peu... Tu n'aurais pas dû dire cela... tu as eu tort.

GEORGES. — Oh! Isabelle!

ISABELLE. — Laisse, laisse... (*Elle passe.*) Je suis, à mon tour, nerveuse aujourd'hui... Et puis, que ce soit fini!... Je ne sais ce que j'avais, un besoin malsain de parler... On a tort. Cessons.

GEORGES. — Mais tu m'en veux.

ISABELLE. — Je te jure que non... C'est moi qui me juge absurde. Remonte travailler... et redeviens sérieux. (*Elle va à la sonnette et sonne.*) A propos de choses sérieuses, j'attends toujours le notaire pour l'acte. Es-tu passé chez lui, mercredi? Qu'a-t-il dit de ma lettre?

GEORGES. — Mercredi?... non, je n'y suis pas passé... je n'ai pas eu le temps... J'irai demain.

ISABELLE. — Comment, tu n'as pas eu le temps de deux heures à sept? Qu'as-tu donc fait à la ville?

GEORGES, *embarrassé*. — Ben, pas mal de commissions... je me suis attardé chez le sellier... Et puis la vie de province, déjà!... J'ai flâné au café Lebrault, avec des amis.

ISABELLE. — Jusqu'à sept heures?

GEORGES. — Je te demande pardon... j'enverrai le cocher demain matin... Il n'y a pas de mal.

ISABELLE. — Merci.

Silence.

GEORGES. — Quoi?

ISABELLE. — Rien... bonsoir.

GEORGES. — Je croyais que tu me disais quelque chose.

LA BONNE, *entrant*. — Madame...

ISABELLE. — Voulez-vous appeler M^{lle} Jeannine, et...

Elle s'arrête, attendant que Georges veuille bien sortir.

GEORGES. — Eh bien! je vous laisse, je vais finir ma page.

Il sort.

ISABELLE, *à la bonne*. — Dites-lui que c'est pour essayer des chapeaux...

LA BONNE, *d'un air confidentiel*. — Madame, je dois prévenir madame que M^{lle} Jeannine s'est enfermée dans sa chambre, hier soir, à double tour... J'ai eu très peur... je l'ai surveillée... j'ai vu la lumière jusque très tard.

ISABELLE, *impatiente*. — Mais oui... mais oui... je sais!

LA BONNE. — Je dis ça... parce que madame m'avait recommandé...

ISABELLE. — Oui... oui... allez.

SCÈNE VIII

ISABELLE, seule.

ISABELLE. — Ah! comme il a menti! comme il a menti! Cette fois, je n'ai plus à douter... Bonne bête que je suis!... Oh! mais je saurai... je saurai tout!... A l'autre maintenant! Je la forcerai bien à parler... mais comment? Je veux savoir pourtant... J'existe, moi!

On entend la voix de Jeannine dans le couloir.

VOIX DE JEANNINE. — Où ça? dans le salon?

SCÈNE IX

ISABELLE, JEANNINE

JEANNINE. — Tu m'as appelée?

ISABELLE, *à part*. — Elle... Oh! elle!

JEANNINE. — Qu'est-ce que tu veux?

ISABELLE. — Oui, je t'ai appelée pour que tu essayes tes chapeaux qu'on t'a apportés (*Elle ouvre les cartons, elle met un chapeau sur la tête de Jeannine.*) Il n'est pas laid, celui-là.

JEANNINE. — Fais voir l'autre. Non...

ISABELLE. — Tu n'aimes pas le pailleté, là, devant? Ça se fait beaucoup.

JEANNINE. — Je préfère le grand bord.

ISABELLE. — Le pailleté a du genre, tu sais... Puis, tu as raison.

JEANNINE. — Et les tiens, ils ne sont pas là?

ISABELLE. — Oh! moi... avec mon grand noir... c'est suffisant... La toilette m'est bien égale... à la campagne... je ne suis plus assez jeune, ni assez belle... Toi, c'est amusant de t'habiller, parce que c'est comme une poupée chic... Tu es si jolie! Tout te va! Regarde les chapeaux, ils te coiffent tous... la modiste me le disait encore hier... Alors, c'est celui-là que tu as choisi? Remets-le dans la boîte... (*Au moment où Jeannine va sortir, elle tend vivement un porte-cigarettes.*) Will you have cigarette, miss?

JEANNINE. — Certainly.

ISABELLE. — Take.

JEANNINE. — Well.

Elles allument leur cigarette.

ISABELLE, *la poussant vers le canapé.* — Assieds-toi là... Tu as le temps... Tiens, les allumettes. (*Elle rit et la tient enlacée.*) Ch'tit bout, va!... tu ne sais pas ce que ça veut dire : ch'tit bout? c'est les paysans d'ici qui disent comme ça... c'est vrai! (*Elle l'embrasse.*) Je t'aime bien... Ah! on arrivera un jour à se retrouver! Tu ne peux pas rester dans cet état de claustration morale indéfiniment. Laisse-toi aller... dis-moi tous tes secrets... comme à une amie de couvent. (*Enfantin.*) Si tu étais au couvent, tu aurais bien des amies, n'est-ce pas?

JEANNINE, *faisant tomber la cendre de sa cigarette.* — Mais quoi, quoi te raconter?... Oh! que c'est agaçant!

ISABELLE. — Tout. J'ignore tout de toi... depuis deux mois. Pourquoi ne veux-tu pas parler? Les premiers jours, tu as été exquise d'abandon... et maintenant...

JEANNINE. — Oh! que c'est agaçant!... Qu'est-ce que tu veux savoir? Tu ne seras pas plus avancée!... Lundi je l'aime, mardi je l'aime, mercredi je l'aime... et c'est toute la semaine ainsi... Qu'est-ce que tu veux, ça ne se raconte pas, ce que j'éprouve!... (*Deux longues bouffées de cigarette.*) Ah! si j'écrivais mon roman... peut-être!... (*Grave subitement.*) Tiens, j'ai pensé à toi, justement, hier soir.



JEANNINE — NE ME REGARDE PAS, ÇA ME GÊNE.

ISABELLE. — Oui?

JEANNINE. — J'ai commencé une narration.

ISABELLE. — Une narration?

JEANNINE. — Si je la continue, je t'en

montrerais peut-être des passages... ce qui pourra se montrer... (*Mouvement d'Isabelle.*) oh! peut-être!... je ne promets pas... (*Elle laisse tomber sa cigarette.*) Oui, j'ai pensé écrire certaines choses... pour... pour quand je ne serai plus là... plus tard.

Elle hoche la tête.

ISABELLE. — Ne parle donc pas ainsi!... Quelle phraséologie de mauvais goût! Tu parles comme les petites filles du *Musée des familles!*... (*Isabelle glissant sur le canapé, tout contre Jeannine.*) Tu ne veux pas me montrer ça tout de suite? Tu ne peux pas aller me le chercher?

JEANNINE, *secouant la tête avec une froideur de reine.* — Oh! non, non! C'est tout à fait impossible pour le moment!

Silence.

ISABELLE, *lui entourant la taille, et à voix basse.* — Alors, dis... tu l'aimes toujours fort?

JEANNINE *prend un air de grand mystère et laisse tomber du bout des dents, à peine.* — Oui.

ISABELLE, *l'embrassant tout à coup.* — Ch'ti bout, va!... Est-elle gentille tout de même!... Tu vois, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse!... Tu as raison de l'aimer; il le mérite... Et après?

JEANNINE. — Oh! mais tu me serres, tu me fais mal!... Je t'assure... je voudrais bien te faire plaisir, mais je ne sais pas quoi te dire!

ISABELLE, *les yeux brillants, le visage avide.* — Ce que tu penses, ce que tu fais... vos confidences de la journée... ce que tu dis à Georges... n'importe quoi... les détails les plus insignifiants.

JEANNINE. — Je cherche.

Un sourire imperceptible passe sur ses lèvres.

ISABELLE. — Ah! je te vois sourire... tu as quelque chose sur les lèvres...

JEANNINE. — Non!

ISABELLE, *la serrant très fort contre elle.* — Si, dis...

JEANNINE, *baissant la tête en souriant.* — C'est bête!

ISABELLE. — Quoi... quoi... chérie?

Elle attend anxieusement, le visage crispé, ce qui va sortir de la bouche de Jeannine... Le silence est immense.

JEANNINE. — J'ai fait quatre vers hier.

Isabelle, un instant désarçonnée par cet enfantillage, ne dit rien d'abord, puis tout de suite l'œil rebrille, la bouche se contracte.

ISABELLE. — C'est vrai?... dis-les-moi?

JEANNINE, *maniérée, se balançant.* — Non!

ISABELLE. — Si, dis.

JEANNINE, *riant, gagnée*. — Je n'oserai pas... Attends alors... je vais te les écrire... (*Elle se lève, va à la table en courant.*) D'abord, je ne me les rappelle plus!

Elle cache sa tête dans ses coudes avec un joli geste d'enfant honteux.

ISABELLE. — Mentreuse!

Jeannine écrit en s'appliquant et en mouillant le crayon avec sa langue. Isabelle se rapproche d'elle.

JEANNINE. — Ne me regarde pas, ça me gêne.

Elle cache le papier sous son bras.

ISABELLE. — Je m'en vais, je m'en vais.

JEANNINE, *continue*; quand elle a fini, elle tend le papier à Isabelle sans la regarder, par dessus l'épaule. — Tiens, prends!... (*Rapidement, elle se précipite au piano, rougissante, et se met à tapoter de la main droite.*) Tu lis?

ISABELLE. — Oui.

Isabelle parcourt avidement des yeux. — Silence.

JEANNINE, *toujours de dos, de loin, sans se retourner, en tapotant*. — Ne fais pas attention à l'orthographe, ni à la rime, tu sais... Tu as lu?

ISABELLE, *ridant mal*. — Oui... (*Puis tout d'un coup, la voix changée et sifflante, malgré elle.*) Ce n'est pas méchant, c'est naïf!

Jeannine se lève brusquement. Elle fixe sur sa sœur un regard interrogateur et haineux.

JEANNINE. — Je pourrais peut-être te dire des choses moins naïves, si je voulais!... Rends-moi ça...

ISABELLE, *cachant le papier derrière son dos*. — Pourquoi, Jeannine?

JEANNINE. — Rends-moi ça tout de suite... rends, tu te moques de moi!

ISABELLE, *avec un ricanement dans la voix*. — Tu ne veux pas que je les montre à Georges?

JEANNINE. — Rends, je te dis...

Elle atteint le papier et le déchire en mille petits morceaux.

ISABELLE, *continuant*. — Georges ne les connaît pas?

JEANNINE, *cramoisiée de colère et de dépit*. — Je ne te répondrai plus jamais, jamais!...

ISABELLE. — Ils ne sont pas mal du tout, ces vers... Je n'ai pas voulu te vexer. Il faudrait les montrer à Georges... Il ne les connaît certainement pas... S'il les connaissait, il m'en aurait parlé... (*Elle relève la tête avec orgueil.*) Comme il me dit tout!

JEANNINE. — Alors, pourquoi me le demandes-tu?

ISABELLE. — Parce que tu aurais pu les lui montrer aujourd'hui, par exemple... ou tout dernièrement.

JEANNINE. — Eh bien, demande-le-lui donc... puisqu'il te dit tout... c'est plus simple!

Elle se dirige vers la porte rapidement.



JEANNINE. — RENDS-MOI ÇA TOUT DE SUITE...

ISABELLE, *fait un mouvement en avant*. — Voyons... mignon...

JEANNINE. — Si, je t'assure... moi, j'en ai assez... je m'en vais. (*À la porte elle se retourne une dernière fois, gouailleuse et regardant Isabelle dans les yeux, elle lance :*) Pour le reste, si tu as besoin de renseignements... tu n'as qu'à demander à Georges!

Et puis elle claque la porte du jardin. L'appartement en a tremblé.

ISABELLE, *seule*. — Oh! j'ai été maladroite!... Oh! je m'en veux!... Elle se moque de moi, maintenant... (*On entend la voix de Jeannine qui chante très haut dans le jardin.*) Allons, là voilà qui chante!... C'est clair... Je t'entends, je t'entends, va! Voilà une chanson qui parle mieux que toutes les paroles. (*Elle passe ses mains sur sa figure.*) Oh! puis... (*Elle rejette la tête en arrière, comme pour en faire tomber tout un poids.*) Ah! il y a encore de belles préoccupations!

Elle se précipite sur le piano ouvert et elle se met à jouer avec fureur des mains, de la tête et des épaules.

SCÈNE X

ISABELLE, MADAME HEIMAN

MADAME HEIMAN, *entrant*. — Vous venez? Je suis prête.

ISABELLE. — Oui... Ecoutez comme c'est passionnant, hein... Vous aimez Schumann?

MADAME HEIMAN. — Beaucoup, beaucoup... Figurez-vous, ma chère, que je viens de recevoir une dépêche de Victor... Contr'ordre... Il n'arrivera que d'aujourd'hui en huit. (*Un temps.*) Eh bien!

ISABELLE, *joue, joue éperdument et tout d'un coup se lève toute droite, appuyée au piano*. — Ma petite Odette, je suis au bord d'une grande chose qui me fait peur... je le sens bien, allez... J'ai compris de quel mal je souffre.

MADAME HEIMAN, *vivement*. — Il a menti?... Ah! prenez garde, Isabelle, ne ramassez pas le mouchoir d'Othello!... Ce Georges! dites donc un peu que vous ne l'aimez pas!

ISABELLE. — Oui, n'est-ce pas? C'est visible... (*Elle parle lentement, à voix à peine perceptible, tant elle est basse et tremblante.*) Mais sentir que je dois cela, Odette, que je dois cela à un baiser!... que je dois cela à ce qu'il y a de plus vil en moi, à l'humiliation d'une caresse de chair!... Et dire qu'il a suffi d'une minute, d'une étreinte, pour faire sombrer toute ma vie... et me livrer, poings liés, à cet asservissement... oh! j'en pleurerais, j'en pleurerais d'une grande honte blessée... Et où vais-je maintenant, où vais-je?... Alors, c'est ça la jalousie?... Elle aussi, il va falloir qu'elle entre en moi? car je sens venir quelque chose de louche, de malsain, d'effleuré... C'est comme une espèce d'enchantement... On dirait que cette petite est un foyer d'amour, qui, par sa seule présence, attire, attire et brûle... Il se dégage d'elle des parfums que je n'ai pas respirés... d'affreux parfums qui grisent!

MADAME HEIMAN, *hochant la tête*. — C'est ça! c'est bien ça!... Ah! on n'est pas fier!

ISABELLE. — Vous devez voir à mes yeux que je suis toute épouvantée, n'est-ce pas?

MADAME HEIMAN. — Oui, ils implorent... ils ont la fièvre...

ISABELLE. — Je suis toute novice, vous comprenez... vous comprenez, je paie double, probablement, moi... je ne savais pas!

MADAME HEIMAN. — Vous n'étiez pas femme. Dites tout franchement à Georges... expliquez-vous.

ISABELLE. — Ils se cacheront mieux, voilà ce que j'y gagnerai.

MADAME HEIMAN. — Ah! vous êtes déjà bien subtile, Isabelle.

ISABELLE. — Non non! ne rien lui dire,

au contraire... et je compte, ma petite Odette, sur votre silence absolu... Rien de ce que j'avoue ici, ne doit arriver jusqu'à Georges... Il faut me le jurer.

MADAME HEIMAN. — Oh! ce sera absolument comme vous voudrez, je le jure!... Mon Dieu! dans quelle équipée vous êtes-vous lancée!... Si elle débute ainsi! Il faut l'arrêter de suite... Eloignez Jeannine. Donnez-la moi pour un temps.

ISABELLE. — Jeannine?... Vous êtes folle!... Vous vous mettriez à mille que vous ne m'en sépareriez pas!... Je ne pourrais plus vivre un jour!... Jeannine!... Mais qu'elle ne sache jamais, jamais, quoi qu'il advienne, ce qui se passe en moi!... Elle ne peut être, en aucun cas, responsable de ma souffrance à moi... Elle est la dernière au monde qui doive la comprendre! et quand je mourrais de chagrin, qu'aucun soupçon ne s'élève en elle, grand Dieu!... J'ai juré à la mémoire de notre mère que je rendrais cette petite âme à la vie, et je tiendrai parole! Un scrupule, une impatience, elle recommencerait demain!... oui, oui... car elle n'a pas abandonné son sinistre projet, j'en suis sûr... c'est là, dans ses yeux, l'idée fixe... Je ne peux pas lui dire un mot, un seul mot... Voilà l'horreur!... Songez à cette chose épouvantable!... vingt fois le jour, une angoisse se glisse entre elle et mon regard! Mais, chose atroce, entendez-vous? elle joue, même de son suicide! Elle a des manières furtives... des façons de sortir brusquement... ah! j'étouffe parfois de terreur!... Il y a maintenant le chantage de la mort...

MADAME HEIMAN. — C'est impossible... elle vous haïrait!

ISABELLE. — Depuis le jour où je l'ai sauvée, elle me hait... Oh! le reproche de ses yeux, de ses pauvres yeux de chien blessé, qui me disent toute la journée : Sœurlette!... Sœurlette!... qu'as-tu fait?... Ah! oui, qu'ai-je fait?

Elle pleure.

MADAME HEIMAN. — Allons, ne vous désolez pas... Venez, nous parlerons de tout cela dehors... la voiture nous attend.

ISABELLE, *machinale*. — Oui, la voiture nous attend... (*A la bonne qui est entrée.*) Augustine, vous arrangerez tout ici... Faites marcher le feu pour quand je rentrerai... on gèle.

LA BONNE. — Bien, madame... Madame met son manteau? Il fera froid tout à l'heure.

MADAME HEIMAN. — Oui, couvrez-vous bien.

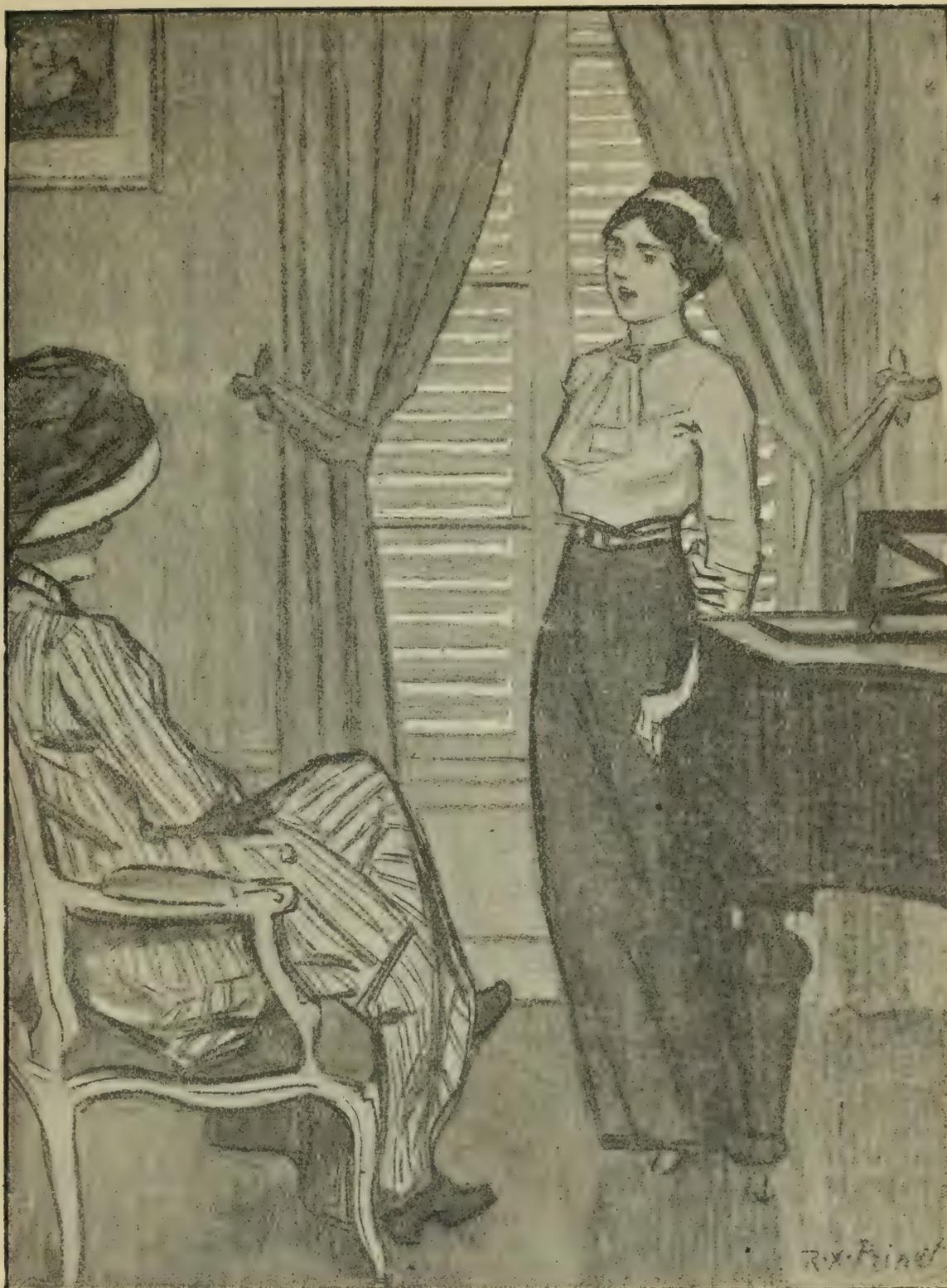
ISABELLE. — Merci, je suis prête.

MADAME HEIMAN. — Allons, venez.

ISABELLE. — Ah! mon Dieu, mon Dieu!... Passez, je vous en prie.

Elles sortent.

La bonne arrange le feu, puis elle allume une grande lampe à pied, derrière le canapé, qui se trouve auprès de la cheminée.



ISABELLE. — MA PETITE ODETTE, JE SUIS AU BORD D'UNE GRANDE CHOSE QUI ME FAIT PEUR.

SCÈNE XI

JEANNINE, LA BONNE.

JEANNINE, *ouvrant doucement la porte.* — Ces dames sont parties?

LA BONNE. — A l'instant.

JEANNINE. — En voiture?... Savez-vous où elles allaient?

LA BONNE. — Non, mademoiselle.

JEANNINE. — Bon.

LA BONNE. — Mademoiselle veut-elle que j'allume la lampe maintenant?

JEANNINE. — Oui.

Un temps.

LA BONNE, *allume la lampe*. — Il a fait une belle journée aujourd'hui!

JEANNINE. — Oui. (*Un temps*.) Vous fermerez les volets dans cinq minutes, quand le soir sera tout à fait tombé.

LA BONNE. — Bien, mademoiselle... C'est tout?

JEANNINE. — Oui.

Elle prend un livre et, songeuse, s'installe sur le canapé et lit.

SCÈNE XII

JEANNINE, GEORGES

GEORGES, *entre brusquement par la porte de droite*. — Dites d... Tiens! c'est vous qui êtes là?... Votre sœur est partie?

JEANNINE. — Elle vient de sortir avec M^{me} Heiman.

GEORGES. — Ah! elle est revenue, celle-là?... Vous permettez?... je vous dérange... je viens prendre un bouquin dont j'ai besoin... je remonte travailler.

JEANNINE. — Faites donc.

Georges ouvre la petite bibliothèque-étagère qui est au mur.

GEORGES. — Mettez donc une bûche au feu... Vous allez attraper un rhume ici!... Je ne sais pas comment vous pouvez tenir.

JEANNINE. — Si vous voulez.

GEORGES. — Quel livre lisez-vous là?

JEANNINE. — Je ne sais pas.

GEORGES. — En voulez-vous un autre?

JEANNINE. — Ça m'est égal. (*Elle se lève, en proie à une très grande animation : elle est bouleversée, elle respire fort, comme lorsqu'on va prendre une décision. — Quand Georges descend de sa chaise, elle se précipite vers lui.*) Georges!

GEORGES. — Quoi?

Ils sont face à face.

JEANNINE, *baissant la tête*. — Rien!...

Elle reste ainsi fixe, plantée devant lui, en regardant ses bottines.

GEORGES. — Savez-vous ce que va faire la petite Jeannine si elle est bien gentille?... Elle va mettre ses pieds au feu, là-bas, sur le canapé... ouvrir ce livre qui est très intéressant... que j'ai choisi exprès pour elle... (*Il lui mit le livre dans la main, en la conduisant doucement par l'épaule.*) elle va lire... on le tient comme ça, le livre... là... pendant que les gens sérieux vont remonter à leur travail.

Il l'installe.

JEANNINE, *suppliante*. — Tout de suite.

GEORGES. — Tout de suite!... Voilà ce que va faire la petite Jeannine, parce qu'elle est bien obéissante... Et quand sa sœur rentrera, elle la trouvera, gentiment, dans la même position... les pieds au feu...

JEANNINE. — Georges!...

GEORGES. — Et comme comble de générosité, c'est moi qui vais mettre la bûche dans le feu!... (*Il met une bûche dans la cheminée. — Une dernière fois, on entend dans la bouche de Jeannine roucouler plus faiblement le mot « Georges ». — Au moment de s'en aller, avec douceur, il lui tape la joue, et grave :) Allons, bonne lecture, mon petit... (Brusquement.) Je ne sais pas comment vous pouvez tenir dans cette pièce, vrai... il faudra que je fasse bourreler les portes... brrr!*

Il sort.

SCÈNE XIII

JEANNINE, puis ISABELLE

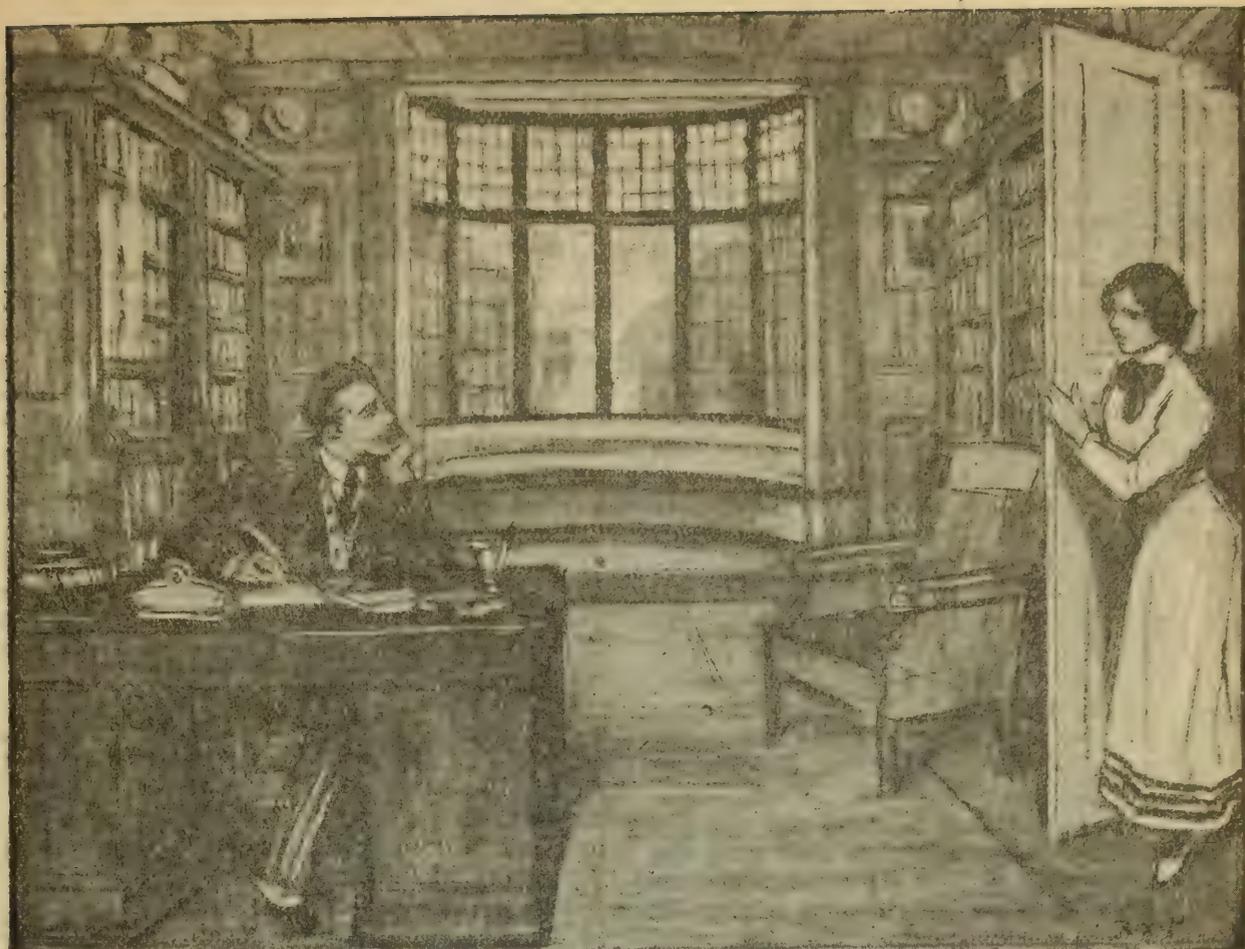
Restée seule, Jeannine ne change pas de position. La tête est seulement inclinée toute basse sur le livre. — Un grand temps se passe ainsi.

ISABELLE, *rentrant par la gauche sur la pointe des pieds*. — Rien... elle est seule... Tout est comme à l'ordinaire... la lampe brûle... la bûche chante... (*On entend et on voit au dehors la bonne qui ferme les volets.*) On ferme les volets... Elle ici... lui là-haut... C'est ma maison... ma calme maison du soir... Tout est en place... Et me voici, moi... le cœur battant dans ce silence... Ah! Isabelle! ma pauvre Isabelle!... que fais-tu là... en cette minute... et où t'en vas-tu? (*Elle prend ses gants et se rapproche derrière le canapé.*) Elle pleure!... j'entends tomber ses grosses larmes sur le livre... dans le silence... une... deux... On pourrait les compter... Et c'est toi, toi, petite sœur... toi que j'aimais tant... Ah! méchante... méchante... Qu'y a-t-il au fond de cette horrible petite tête!... de la vengeance... et puis... autre chose encore... Voleuse, entends-tu!... voleuse!... Oh! cette petite tête que je h...

Jeannine se lève en sursaut, effarée, avec un cri.

JEANNINE. — Ah! tu m'as fait peur... Qu'est-ce que tu faisais là?... qu'est-ce que tu disais?

ISABELLE, *l'enlaçant des deux bras*. — Que tu étais jolie comme cela, en ce moment!... oh! mais jolie, non, tu ne peux pas savoir comme tu étais jolie!...



JEANNINE. — BONJOUR ! C'EST MOI !... ÇA VOUS EMBÊTE, HEIN ?

ACTE TROISIÈME

Au premier. Cabinet de travail de Georges, très gai, très neuf. C'est la pièce moderne de la maison. Très fouillis. Window sur le jardin. Le jardin se reflète dans les vitres de l'énorme bibliothèque.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES est assis à son bureau et écrit,
puis JEANNINE

On frappe à la porte de droite.

GEORGES. — Entrez !

JEANNINE, *entrant*. — Bonjour ! C'est moi !... Ça vous embête, hein ? de me voir ici ? Mais rassurez-vous. Je ne viens pas pour moi, je viens pour mon appareil photographique. Voulez-vous être assez aimable pour me changer mes plaques ? Mes douze sont faites.

GEORGES, *de son bureau*. — Posez ça là... Je finis cette page... Dans un quart d'heure je passerai au cabinet noir.

JEANNINE. — Il y en a une, une instantanée où vous serez très bien.

GEORGES, *continuant à écrire*. — Qui... moi ?

JEANNINE. — Vous savez bien que je ne fais que vous. C'est ma spécialité. Je vous ai pris tout à l'heure quand vous descendiez de bicyclette. Je vous ai bien attrapé au moment où vous sautiez en arrière. Vous devez avoir les deux jambes en l'air et la tête sur la selle... Ce doit être charmant...

GEORGES. — Tout à fait réussi.

JEANNINE. — Vous aviez une tête ! Les cheveux vous dégouлинаient tout le long de la figure !...

GEORGES. — Exquis tableau.

JEANNINE. — Ne vous inquiétez pas. Si vous me plaisez comme ça ! (*Georges se remet à écrire. Jeannine s'installe sur une chaise, les mains sur les genoux, les yeux au plafond. Silence.*) Un ange passe. (*Silence.*) Hum ! (*Silence.*) Hum ! Hum ! (*Silence.*) Mais je cause, je cause, je ferais peut-être bien de m'en aller. Vous allez vous faire attraper.

GEORGES. — Jeannine, j'ai des choses sérieuses à vous dire.

JEANNINE. — Mettez-moi à la porte, je vous prie... Je serais désolée si vous aviez des ennuis à cause de moi, vous comprenez.

GEORGES. — Je suis tout à fait résolu à éviter désormais ces rencontres à deux... que vous entretenez... surtout du genre des dernières! Cela ne peut nous mener à rien de bon. Vous m'avez tendu un piège l'autre jour.

JEANNINE. — Oh! un piège!

GEORGES. — Vous m'avez dit que vous aviez des choses très importantes à me révéler, que vous ne pouviez pas me les confier devant votre sœur, et ce n'était pas vrai. Vous n'aviez rien d'important du tout.

JEANNINE. — Pour vous.

GEORGES. — Et j'ai été obligé de mentir à votre sœur. Je n'aime pas beaucoup ça!

JEANNINE. — Puisqu'il paraît que vous lui dites tout, vous n'avez qu'à le lui dire.

GEORGES. — Reprochez-le-moi donc.

JEANNINE. — Non, c'est vrai, je vous remercie.

GEORGES. — Mais je ne veux pas que pareille chose se renouvelle. Ça nous crée des airs de confiance que je réprouve. Vous savez quelles sont nos convictions à tous les trois? Très sérieusement, j'ai à vous gronder. C'est comme cette histoire de pallier l'autre soir... quand nous sommes allés nous étendre tous les trois après dîner... Isabelle peut très bien nous avoir vus. J'étais très embarrassé.

JEANNINE, *riant*. — Je le sais bien.

GEORGES. — Oui. Alors, si c'est un jeu, il est temps d'enrayer.

JEANNINE. — C'était si bon, l'autre soir! J'ai bien mis cinq minutes à faire ramper ma main sous la paille, pour atteindre la vôtre, sans que ni vous ni Isabelle ne me voyiez. Puis, quand j'ai saisi le bout de vos doigts, j'ai serré, serré de toutes mes forces! Vous ne pouviez plus bouger. Il aurait fallu qu'Isabelle voie, pour retirer votre main, et alors... je sentais tout doucement mon bras s'engourdir sous la paille... et, comme ça, sous la lune, avec l'odeur d'une grosse rose qui était à mon corsage... c'était si bon!... Et, taisez-vous, je vous ai été si reconnaissante que vous ne retiriez pas votre main!...

GEORGES. — Pas du tout. Ma lâcheté vient de ce que je ne pouvais pas faire un mouvement sans appeler l'attention d'Isabelle... Et notre vie est assez compliquée comme elle l'est!...

JEANNINE. — Laissez-moi croire au moins que c'était un peu pour moi.

GEORGES. — Et puis ce sont des sortes de situations parfaitement grotesques!

JEANNINE. — Faites-m'en donc des reproches! Ça vous va bien!

GEORGES. — Je sais... Enfin, je prétends que ces scènes ne se renouvellent plus. Evitons de nous trouver seuls, le plus possible.

Il le faut. Maintenant, je sens qu'il le faut. Devant votre sœur, au contraire, tout ce que vous...

JEANNINE. — Tout ce que je voudrai. Vous êtes bien aimable!

GEORGES. — Comprenez donc.

JEANNINE. — Et moi?... Est-ce que vous pensez à moi? C'est bien... je me tairai... je me tairai complètement, par exemple, car vous ne voudriez pas tout de même que je raconte à Isabelle tout ce qu'elle me demande! Du matin au soir elle me torture à m'arracher des questions! Il est possible que ça l'intéresse, mais si vous étiez gentil, vous devriez lui faire comprendre que c'est moins drôle pour moi... et que ce sont des choses qu'on ne fait pas... et que je n'en veux plus! Du reste, elle n'a pas de tact... Je ne suis qu'une petite fille, mais je l'ai toujours vu dans la vie, je l'ai toujours remarqué, elle n'a pas de tact!

GEORGES. — Il ne s'agit pas de cela.

JEANNINE, *vivement*. — Oh! elle a d'autres qualités!... ne vous fâchez pas! Elle est belle, elle est plus belle que moi, certainement! (*Avec colère.*) Elle n'a pas une vitlotte au milieu de la figure, comme elle a dit encore hier devant vous pour me vexer... pour me faire passer pour laide! C'est bien, je ne vous parlerai plus, je ne vous chercherai plus, j'obéirai. Mais alors, qu'est-ce qui me restera, si vous m'enlevez même ces petites choses, ces petites compensations, qui sont la seule joie de mon existence? Ah! je me contentais de pas grand'chose, vous l'avouerez! Mais il y a des jours où je me disais : Il ne m'aime pas, seulement nous avons tout de même des intelligences à deux, qu'on ne sait pas... C'est bien, je me tairai... Je ne ferai même plus mon cri, vous savez? quand je veux attirer votre attention... Oui, ça n'a l'air de rien, mais pour moi, c'est beaucoup, parce que, rien que ce cri, ça veut dire pour moi des choses que les autres ne comprennent pas... à part vous.

GEORGES. — Avec cela qu'il est joli votre cri! Vous n'y perdrez pas grand'chose... un aboiement!

JEANNINE. — Oh! moi je ne suis pas poétique, vous savez!... Vous ne le trouvez pas bien? Oh! c'est une trouvaille! Je l'aime beaucoup. Ecoutez.

Elle le fait.

GEORGES. — On dirait le cri d'un gondolier de Venise.

JEANNINE. — Oh! Venise! c'est ça qui est beau! Oh! c'est là que j'aurais voulu partir en voyage! Ce que c'est beau!... (*Ses yeux regardent le plafond.*) Je pense quelquefois que si je vous avais épousée, on y serait parti... tous les deux.

GEORGES. — Vous n'avez pas trouvé quelque chose de bien neuf!

JEANNINE. — Qu'est-ce que ça me fait! Oh! Venise!...

GEORGES. — A la bonne heure! Parlons donc un peu de géographie!

JEANNINE, *se levant*. — Ah! au fait!... Vous avez peur d'une scène! En effet, il faut même que je m'en aille, sans quoi, si Isabelle sait que je suis montée, ce que vous allez vous faire attraper, oh! mon ami, ce que vous allez vous faire attraper!...

GEORGES. — Oh! pas d'esprit! Votre sœur souffre votre entêtement à bouder, à l'éviter, au lieu de la rassurer... elle si bonne pour vous!... Ce qu'elle a fait pour vous est admirable, et vous la récompensez en ne lui donnant que des inquiétudes... Enfin, je ne veux pas recommencer à vous sermonner à mon tour. Tout cela doit vous être redit souvent, n'est-ce pas? Passons... ce n'est pas mon affaire!... Seulement je vois très bien qu'Isabelle commence à s'énerver... et, à des mots, à des indications vagues, je vois qu'il commence à entrer en elle de la défiance et... autre chose. Je ne devrais pas vous avouer cela, mais enfin elle souffre et...

JEANNINE, *fronçant les sourcils*. — C'est bien son tour!

GEORGES. — Quelle méchanceté vous venez de dire là!

JEANNINE. — Elle peut bien souffrir un peu à son tour, pour voir ce qu'on éprouve!... Et ce ne sera jamais une compensation!

GEORGES. — C'est affreux de parler ainsi! Votre sœur!...

JEANNINE. — Je la déteste, je la déteste... Ça vous étonne?

GEORGES. — Non; ce n'est pas vrai.

JEANNINE. — Si; autrefois je l'aimais, mais maintenant je la déteste! du matin au soir, la voir se rapprocher de vous, vous prendre la main, l'entendre vous tutoyer, vous faire des mines tout à son aise!... Chaque fois qu'elle est là, contre vous, et que je me dis : « Mon Dieu, comme elle a de la chance!... », chaque fois qu'elle vous approche de trop près, vous tient les mains... oh! je la tuerais! Et puis...

GEORGES. — Et puis quoi? Laissez donc ce verre! Vous allez le casser, dans le feu de vos démonstrations, et comme c'est mon verre de conférence...

JEANNINE. — Décidément, si je vous ai bien compris, vous me défendez de vous parler en particulier, parce que ça ne lui plaît pas, et parce que je vous gêne?

GEORGES. — Ce n'est pas exact.

JEANNINE. — Ah! oui, comme elle vous gêne, la petite Jeannine! comme vous préféreriez qu'il n'y ait jamais eu de petite Jeannine sur la terre! Merci toujours de me le rappeler, au cas où je l'aurais oublié.

GEORGES, *tout d'un coup lève le poing sur la table*. — Mais sapristi de sapristi!...

JEANNINE. — Quoi?

GEORGES, *reste une seconde le bras en l'air, puis le laisse retomber mollement*. — Rien.

JEANNINE, *unē moue*. — Tenez, vous êtes tous les deux très gentils au fond, et vous faites ce que vous pouvez! Seulement, puisque vous venez de me dire carrément votre façon de penser, je voudrais, à mon tour, cesser une minute mon genre petite fille qui me va si bien... Le moment est venu pour moi aussi de dire les choses sérieuses. Donc, ne bondissez pas, je vous en prie, oh! cela surtout! j'ai si mal à la tête aujourd'hui!... comprenez-moi en ami et écoutez-moi. (*Georges fait signe qu'il est tout ouïe, avec l'air de dire : Asseyez-vous donc, mademoiselle!* —



JEANNINE. — CINQ MINUTES...
CONSACREZ-MOI CINQ MINUTES.

Jeannine se rassied, puis, comme une leçon apprise, avec calme, mais d'une voix funèbre :) Vous savez que pas une seconde, jamais, je n'ai renoncé à mourir.

GEORGES. — Nom de nom!

Il envoie promener deux livres dans la chambre, d'un coup.

JEANNINE. — Vous voyez!

GEORGES, *furieux, tout rouge*. — Je vous défends d'ajouter un mot de plus, vous entendez! C'est révoltant, écœurant!

JEANNINE. — On dirait que vous apprenez une nouvelle!

GEORGES, *déambulant, les bras au ciel*. —

Un temps.

Et voilà la vie que vous nous faites!... Vous êtes embêtante!... Oh! ça!!... Vous pouvez vous vanter de savoir raser les gens avec une persistance!!... Heureusement on est meilleur que vous, on vous pardonne votre dada! Vous êtes aussi une gosse, une vraie gosse, et cela explique tout. Vous verrez plus tard, comme elle vous fera rire votre funeste passion, quand je serai encore un peu plus décati que maintenant, et que nous en recauserons avec votre mari, un garçon charmant et bien mieux que moi... (*Geste de protestation de Jeannine...*) si, si, bien mieux que moi! Vous verrez mon nez dans son vrai jour alors. Regardez-le mon nez : si c'est celui d'un homme pour qui on se suicide!

JEANNINE, *suppliant*. — Georges, vous ne pouvez pas me refuser si peu de chose : cinq



GEORGES. — ASSEZ!... ALLEZ-VOUS-EN!

minutes... consacrez-moi cinq minutes dans votre vie, dans toute votre vie! Comme c'est peu pourtant. Ne jamais vous parler, ne jamais m'épancher contre votre épaule!... Oh! voyez-vous, c'est l'idée fixe maintenant! et je mourrai contente... Quelques secondes de pitié pour moi seule. Oh! ne reculez pas comme ça... je suis si loin!... (*Les larmes aux yeux.*) Écoutez, je souffre bien pour vous dire cela... j'ai beaucoup de peine, j'ai tant de peine!... et c'est pour vous!... Oh! aimez-moi, dites, aimez-moi!...

Elle a dit cela sur un ton de petite plainte douce... et on l'entend pleurer.

GEORGES, *ému*. — Mon pauvre petit!

JEANNINE, *reniflant ses larmes*. — Merci.

J'aime tant quand vous m'appelez mon pauvre petit! Ça me fait du bien pour quelques temps... (*Vivement.*) C'est vrai que j'ai des choses à vous dire... J'ai des papiers très sérieux à vous remettre... un grand, grand mystère... Je vous en conjure... ce soir, après dîner...

GEORGES, *l'interrompant*. — Non, inutile! Pas de cachotteries. Ça ne prend plus.

JEANNINE. — Bien, parfait! Où avais-je la tête, en effet? je suis stupide! Vous avez trop peur d'une scène! Vous manquez de chic, décidément vous n'avez pas d'allure, mon ami... Alors, c'est non, non?

GEORGES. — Non. (*Brusquement, Jeannine, qui jouait avec le verre de couleur, le casse.*) Là! vous l'avez cassé! Je l'avais préparé pour ma lecture! Et vous vous êtes fait mal?... oh! mais très... vous saignez?

JEANNINE. — Peuh! (*Georges a pris son mouchoir et lui essuie la main. Jeannine essaie de se rapprocher.*) Georges!

Il retire froidement sa main, met son mouchoir dans la pochette de son veston.

GEORGES. — Allons, il faut vous en aller, Jeannine. Vous savez que je vous dis, à tous, le premier chapitre de mon livre, dans un quart d'heure? Vous en êtes, n'est-ce pas? oui?... eh bien, alors, il faut vous en aller...

JEANNINE. — Venez, Georges, ce soir... vous ne voulez pas?

GEORGES. — Non.

JEANNINE. — Oh!

Elle fait un mouvement de déception triste.

GEORGES, *après un temps, et après avoir paru réfléchir quelques secondes, se rapprochant d'elle*. — Dans les campagnes, quand l'enfant souffre, Jeannine, et qu'il a la fièvre, les gens qui le soignent, autour de lui, ayant défense de lui donner à boire, répandent parfois un peu d'eau, sur les carreaux de la chambre, pour que la fraîcheur en arrive jusqu'à l'enfant et qu'il se calme... Contentez-vous, Jeannine, de ce que j'en peux répandre et tâchez d'être heureuse, s'il vient parfois jusqu'à vous la fraîcheur de quelque larme évaporée...

JEANNINE, *tout bas, tout bas*. — Venez!

GEORGES, *changeant de ton*. — Oh! maintenant, Jeannine, je vais me fâcher!

JEANNINE. — Georges!

GEORGES. — Assez!... allez-vous-en! Victor ou Odette vont arriver d'un moment à l'autre. Allez-vous-en!

Il la pousse par les épaules jusqu'à la porte... Jeannine résiste comme un enfant en grognant... La porte se referme... Georges reste seul, réfléchit, et va s'asseoir à sa table. La porte de droite s'ouvre. Victor de Chelles entre, — chapeau de paille, fleur à la boutonnière.

SCÈNE II

GEORGES, VICTOR DE CHELLES

GEORGES. — Un homme!

VICTOR. — Tu dis?

GEORGES. — Je dis : Un homme. Enfin!

VICTOR, *stupéfait, sur le seuil.* — Qu'est-ce que tu chantes-là?

GEORGES. — Des culottes... un veston... des moustaches... quelqu'un comme moi!... Ah! ça fait du bien tout de même! ça me retrempe!... Eh bien, voilà, mon vieux, voilà, je suis content!... Il me faut peu de chose, hein ... Ce bon Victor!

VICTOR. — Si tu te paies ma tête, tu sais, tu pourrais le faire d'une façon plus spirituelle.

GEORGES. — Me payer ta tête?... non... la voir seulement, la voir! Tu m'as trouvé dans l'état de ces pauvres voyageurs français qui n'ont pas entendu parler leur langue, leur langue maternelle, depuis des temps immémoriaux, et qui embrasseraient le premier Français que le ciel fait surgir à leurs yeux! Eh bien, voilà, j'avais comme besoin de parler « homme ». Jamais je ne me suis senti si attaché à toi!...

VICTOR. — C'est que tu es soûl... J'étais venu voir si cette lecture tenait toujours. Je juge, d'après cette entrée, que c'est partie remise.

GEORGES. — Comment donc, si elle tient! Plus que jamais! Voilà; le paquet est là... 127 pages. Vous les avalerez jusqu'au bout.

VICTOR, *timidement.* — C'est une histoire d'amour?GEORGES, *bondissant.* — Ah ça! non, par exemple! ah ça! bigre non! Même je t'avertis, nous allons bien passer cinq minutes ensemble, si tu es venu avec la moindre velléité de me parler de tes amours avec Odette, de me narrer si vous êtes en bonne intelligence, si vous vous disputez, etc... je ne le souffrirai pas une minute, contrairement à mes habitudes! C'est un simple avertissement.

VICTOR. — Oh! mais sur quoi as-tu marché ce matin? Au fait, depuis que je suis ici, Odette prend des airs de grand mystère chaque fois que je parle de vous. Isabelle?... chutt! La petite? qu'est-ce qu'on en fait? Est-elle un peu revenue de Georges? Quand la marie-t-on?... chutt!! De tant de mystère je conclus que tu ne dois pas être tous les jours à la noce!

GEORGES, *radieux.* — C'est le cas de le dire!

VICTOR. — Heureusement, tu as épousé une femme exemplaire, la femme forte de l'Évangile... telle que, toute ma vie, je m'en suis souhaité une... et les rênes dans sa main, tous les embêtements que tu peux avoir doivent être tellement mitigés... Ah! tu as eu de la chance! il n'y a pas à dire!

GEORGES. — Il n'y a pas à dire.

VICTOR. — Don Juan!

GEORGES, *lui allongeant une tope.* — Eh, eh! petit farceur!

VICTOR. — Ne fais pas de manières. Tu es ici comme un coq en pâte. Non? Tu n'es pas heureux?

GEORGES. — Heureux! si je ne suis pas heureux! Il faudrait vraiment que je sois difficile! On ne peut pas être plus heureux que moi. Songe donc, tu m'as défini d'un mot à l'instant, je suis l'homme aimé, — sublime secret du bonheur! Cet état de grâce, je le porte à même mon visage. Toute personne qui m'approche, sachant notre aventure — et qui ne la saurait pas, grand Dieu! — toutes, sans exception, m'entendent-elles? m'abordent avec le même sourire, ce bon sourire de componction attendrie : « Homme aimé, va! » C'est le bénéfice de la situation. Il y a des gens qui pourraient se trouver ennuyés; moi pas! Je suis à l'aise, je me promène dans un murmure très flatteur... Ainsi, tiens, fais-toi une faible idée de cela... Ce secret qu'on devait si bien enfouir, il n'est pas de bedeau du village voisin qui l'ignore! Il a d'abord fallu le dire à l'institutrice, à Fraülein, à cause de la surveillance à exercer sur Jeannine. A l'heure actuelle, il n'est pas un domestique, pas un jardinier dans la maison qui ne soit au courant. Ils sont là, en rond, autour de nous, intéressés... Ils me placent les plats, à table, avec une encourageante bienveillance. Ils ne perdent pas un coup d'œil de la petite, ils guettent ses moindres mouvements... Et toujours ce regard qui a l'air de dire du manant au grand seigneur : Je sais le secret... Don Juan!

VICTOR. — En effet, ce ne doit pas être, par moments, tout ce qu'il y a de plus...

On frappe.

GEORGES. — Qu'est-ce que c'est?

LA VOIX DE FRAULEIN, *fort accent.* — Monsieur, je venais voir si mademoiselle était là?...

GEORGES. — Mais, entrez, entrez donc, quand vous avez frappé.

SCÈNE III

LES MÊMES, FRAULEIN

Fraülein entre, yeux baissés, mains basses.

GEORGES. — Là... Eh bien, elle n'est pas là, mademoiselle. Voilà... Maintenant, vous pouvez vous retirer.

Fraülein sort comme elle est entrée.

SCÈNE IV

GEORGES, VICTOR DE CHELLES

GEORGES. — Tu vois cette institutrice allemande? Eh bien, elle n'osait pas entrer. Et tu ne sais pas pourquoi? Parce qu'elle a peur de moi. C'est ainsi... j'en suis sûr. Elle n'ose pas lever les yeux sur moi, de la journée, sur cet homme terrible! elle m'évite... elle a



GEORGES. — J'AI L'AIR D'AVOIR UNE TÊTE SUR CETTE PHOTO.

peur de tomber morte d'amour, subitement, là, raide, à mes pieds... Comme je te le dis!

VICTOR, *riant*. — C'est drôle.

GEORGES. — Oui, c'est drôle. Et tu n'entrevois qu'une des mille facéties de cette situation ou sublime ou grotesque!... Je ne suis pas encore fixé! Ceci n'est qu'un détail... Si je te disais le reste!... Certes, un autre pourrait s'en trouver un peu excédé, en éprouver un peu de malaise. Je ne te cacherais pas même que les premiers temps ont été légèrement durs, mais, n'est-ce pas, comme on fait son bonheur on se couche? Il s'agit de savoir le faire, voilà tout. Eh bien, oui, mon cher, je suis l'homme le plus heureux du monde! J'ai fini par trouver une certaine

saveur dans mon état; je ne suis pas éloigné d'un sadisme philosophique effrayant... C'est une affaire d'entraînement!... Je me fais l'effet de ces rois de féerie à qui les bonnes fées réservent toutes sortes de blagues. La meilleure est toujours la dernière. Ils parcoururent le monde, la valise à la main, dans leur sort incertain, souriant à la gifle qui les attend, au coup de pied qui les guette. Par habitude, ce n'est plus pour eux que matière à bons mots, et ils en trouvent d'excellents, qui les satisfont pleinement. Discuter avec les puissances suprêmes, regimber, plaider, à quoi bon? Ils en savent la parfaite et merveilleuse inutilité, puisqu'elles sont femmes! Non, le sourire aux lèvres et la joue roide, ces rois voyageurs savent être commis-voyageurs avec grâce. Ainsi, je vais, alerte, au milieu des avaries, coriace, et je ne m'en tire pas trop mal. Je ne discute jamais, jamais, jamais!... J'attends toujours la prochaine blague des puissances suprêmes, sans surprise. Et, tiens, je ne serais pas autrement étonné si, en ce moment, ma tête se couvrait d'un bonnet de coton, et si mes meubles se mettaient à danser la gigue en me faisant les cornes!

VICTOR. — Tudieu! mon cher, quelle verve!

GEORGES, *réprimant vite un geste*. — Oh! puis je dis ça! c'est histoire de rire un peu, parce que j'en ai besoin, et parce que ça me fait plaisir de te voir, mais au fond de cette histoire... il y a de vraies larmes et de vrais chagrins. Je n'en perds aucun.

VICTOR. — Ah ça! voyons... Est-ce que ta femme?...

GEORGES, *l'interrompt brusquement en lui frappant sur l'épaule*. — Ah! non, non! Tout ce que tu voudras... mais pas d'explications... pas ça! Je bavarde, pour me débonder. Tout ce que je réclame de toi, c'est de me montrer ta bonne grosse figure de camarade... je te l'ai dit, je ne suis pas difficile!... rien que de t'avoir vu, j'en ai pour plusieurs jours à être remonté. Mais voilà tout!... Les explications, c'est pour les femmes... Au travail! Ainsi, pour le moment, mon travail c'est douze plaques à développer. Je vais te demander la permission d'entrer dans le cabinet noir. Tu peux rester là, d'ailleurs.

VICTOR. — Mais non, je te remercie... Je vais chercher Odette à la maison, si on lit.

GEORGES, *prenant l'appareil et le balançant lentement dans l'air*. — Et puis, mon vieux, il y a Montaigne dans un coin... Un petit chapitre, de temps en temps, qui ne vous fait pas de mal, une bonne pipe, et l'on se dit, qu'après tout, il faut savoir s'arranger, et que tâcher de faire le moins de mal possible, c'est encore la vraie définition de ce mot un peu emphatique... (*Un temps...*) mais beau tout de même... (*Un temps...*) la bonté... Parlons d'autre chose, veux-tu?

VICTOR. — Je n'ai pas besoin de t'assurer que je me mets à ton entière disposition, ne

serait-ce que pour te tenir compagnie, chasser, canoter, pêcher, le peu de temps que je passerai ici...

GEORGES, *allant à la porte du cabinet noir.*
— Merci, je connais ton amitié. Tu permets?...

VICTOR. — Fais. Je vais chercher Odette.

GEORGES. — Attends donc, j'en ai pour une minute; je vais mettre les clichés dans le bain. Je ne t'ai rien demandé de toi. Alors, ça va? tu es ici pour quelques jours?...

VICTOR. — Je repars après-demain.

GEORGES. — Si tôt? Et les affaires?

VICTOR. — Bah! couçi-couça...

GEORGES. — Une seconde... je ferme la porte. Tu as les journaux là.

VICTOR. — Merci.

Resté seul, il s'assied et prend un journal.

LA VOIX DE GEORGES, *à travers la porte du cabinet.* — Alors, tu pars après demain?

VICTOR. — Je te l'ai déjà dit.

LA VOIX DE GEORGES. — C'est dégoûtant.

VICTOR. — Quoi?

LA VOIX DE GEORGES. — Que tu partes après demain... (*Un temps.*) Oh! sapristi, mon vieux, j'ai l'air d'avoir une tête, sur cette photo!...

SCÈNE V

LES MÊMES, ISABELLE, UN JARDINIER

ISABELLE, *entr'ouvre la porte de gauche.*

— Il n'est pas là?

VICTOR, *désigne le cabinet noir.* — Non... là...

ISABELLE, *lui faisant signe de parler bas.*

— Chut! (*Elle revient à la porte.*) Entrez!

On voit entrer un jardinier avec des monceaux de roses sur les bras. Elle-même porte les plus belles et elle est habillée d'une robe extraordinairement bleue.

VICTOR. — J'espère!...

ISABELLE. — Une surprise. Bonjour. Là! on va en profiter pour en mettre partout.

Elle prend les bottes des bras du jardinier et les fourre dans des pots.

LA VOIX DE GEORGES. — Elle vient, ma tête, elle vient! C'est tout à fait un phoque.

VICTOR. — Eh bien, de quoi te plains-tu?

ISABELLE, *sautillant de coin en coin, et à voix basse.* — Il y a longtemps qu'il est là-dedans?

VICTOR. — Dépêchez-vous, il va sortir.

ISABELLE, *au jardinier.* — Ici, ici... dans ce vase!... Dieu, qu'il fait de bruit avec ses sabots! Vous avez bien dormi? Vous êtes reposé? Ah! tant mieux! (*Indifférente.*) Vous

avez très bonne mine. Odette va venir pour la lecture?

VICTOR. — Je crois bien... je vais la chercher.

Il prend son chapeau.

LA VOIX DE GEORGES. — Après tout, je suis peut-être comme ça!

ISABELLE, *riant à Victor.* — Dites-lui, oui.

VICTOR, *d'une voix de stentor.* — Oui.

Isabelle se recule pour admirer. Les manuscrits eux-mêmes sont enterrés sous les fleurs.

ISABELLE, *satisfaite, à Victor.* — Attendez, nous allons sortir ensemble. Je vais me cacher derrière la porte, pour juger de l'effet.

Ils sortent sur la pointe des pieds. La scène reste vide.

LA VOIX DE GEORGES. — C'est curieux comme c'est trompeur, la photographie, hein?... Il y a une optique particulière, tu comprends?... (*Un temps.*) Hein?... (*Un temps.*) Est-ce que tu es parti?...

SCÈNE VI

GEORGES, *seul.*

Il sort du cabinet noir. Apercevant les roses,

GEORGES. — La fée!... Qu'est-ce que je disais? La fée!... Me voici couvert de roses!... Elles sont exquis, d'ailleurs... (*Il en prend une sur la table. Saluant à droite et à gauche.*) Merci, madame, merci beaucoup!... (*Après quoi, il va aux rideaux de la fenêtre et cherche. Ne voyant personne, il regarde derrière un fauteuil, puis va à la porte, qui lui résiste.*) Ah! bon! (*Puis il réfléchit.*) Oui... mais... laquelle?... (*Urant.*) Comme c'est gentil d'avoir eu cette attention!... Quoi?... c'est vraiment trop gentil... (*Il écoute pour reconnaître un son de voix.*) Je suis confus...

Isabelle fait irruption.

SCÈNE VII

GEORGES, ISABELLE

GEORGES, *immédiatement.* — Il n'y a que toi pour avoir des idées pareilles!

Il l'enlace.

ISABELLE, *désignant les roses.* — Elles sont jolies, hein?

GEORGES. — Et cette toilette?...

ISABELLE. — Oui, c'est un parti que j'ai pris. Je me négligeais. Je le faisais un peu exprès, tu comprends! autrement ce n'est pas

envie de condamner ma porte au milieu de toutes ces roses... (*Il la renifle...*) et de ton savant parfum, que de lire 127 pages! Si on les laissait à la porte, les autres?



ISABELLE. — ENTREZ!

dans ma nature. Mais, il ne faut pas... Je suis belle, hein? Je te plais?

Elle se met sur ses genoux.

GEORGES. — Dis donc, j'ai mille fois plus

ISABELLE, *lui mettant vivement les bras au cou.* — Comme tu es gentil! Mais ce serait exagéré... (*Elle lui arrange la raie de ses cheveux.*) C'a m'a amusée de t'envoyer ces roses parce que la rose c'est la fleur la plus féminine, et, je ne sais pas, c'est plus amoureux

de donner des roses, à un homme... c'est plus... comment dire? (*Elle lui souffle à l'oreille.*) inconvenant... Tu comprends?

GEORGES. — En rougissant.

Il la caresse à son tour de la main.

ISABELLE, *se détachant.* — Oh! mais tais-toi! Je ne sais pas ce que tu as... je ne t'ai jamais vu comme ça!

GEORGES, *étonné.* — Moi?

ISABELLE. — Oui, c'est extraordinaire, depuis quelque temps... tu es tout chose...

GEORGES, *très étonné, mais satisfait.* — Ah, bah! tiens!... je n'ai pas remarqué...

ISABELLE, *souriant.* — Oh! moi si, chéri! (*Elle se rassied sur l'autre genou de Georges. Elle lui mordille l'oreille, puis tout d'un coup.*) Ecoute. Donne-moi un rendez-vous, très loin... (*Les yeux perdus au loin.*) où j'irai te retrouver, comme un amant, un rendez-vous très caché! Que ce soit plus mystérieux, plus doux qu'ici. Tu veux pas?

Elle l'enlace, voluptueuse.

GEORGES, *minaudant.* — Je ne sais si je dois...

ISABELLE, *vivement.* — Mais pas maintenant, tout à l'heure... quand il y aura du monde. Alors tu me diras tout bas, tout à coup : à ce soir, telle heure, près de tel endroit...

Georges demeure un instant interloqué, puis la menaçant du doigt en riant.

GEORGES. — Ah, ah! tu prends goût à ce petit jeu, tu vois?

ISABELLE. — Oh! je t'aime!

Elle se blottit en lui comme un chat.

GEORGES, *la balance un instant de droite à gauche, avec calme et méthode; tout à coup, il lui vient une idée.* — Elles sont admirables ces roses, mais nous allons être asphyxiés pendant la lecture. L'odeur des cretonnes neuves et des roses, cela étouffe!...

ISABELLE. — Tu crois? Ouvre la fenêtre. Non, non, ne l'ouvre pas, tu prendrais mal!

GEORGES. — Il n'y a pas de danger.

ISABELLE. — Si, tu prendrais mal. Tu es très délicat de poitrine.

GEORGES. — Moi, délicat? Je me porte comme un bœuf.

ISABELLE. — Tu te l'imagines, mais, au fond, tu es très délicat, du côté de la poitrine, j'ai déjà remarqué. Tu t'enrhumes pour un rien.

GEORGES. — Tiens, tu es adorablement comique!...

Il va fermer la fenêtre.

ISABELLE, *a eu un froncement de sourcils triste; quand il redescend, elle dit doucement.* — Il faut me pardonner, tu comprends. J'ai, profond en moi, ce sentiment maternel et vieilli que la chose que j'aime devient, par

ce fait, extrêmement fragile, se met un peu à déperir... et j'ai comme un besoin de la couvrir d'un châle de tendresse... et une si grande peur qu'elle ne m'échappe!

Un soupir.

GEORGES. — N'aie pas peur. Je me retiendrai.

Il montre son biceps.

ISABELLE, *changeant de ton. Gaie.* — D'abord cet air de la campagne ne nous vaut rien. Plus tard, lorsque nous serons libres, et que Jeannine sera complètement guérie, nous irons faire notre voyage de noces. Tu veux? Nous irons à Venise. Oh! que ce doit être beau, Venise!... Pourquoi ris-tu?

GEORGES. — Rien, mais je n'ai pas de chance! Toutes les femmes que j'ai connues ont voulu m'emmener à Venise! C'est navrant. Je suis très bien ici, moi! (*Se levant.*) Qu'est-ce qu'ont donc ces chiens à aboyer? Neyt! Homère! Callipyge!... Ah! c'est le facteur, et M^{me} Heiman. Le facteur et M^{me} Heiman, c'est trop pour eux.

ISABELLE. — Déjà! quel ennui!

MADAME HEIMAN, *du dehors, à Georges sur le balcon.* — Bonjour.

GEORGES, *à la fenêtre.* — Vous n'avez pas rencontré Victor?

MADAME HEIMAN, *du dehors.* — Non. Il était là? C'est bête! Il a dû passer par le petit pont. Je fais dételer... vous permettez?...

GEORGES. — Oui, oui. Fourrez le zèbre à l'écurie...

Il revient à Isabelle.

ISABELLE. — C'est ça, mets-moi les mains au front. J'entends battre ton pouls à ma tempe, et c'est un bruit si calme, si rassurant (*Elle se laisse aller sur sa poitrine.*) Qu'est-ce que c'est? Tu as saigné?

Elle tire le mouchoir qui dépasse de la poche du veston.

GEORGES. — Oh! rien... ce n'est rien... Le verre, tu sais, le verre de couleur...

ISABELLE. — Pauvre chéri! tu t'es fait mal et tu ne me disais rien. Où ça? vite, fais voir.

GEORGES, *cherche désespérément une blessure sur ses mains.* — Non... ce n'est pas moi qui me suis blessé... c'est Jeannine.

ISABELLE. — Ah! c'est Jeannine!... Elle est venue ici?

GEORGES. — Oui, en m'apportant des photographies à développer, elle a fait un mouvement brusque, et alors...

ISABELLE. — Et alors, tu lui as pansé sa blessure.

GEORGES. — Instinctivement j'ai pris mon mouchoir... oh! une petite coupure de rien... ne t'inquiète nullement.

ISABELLE, *blême.* — Je m'en rapporte à toi.

GEORGES. — Sans quoi, il ne s'est rien

passé de particulier aujourd'hui... Justement, il se trouve qu'elle ne m'a même rien dit en dehors de... de la photographie... Je ne vois absolument rien à te signaler, aujourd'hui. C'est en posant l'appareil ainsi... Qu'est-ce que tu as?... Tu me crois, au moins?

ISABELLE, *voix faible*. — Ce serait la première fois que je ne te croirais pas.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE

UN DOMESTIQUE, *entrant*. — Le courrier, monsieur. Le facteur a une traite et une lettre recommandée pour monsieur. Il y a à signer.

GEORGES. — Je descends.

LE DOMESTIQUE. — Voilà le courrier de madame, et un paquet.

Il le donne à Isabelle.

GEORGES, *heureux de cette diversion, va s'en aller. Avant de sortir, d'un air naturel*



LE DOMESTIQUE. — VOILÀ LE COURRIER DE MADAME.

il se croit obligé de dire. — Rien d'important?

ISABELLE. — Rien.

LA VOIX DE MADAME HEIMAN. — Peut-on monter?

GEORGES. — Je crois bien... Isabelle est là, montez donc.

Il va au-devant d'elle dans l'escalier. Isabelle ou-

vre la lettre qu'on lui a remise, son visage a une expression de grande anxiété.

Madame Heiman entre.

SCÈNE IX

ISABELLE, MADAME HEIMAN

ISABELLE. — Ah! vous en avez, vous, des idées! J'ai suivi vos conseils, j'ai étrenné une robe neuve...

MADAME HEIMAN. — Elle est charmante, bravo!... et dans la note!

ISABELLE. — Je me suis humiliée un peu plus, voilà tout le résultat!... Pouvais-je deviner qu'au moment où je me traînais comme une fille, oui, comme une fille, à ses pieds, je venais de déranger une scène d'amour?... et quelle scène!... tenez, en voici les débris... Et, là, le mouchoir avec lequel il lui étanchait tendrement, ah! si tendrement, la main... c'est touchant!... Je la vois, la scène, je la vois! Que le hasard est donc bête! Voilà, voilà, au moment où je m'éroulais de tendresse, ce que j'ai trouvé sur son cœur!... *(Elle jette le mouchoir à terre. Après quoi, elle regarde M^{me} Heiman avec angoisse.)* Ah! je ne pourrai pas le supporter! je le sens bien, c'est inutile, je ne pourrai pas!

MADAME HEIMAN. — Si j'ai compris un mot à tout ce que vous venez de me débiter, je veux bien être pendue! Bon dieu, qu'est-ce que tout ça veut dire?... Je regarde avec stupeur les pièces à conviction! On dirait d'un assassinat... Du verre pilé... le bâillon du crime!... Cela vient donc de se passer à la minute? Georges avait pourtant l'air le plus naturel du monde.

ISABELLE. — Est-ce que je lui laisse voir quoi que ce soit?

MADAME HEIMAN. — C'est donc cela que vous pleuriez toute seule comme un pauvre petit bout de Madeleine... dans cette purée de fleurs!...

ISABELLE. — D'autres choses aussi. On dirait qu'il y a des minutes dans la vie qui contiennent toutes nos douleurs ensemble, comme pour nous faire tout pleurer en une seule fois, par économie. Cela, tenez, que je lisais quand vous entriez, c'est une lettre. Elle est datée de Collao. Vous connaissez? Non? Ce doit être loin, Collao?

MADAME HEIMAN. — Pierre?

ISABELLE. — Écoutez : *(Elle lit.)* « Je vous écris, mon amie, d'un grand jardin sur le bord de la Madeira. Les camélias luxueux, les mille étoiles des azalées dans les lourds massifs, me cachent la mer qui m'attend. La verdure de ce pays est sombre, luisante, et sans bruit. De temps en temps seulement, un camélia pourri tombe comme un fruit lourd à travers les branches. C'est tout. Seu-

lement voici : il y a au milieu, caché dans les massifs, un peuplier de mon pays, un grand peuplier qui monte vers le ciel. Je le distingue mal d'où je suis, mais je l'entends frissonner dans les cimes. Il est extrêmement sensible et très seul. Il n'est pas d'ici. Il n'y a nul souffle dans l'air tiède et pourtant il frissonne à je ne sais quel vent invisible pour nous, et il murmure là-haut, tout seul, sa longue peine natale. Il ne me voit pas, et pourtant dans cette grande immobilité de silence, le peuplier de mon pays et moi nous nous comprenons. Et voici que de cette peine inconnue et légère qui l'agite naît une forme féminine. Je pense à vous. Etes-vous heureuse, mon amie? Moi, je repars demain, pour un peu plus loin, dans ces contrées graves et amères. Ce sont de belles patries, que vous ne connaîtrez jamais, Isabelle. Il y a des coutumes bizarres et naïves qui vous étonneraient, entre autres, celle-ci (qui explique le petit paquet joint à cet envoi) Les femmes d'ici veulent que quand le grand mal d'amour vous a pris, on trouve, en respirant certains parfums locaux, l'oubli de son mal. Ce parfum est considéré, ici, comme un remède infailible. Au fond, je crois bien que c'est simplement de l'eau de roses. Il est peut-être ironique de vous envoyer ce flacon, mais c'est une garantie que vous avez dans votre tiroir... Ne vous étonnez pas si le flacon est débouché : c'est que je l'ai respiré... Adieu, ma grande amie. Il est tard. L'air doit être encore plus doux que de coutume, car tout s'est calmé et je n'entends plus le peuplier de mon pays. » Pauvre ami, comme il a dû souffrir!

MADAME HEIMAN. — Romance de guitare!...

ISABELLE. — Oh! je ferai comme lui, je partirai! Il ne sera pas dit, au moins, que je n'aurai pas su disparaître! Je m'en irai loin, si loin, qu'ils n'entendront plus parler de moi!

MADAME HEIMAN. — Mais non, mais non!... Ne vous laissez pas gagner par le sentimentalisme italien de ce phraseur de Pierre... Vous ferez ce que vous eussiez dû faire dès le premier jour... Vous surmonterez la terreur nerveuse qui vous lie à cette enfant et vous me la confierez quelques mois. Je vous ai dit que je m'en chargeais... (Isabelle hausse les épaules de l'air de dire : C'est tout ce qu'ils trouvent, eux!! puis elle ouvre le paquet. — A part.) Oh! mais! oh! mais!...

GEORGES, du dehors. — Un verre d'eau dans mon cabinet... oui, avec un citron.

MADAME HEIMAN. — Voilà Georges... Allons, cachez-lui ces vilains yeux rouges, au moins

GEORGES, du dehors. — Et ne laissez monter personne.

MADAME HEIMAN. — Pristi, c'est vrai, cette lecture! Je n'y pensais plus... La Logomachie depuis Charles le Téméraire... Et Victor qui ne revient pas!

SCÈNE X

LES MÊMES, GEORGES, puis JEANNINE.

MADAME HEIMAN. — Je suis désolée, Georges! Je vous demande bien pardon pour M. de Chelles de ce retard. Il n'en fait jamais d'autres! Il y a un malentendu. Je lui avais bien dit, en effet, de passer me prendre à la maison, mais pas si tard...

GEORGES. — Oh! nous avons encore le temps! (Tirant sa montre.) Hé! hé! cinq heures moins le quart. Si nous voulons lire. (Ennuyé.) A moins que nous remettions à demain?

MADAME HEIMAN. — Et le pis c'est qu'il est capable de m'attendre. Je n'ai averti personne que je sortais. Il est assez stupide pour m'attendre...

ISABELLE, à Jeannine qui entre. — Tu assistes à la lecture, n'est-ce pas?

JEANNINE. — Oui.

GEORGES, à M^{me} Heiman. — Nous allons faire sonner la cloche du jardin. Eh bien, que faites-vous? vous filez aussi?

MADAME HEIMAN. — La voiture ne doit pas encore être dételée. C'est encore ce qu'il y a de plus simple. (A part.) Veine! ça prend!

GEORGES. — Vous vous croirez en route!

MADAME HEIMAN. — J'en ai pour cinq minutes, aller et retour. Préparez vos papiers; je vous le ramène. (A la porte, elle revient.) Et puis, commencez sans nous. Si ça part de Charles le Téméraire, nous pouvons bien arriver un peu en retard.

Elle dit cela d'un petit air malin et avertisseur.

GEORGES. — Comment, comment, Charles le Téméraire? Vous brouillez le titre et le sous-titre, ma chère amie. Charles, ou le petit téméraire. Ce n'est pas du tout la même chose! (M^{me} Heiman s'est déjà enfuie.) Est-elle bête!... Excellent début!...

Il remonte en sifflant.

SCÈNE XI

ISABELLE, JEANNINE, GEORGES

ISABELLE, prenant, naturellement, la main de Jeannine qui passe près d'elle. — Tiens, tu t'es coupée?

JEANNINE. — Oh! rien!... C'est en jouant dans le jardin

GEORGES, continuant de maugréer. — Ils sont d'une inexactitude intolérable, ces deux-là! Et dire qu'il en est ainsi dans tous les ménages irréguliers!... Ça fait frémir!... Eh bien, attendons, nous autres, mes enfants!

Tournons-nous les pouces. (*Les deux sœurs sont assises, prostrées. — Georges les regarde avec méfiance.*) Étonnant combien ma



LES CORDES DE LA GUITARE SONNENT UNE
A UNE DANS LE VIDE.

lecture a l'air de soulever d'enthousiasme!... C'est dommage!... Il y avait quelque chose, là!...

Il se frappe le front et rallume sa pipe.

ISABELLE, à elle-même. — En jouant dans le jardin!... Ils ne m'auront pas même fait la grâce d'un doute!...

Silence.

GEORGES, de la table où il soupèse son manuscrit. — Alors, rien dans le courrier?

ISABELLE. — Rien. (*Georges se met à numéroter ses pages avec un crayon. Isabelle immobile, assise sur un canapé. Jeannine se lève distraitement et va dans le fond de la pièce, loin, derrière le canapé, prendre une guitare qui se trouvait là. Elle l'accorde.*) Comme ils ont l'air naturel. C'est effrayant!

GEORGES, numérotant. — Cinquante, cinquante-deux!... Bon! où est le cinquante et un?...

Les cordes pincées de la guitare sonnent une à une dans le vide. Chacun est à sa pensée.

ISABELLE, à elle-même. — Comme ils doivent se comprendre dans le silence!... (*Haut.*) C'est décidément une femme charmante que cette Odette.

GEORGES, continuant de numéroter. — Charmante! On est sûr de la trouver là, au moment où on en a besoin. Ah! c'est la vraie amie! l'amie des mauvaises heures... Cent vingt-deux, cent vingt-trois...

ISABELLE, à part. — Elle se met derrière moi, pour je ne puisse pas la voir. Il y a la glace, ma petite! (*Elle saisit nerveusement un miroir à portée de sa main.*) Elle tousse. Est-ce bête!

GEORGES. — Victor vaut mieux. (*Comme*

personne ne répond. Georges lève la tête et contemple la scène. A part, entre les dents.) Bigre! Le silence est tendu. Il y aura de l'ora-a-ge! (*Haut.*) Je me demande si je dois laisser subsister cette phrase qui ne me paraît pas bien académique pour moi, mais si humaine, pourtant, si humaine!... (*D'une voix grave et profonde*) : Qui me dira pourquoi au théâtre dans les silences solennels, les acteurs boutonnent le dernier bouton de leur redingote?

Et après avoir mesuré d'un nouveau coup d'œil la scène et les deux femmes immobiles, d'un geste large, il boutonne son veston, avec une joie féroce et solitaire.

ISABELLE, tout à coup. — C'est charmant!

GEORGES. — N'est-ce pas? (*A part.*) Il y aura de l'ora-a-ge!...

Il referme un tiroir. La guitare égrène toujours ses notes fausses.

ISABELLE, à part. — Elle lui tend les lèvres! Oh! la petite rusée! la rusée! Elle lui envoie un baiser! Cela a l'air d'une petite grimace de rien du tout... (*Un sourire effleure les lèvres de Georges qui relit une page.*) Ah! il a souri! Je suis blême!... C'est affreux... Elle se rapproche. Ah! mais ils se moquent de moi! Je vais le leur crier!... C'est trop à la fin!... Je suis-là, pourtant, je compte, j'existe... (*Soudain, haut, éclatant.*) Georges, embrasse-moi. (*Georges, stupéfait, lève la tête.*) J'ai dit : Embrasse-moi!

La petite n'a pas bougé. Elle regarde sa sœur avec une haine indicible. Puis, jette la guitare et s'enfuit, muette, claquant la porte.

SCÈNE IX

ISABELLE, GEORGES

GEORGES. — Qu'est-ce qui te prend? Mais réponds, qu'est-ce qui t'a pris?

ISABELLE. — Je ne sais pas... Je te demande pardon.

GEORGES. — De ce train, tu finiras par être la cause même du malheur que tu redoutes!... Il faudrait bien savoir véritablement, ma chère amie, puisque vous imposez à cette enfant de vivre entre nous, ce que vous voulez au juste. Avant vos remèdes, il n'y avait rien à craindre, mais maintenant, il y a tout à craindre! Si c'est ainsi que vous comptez la traiter!... Mais, au nom du ciel, quel accès t'a pris? réponds?...

ISABELLE. — Je ne sais pas... un coup de folie, tu as raison, un besoin irrésistible que j'ai eu, tout à coup, de t'embrasser, un besoin de tes lèvres, juste à ce moment... Je ne m'explique pas. C'a été plus fort que moi...

GEORGES. — Depuis deux mois, j'ai accepté

la situation, complète, intégrale... à tant faire, je me suis payé le bloc, y compris les bons sarcasmes dont tu m'abreuves!... Ils faisaient partie de mes prévisions et la joie de ma mathématique!... J'attendais le total qui te convaincrerait, sans plus intervenir jamais... Mais, pour te rendre coupable d'actes pareils, il faut que tu aies dépassé mes prévisions et que tu me caches de bien étranges soupçons!... Allons, voilà qui va finir!... Que vous le vouliez ou non, nous nous expliquerons ce soir, ma chère amie! Pas un mot de plus. Cet état cardiaque va cesser!

ISABELLE. — Tu as raison de te fâcher. J'ai eu tort. Mais je vais réparer, tu verras. Va me la chercher...

GEORGES. — Ma parole, c'est moi maintenant qui prends le parti de cette enfant!... C'est moi qui suis obligé de la défendre contre toi, et c'est moi qui commence à avoir réellement peur, maintenant!... Car je ne sais si tu vois ce que tu fais... Pour la première fois j'ai le sentiment d'un danger véritable... Où est-elle, maintenant? Où est-elle?

ISABELLE. — Là!... là! Ne te fâche pas si fort, mon Dieu!... puisque je te dis que je vais tout réparer... Au lieu de crier, tu ferais bien mieux d'aller me la chercher.

GEORGES. — Ah! nous allons encore couler quelques heures charmantes!... (*Il sort en criant.*) Jeannine! (*Mais Jeannine ne devrait pas être loin, peut-être même derrière la porte, car Isabelle a, à peine, le temps de se précipiter au balcon que Georges rentre, poussant la petite devant lui.* — *Bas à Jeannine.*) J'en ai assez de cette existence. Il faut qu'elle cesse.

ISABELLE, se retourne. — Ah! te voilà!

Elle fait un signe suppliant à Georges, pour qu'il les laisse seules. Jeannine attend, droite. Georges sort.

SCÈNE XIII

ISABELLE, JEANNINE

ISABELLE. — Pardon, Jeannine, je te demande pardon de ce que je viens de faire là.

JEANNINE, *impreceptiblement*. — De rien, j'en ai vu d'autres.

ISABELLE. — Si, j'ai besoin que tu me pardonnes. Il y a longtemps que je voulais te le dire.

JEANNINE. — Ça n'a pas d'importance... et tu as tous les droits!

ISABELLE. — Regarde-moi puisque tu m'as comprise, Jeannine... J'en fais humblement l'aveu devant tes yeux de quinze ans, en baisant les miens : je souffre, Jeannine, je souffre du même mal que toi... Il faut être bonne. Pardonne-moi, mon petit.

JEANNINE, *gênée*. — Voyons, c'est une plaisanterie!...

ISABELLE. — Non, je t'assure. Quoi qu'il se soit passé, entre vous deux, en aucun cas je n'avais le droit de te faire du mal, et sois sûre que si je n'ai pas toujours été à la hauteur de ma tâche, que je saurai conduire jusqu'au bout, dorénavant, ma bouche a parlé toujours contre mon cœur et de cela, je te demande, Jeannine, très humblement pardon.

JEANNINE, *simple*. — C'est oublié!

Elle passe.

ISABELLE, *avec un mouvement doux et peureux des doigts, comme pour la retenir au passage*. — Je suis un peu excusable parce que vous m'avez entourée de beaucoup de mensonges... sans quoi, je crois que j'aurais su être bonne, toujours, sans me plaindre... Nous sommes un peu gauches toutes deux... nous étions si peu préparées à ce qui devait nous arriver!... Tu as aimé bien jeune, mon petit... et moi très tard!... et voici que bientôt mes cheveux blanchis vont se couvrir de honte. Enfin!... nous ne sommes pas responsables, hein? Ce n'est pas de notre faute... Qui nous eût dit cela? On était si heureuses à la maison! tu te souviens?... On se sera tout de même beaucoup aimé... Ah! si tu avais parlé à temps!... Enfin! nous sommes deux pauvres malheureuses, voilà ce que nous sommes, n'est-ce pas Jeannine? Il n'y a pas à s'en vouloir. Je tâcherai d'être meilleure, je te promets... Puisque tu souffres, tu dois savoir qu'on n'est pas toujours maître de soi... et que ça fait mal! C'est le doute, tu comprends, dont vous m'avez entourée?... Si vous m'aviez dit tout simplement ce qui en était, je me serais arrangée... Désormais, tu verras!... Je m'exagère peut-être, après tout, vous n'en êtes peut-être pas encore aussi loin que je me l'imagine... Je ne sais pas, moi!... (*Elle lui tient les mains et essaye de rencontrer ses regards.*) Je ne te demande qu'une parole de vérité pour que tout s'éclaire... Je t'assure, quoi que vous ayez fait, quand bien même vous vous adoreriez... tu seras étonnée! Oh! je vois ta figure qui se contracte! Laisse-toi pleurer, va, ne t'empêche pas... Prends mes larmes et donne-moi les tiennes.

JEANNINE, *se raidissant et détournant les yeux*. — Va-t'en!

ISABELLE, *rapprochant son visage du visage de Jeannine, les yeux tendus*. — Une parole seulement!... C'est ton silence, tu comprends?... J'y ai vu des remords, de la haine... et quelle haine! (*Les cils de Jeannine battent, battent. Elles sont soufflé à souffle.*) J'y ai vu que vous vous adoriez au point de vouloir que je disparaisse... C'était fou, n'est-ce pas? Une parole seulement!... J'y ai cru voir, comme en tes yeux, des abîmes hideux... j'ai cru voir. (*Un cri.*) Monstre!

JEANNINE. — Ah! tu m'as fait mal!

ISABELLE. — Odieux petit monstre qui essaie de m'enfoncer ce dernier clou dans la

gorge et qui veut me faire croire que ton silence est un aveu, et que tu me l'a pris, et qu'il est à toi!... Va-t'en! va-t'en! Je ne veux plus te voir! Tu me fais horreur!

JEANNINE. — Et quand cela serait, à la fin!

ISABELLE. — Tu mens! tu mens! tu es abominable!...

JEANNINE. — C'est trop fort! Ah! je suis un monstre! C'est trop, cette fois, c'est trop!... Ah! je suis un monstre, moi à qui tu fais subir la plus épouvantable des existences!... que tu forces, du matin au soir, à subir, la rage dans l'âme, toute ta joie, tous tes baisers, avec des airs de triomphe, lorsque j'en meurs et qu'il me faut fuir tes lèvres, qui me cherchent, après!... Ah! tu ne m'en auras pas épargné un de tes baisers, à moi, la petite pauvre!... Ah! je suis un monstre! Eh bien, alors, dis pourquoi tu me forces à vivre, pourquoi tu m'as arrachée à la mort? Qui te le demandait? Qu'est-ce que je t'avais fait pour cela!...

ISABELLE. — Tais-toi! Tu es horrible! Tu ne dois pas savoir ce que tu dis, pour me briser ainsi!...

JEANNINE. — Quel soulagement m'as-tu apporté? réponds? Cite moi une joie, une!... Tu m'as rivée à ton bonheur! C'est pour le voir que tu me forces à vivre! La torture de ton questionnaire perpétuel, la torture à petit feu, sans répit!... Ah! tu ne laisserais pas même un jour ma souffrance tranquille! Et quand je veux la solitude au moins, quand je veux vous fuir, tous les deux, une heure... je ne peux pas! parce qu'il paraît que cela te bouleverse, ça te remue le sang que je ne sois pas là!

ISABELLE. — Oui, lâche! lâche! car ce que tu sais trop, c'est que je meurs derrière les portes que tu fermes, lâche!

JEANNINE. — Mais alors, puisque tu devais me reprocher tout, jusqu'à l'air de cette maison, que comptais-tu donc m'offrir, à la fin, quand tu m'as dit : Reste, je le veux?

ISABELLE. — La vie! T'aider à passer le pas. Te porter de l'autre côté de la douleur. Te voir grandir et comprendre.

JEANNINE. — J'ai grandi et je comprends.

ISABELLE. — Ce que tu n'as pas, toi, c'est le droit de me torturer lâchement de doutes affreux, du doute de ce qui n'est pas, (*Ramassant tout son effort.*) de ce qui n'a jamais été!...

JEANNINE. — Mais qu'en sais-tu, à la fin?

ISABELLE, *dans un cri.* — Non, non, cela n'est pas, cela n'est pas!... Tu n'en avais pas le droit!...

JEANNINE. — Je n'ai que celui de souffrir, parfaitement! Eh bien, si tu m'imposes un pareil martyr, ce doit être pour quelque chose, tout de même! Et je voudrais bien savoir ce qui m'attend, au bout du supplice, quel bonheur?... Mais, à la fin des fins, pour-

quoi, pourquoi suis-je ici? Possible que tu prennes plaisir à me faire savourer vos baisers... moi, je n'en ai que de l'horreur!...

ISABELLE. — Tu ne sais pas ce que tu dis! c'est monstrueux!... Oh! comme tu me hais!... Rappelle-toi Jeannine, pourtant!... Il ne me manque que de t'avoir portée dans mes flancs!... C'est mon amour qui saigne!...

JEANNINE. — Je te hais? Mesure à ma haine l'atrocité de ce que tu appelles ton amour et de ce que tu commets en son nom. Et là dedans, la seule qui aime, c'est moi, parce que je me tuerai, moi, par charité, pour ne pas troubler ton affreux bonheur!...

ISABELLE. — Misérable! Elle me reproche de vivre! Sois rassurée va... j'ai compris, je te laisserai la place...

JEANNINE. — Allons donc! pas de phrases! Tu sais bien que c'est moi qui vais disparaître. Seulement, tu aurais mieux fait de me laisser tranquille la première fois, voilà tout!

ISABELLE. — N'en dis pas plus. Tu l'auras petite louve!

JEANNINE. — La petite louve en a assez! La petite louve? regarde-la une dernière fois!... Tu te traînerais à mes genoux, tiens, que je ne resterais pas un jour de plus ici! Laisse-moi passer.

ISABELLE, *la saisissant.* — Tu ne vas pas recommencer l'abomination, mon Dieu?

JEANNINE. — Pas plus tard qu'à la minute!

ISABELLE. — Ah! vous voyez bien, vous autres, que j'ai raison contre tous de ne pas la laisser arracher de mes mains!

JEANNINE. — Je veux partir.

ISABELLE. — Jeannine! tu ne sortiras pas!

JEANNINE. — Je sortirai... j'en ai assez... Adieu!

Elle se dégage brusquement des bras de sa sœur et disparaît.

ISABELLE, *les genoux fléchissants, roide, d'une voix étranglée, appelle.* — Georges!... Georges!

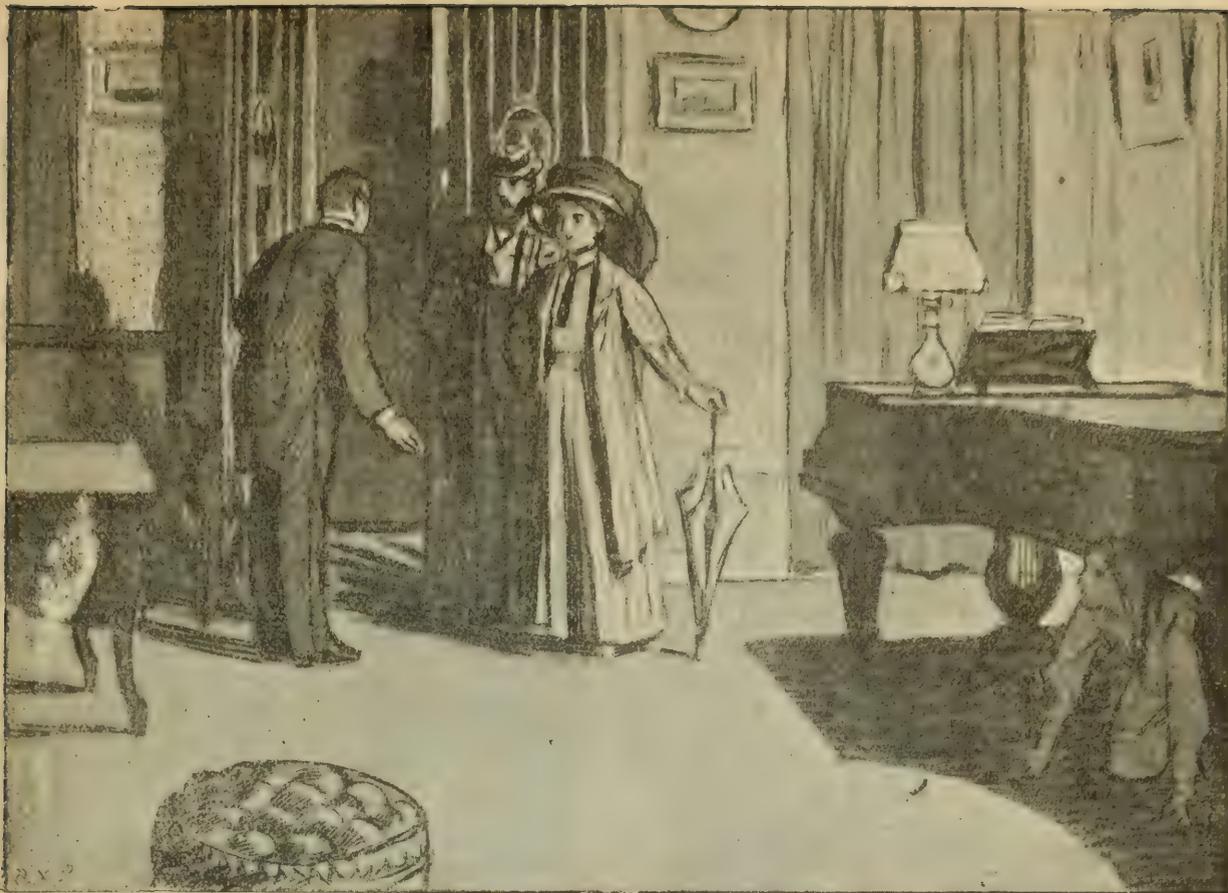
Georges accourt au bruit, par la droite.

SCÈNE XIV

ISABELLE, GEORGES

ISABELLE. — Georges!... C'est fini!... Je l'ai bien vu. Je ne peux plus rien sur elle... Elle va se tuer, cette fois, pour de bon... Va, va, fais ce que tu veux! Elle est à toi, mon rôle est terminé, je te la donne! Mais qu'elle ne se tue pas!... mon Dieu, qu'elle ne se tue pas!... Va! Va!... mais va donc!

Elle le pousse hardiment par où s'est enfuie Jeannine, et, seule, s'écrase contre le canapé, de tout son long, la face en terre, devant la porte béante.



LE DOMESTIQUE. — MADAME EST TOUJOURS SOUFFRANTE. ELLE NE VA PAS MIEUX.

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au deuxième acte. C'est le soir du même jour. Une grande lampe allumée; le feu pétille encore.

Au lever du rideau, M^{me} Heiman, un chapeau sur la tête, et Pierre en costume de voyage. Ils parlent à un domestique, sur le seuil de la grande porte grillée par où ils viennent d'entrer et à travers laquelle on voit la nuit claire.

SCÈNE PREMIÈRE

UN DOMESTIQUE, MADAME HEIMAN,
PIERRE

LE DOMESTIQUE. — Non madame. Madame est toujours souffrante. Elle ne va pas mieux, elle n'est pas descendue de sa chambre, depuis que madame est venue à cinq heures... Mais si madame veut que je la fasse prévenir?

MADAME HEIMAN ET PIERRE. — Non, non. Et monsieur?

LE DOMESTIQUE. — Monsieur vient de sortir. Mais pas pour longtemps. Il est allé fumer son cigare dans l'allée des Ormes, probablement... ou du côté du réservoir... Il ne sera pas long.

MADAME HEIMAN. — Mademoiselle?

LE DOMESTIQUE. — Mademoiselle est cou-

chée à cette heure-ci et d'ailleurs mademoiselle n'est pas descendue de sa chambre non plus, depuis cinq heures...

MADAME HEIMAN. — Alors, monsieur a dîné seul?

LE DOMESTIQUE. — Oui, madame. Il est resté un peu auprès de madame avant le dîner, et encore, non, je me trompe... puisque j'ai entendu la voix de monsieur qui lisait dans son cabinet.

MADAME HEIMAN. — Comment qui lisait? Puisque la lecture n'a pas eu lieu?

LE DOMESTIQUE. — Oui, mais j'ai entendu monsieur qui disait comme ça : « Puisque personne ne veut m'entendre, je vais lire à Neyt! » Alors il a enfermé la chienne avec lui, et il s'est lu tout seul.

PIERRE. — Je le reconnais bien là!

MADAME HEIMAN, riant. — Bien, bien! Nous allons l'attendre ici. (*Le domestique sort. A Pierre, en s'asseyant.*) Ah! ça, m'expliquerez-vous maintenant, blague à

part, comment l'on reçoit une lettre de vous d'un équateur quelconque et comment vous débarquez, le même jour, chez moi, sans crier gare, le plus naturellement du monde... dans la carriole du père Baugé?... revêtu de cet adorable petit complet américain... Elle est bonne!... C'est ce qui s'appelle préparer son petit effet!...

PIERRE. — Je ne me suis pas payé une entrée, je vous le répète... Pourquoi ne voulez-vous pas me croire?... Votre ignorance des choses administratives me ravit... La voilà bien la France!... Pauvre France!... La dernière levée ne se fait pas dans tous les pays du monde à six heures du soir. Il n'y a pas qu'à jeter la lettre, crac, dans un palmier, en passant... palmier? vous savez ce que c'est qu'un palmier?... à la bonne heure!... En sorte, chère tête, qu'on peut très bien jeter une lettre le lundi, par exemple, se décider à partir dans le courant de la semaine, et faire le voyage, le lundi suivant, en paquebot, par le même courrier que ladite lettre. Avez-vous compris maintenant?

MADAME HEIMAN. — Mal. C'est obscur.

PIERRE. — Je me suis jeté dans le train du Havre, immédiatement, au débotté... et à la gare de Saint-Meilhan, comme je vous l'ai dit, l'honorable individu que vous appelez Baugé a bien voulu me conduire chez vous... Oui... Il commençait à faire trop chaud là-bas, et puis il est urgent que je me rende à Londres... Car je suis devenu extraordinaire, vous savez!... J'ai des intérêts dans l'Achanti-Goldfields Corporation!... Je suis de deux commissions techniques!...

MADAME HEIMAN. — Vous!... C'est à se tordre!... C'est drôle comme quand les peintres coupent leurs cheveux pour le régiment!

PIERRE. — Eh bien, il faudra vous y habituer.

MADAME HEIMAN. — Jamais! je vous en préviens!... Je ne vous prendrai jamais au sérieux comme homme d'affaires!... C'est égal! Vous ici!...

PIERRE. — Comme ma petite visite à l'air de vous abrutir, ma chère amie!...

MADAME HEIMAN. — Un peu.

PIERRE. — Malgré que je trouble un délicieux tête-à-tête avec M. de Chelles, vous ne m'en voulez pas d'être descendu chez vous?

MADAME HEIMAN. — Il n'aurait plus manqué que vous tombiez ici!

PIERRE. — J'ai plus de tact... Pourquoi me dites-vous ça?...

MADAME HEIMAN. — Ah! parce que!... (A part) Je ne sais plus que lui dire, moi... (Haut) Écoutez, vous revenez de Pontoise.

PIERRE. — Non, de plus loin.

MADAME HEIMAN. — En l'occasion, c'est arriver de Pontoise... On ne vous a plus revu, s'il m'en souvient, voyons... depuis la messe de mariage... Malin, va!

PIERRE. — Quoi?

MADAME HEIMAN. — Rien. Vous pensez bien que depuis lors il a dû se passer des

choses, n'importe quoi... mais des choses... Seulement comme vous en êtes resté à la messe de mariage, vous comprenez, ce serait trop long de vous mettre au courant!... C'est même pourquoi j'ai préféré vous traîner de suite chez les Dessandes... Ma foi, je réserve le paquet à Isabelle!

PIERRE. — Odette, rien de grave, hein, j'espère?

MADAME HEIMAN. — Rien, rien... Comique, au fond... Elle vous expliquera.

PIERRE. — Vous m'avez fait peur... Vos réticences sont exaspérantes, et vous êtes d'une discrétion bien peu israélite!

MADAME HEIMAN, souriant. — Hein... votre prétexte de retour?...

PIERRE. — Non, je vous jure... L'éternelle tentation du passé m'a fait obliquer la route, vous le voyez. Mais je n'ai pas le cœur d'Olympio. (Regardant la pièce.) Alors, c'est là?

MADAME HEIMAN. — Oui, c'est là!... oui, c'est là cet endroit délicieux... ce petit paradis!... la maison de la joie!...

PIERRE. — N'est-ce pas?... Je m'en doutais.

MADAME HEIMAN. — Ah! ce qu'on s'amuse ici! vous ne vous en faites pas une idée... Et, en passant, je vous remercie, de tout cœur, de m'avoir ces gens-là... je m'en féliciterai toute ma vie!... Chaque jour est un jour de fête... de bamboche... A ce point que samedi, moi' aussi, je boucle mes malles... et vais reprendre mes quartiers d'hiver au plus vite... Oh! Pierre, attendez-moi jusqu'à samedi... partons ensemble... emmenez-moi à Londres!... Ce serait si gentil d'aller faire un petit peu la fête ensemble!...

PIERRE, nerveux. — Voyons, qu'y a-t-il, Odette, qu'y a-t-il, décidément? Ne plaisantez pas.

MADAME HEIMAN, lui prenant le bras. — Écoutez, je crois que je ferai bien, tout de même, de vous mettre un peu au courant, sans quoi vous risquez de ne pas très bien comprendre!... Vous voyez ce point rouge là-bas... au bout de l'allée?

PIERRE. — Oui, c'est une lanterne.

MADAME HEIMAN. — Non, c'est Georges qui fume son cigare.

PIERRE. — Non, c'est une lanterne.

MADAME HEIMAN. — Non, c'est Georges... Allons à sa rencontre. Et, ce faisant, je vais vous révéler les choses essentielles, pour que vous puissiez ensuite... voler de vos propres ailes.

PIERRE. — Vite. Vous me faites mourir à petit feu...

Ils sortent.

LA VOIX DE MADAME HEIMAN. — Et au tournant de l'allée, je vous quitte... oh! je vous jure bien que si... il faut d'abord que j'aille vous sortir des couvertures de laine...

Les voix se perdent. La scène reste vide. De derrière le piano où elle était blottie et cachée, on

voit surgir Jeannine. Elle est en petite camisole de nuit, les cheveux dans le dos. Elle court vite à la porte par où viennent de partir Pierre et M^{me} Heiman.

SCÈNE II

JEANNINE, FRAULEIN

JEANNINE. — Enfin! (Elle regarde attentivement dehors entre les barreaux de la grille.) Prennent-ils à droite?... à gauche?...



JEANNINE. — PRENNENT-ILS A DROITE?...
A GAUCHE?...

Oui!... Ah! rien n'est perdu!... Vite la lampe!...

Au moment où elle va éteindre la lampe, la porte de droite s'ouvre; c'est Fraulein.

FRAULEIN. — Je vous cherchais partout... voulez-vous remonter!

JEANNINE. — Allez-vous me fiche la paix!

FRAULEIN. — Ah! Fraulein!... Fraulein!... Vollen sie... was sagt Madame?

JEANNINE. — Wurst... Wurst! Voilà ce qu'elle va dire, madame... Wurst!... Et puis, si vous ne voulez pas vous en aller, vous savez ce que je vous ai promis? Je dirai à monsieur où j'ai trouvé sa photographie, dans votre chambre!... Ah!

FRAULEIN. — Mein Gott!

JEANNINE. — Vous m'embêtez avec votre Gott... On vient, fraulein, je vous en prie... je vous en supplie, ma petite fraulein, allez-vous-en!

FRAULEIN. — Oh! mademoiselle!...

JEANNINE. — Vous savez bien qu'il le faut... Je vais monter me coucher dans cinq minutes... allez...

FRAULEIN. — Oh! mademoiselle! mademoiselle.

Elle pousse violemment Fraulein et referme la porte. Puis elle baisse la lampe complètement. Elle se place près de la porte de droite, à croupeton, par terre. Au bout d'un moment, Georges arrive sur le perron, le col du manteau rehaussé. Il entre, referme la porte grillée, remonte la lampe, la prend et se dirige vers la porte de droite pour aller se coucher. Au moment de l'ouvrir, il se heurte à Jeannine.

SCÈNE III

JEANNINE, GEORGES

GEORGES. — Ah! c'est vous! Justement, pas fâché de vous rencontrer!... (Il pose la lampe.) Ah bien! vous n'avez pas de toupet! Vous attendez là, tranquillement, à pied de bas, en vous tournant les pouces, que je vienne vous dire des douceurs!... Après la scène inimaginable de cet après-midi!... Votre sœur, depuis ce temps, ne se remet pas de l'attaque de nerfs que vous avez provoquée. Notez que j'ignore ce qui s'est passé entre vous deux et ce que vous avez peut-être osé lui faire croire, pour qu'elle en soit arrivée là!... j'ai peur de comprendre!... Toujours est-il qu'il n'y a plus de raison humaine qui tienne!... La démence du sacrifice bat son plein! Tout ce que j'obtiens d'Isabelle, ce sont des phrases de ce genre : « Elle est à toi!... Soyez heureux! » Vous avez tramé là une petite intrigue malpropre et méchante, à mon insu... Il y a deux mois que vous manœuvriez... et entre vos deux sourdines, moi, j'ai été joué!... Eh! ma petite, voilà qui est fini, cette fois... Vous allez partir.

JEANNINE. — Oui, un peu de patience... Je vais partir, en effet, et c'est pour cela que je suis ici, Georges, pour que vous me donniez l'adieu que j'attends depuis si longtemps... avant que je disparaisse à jamais...

GEORGES, éclatant. — Oh! fini, cette fois!... Il y a des bornes aux meilleures plaisanteries!... C'était trop commode, en vérité! « Vous ne voulez pas faire un petit tour de promenade? Non? Ça vous déplaît?... Crac, je me tue! » Ah! vous l'aviez trouvée, vous, la formule!... Mais cette fois...

Il lui secoue vigoureusement les bras.

JEANNINE. — C'est cela... tenez-moi les poignets... étouffez-moi... J'entends gronder votre voix sur ma tête... c'est délicieux...

GEORGES. — Si vous m'aimez voilà la minute de me le prouver et de vous faire pardonner votre sinistre comédie. Je m'adresse à la grande Jeannine... Vous ne pouvez pas rester un jour de plus ici; l'épreuve est faite... Il faut que vous partiez... (*Vivement.*) Quand je dis partir, je veux dire, bien entendu, vous absenter quelques semaines... quelques semaines au plus... un voyage de rien du tout avec M^{me} Heiman... une excursion dans les Alpes, (*Il fait un*



GEORGES. — Ah! c'est vous! JUSTEMENT, PAS FACHÉ DE VOUS RENCONTRER!...

grand geste vague; — se reprenant.) dans les petites Alpes... les Alpilles!... Ne le faites pas pour Isabelle, Jeannine, si vous ne lui consentez pas ce sacrifice, faites-le pour l'amour de moi!...

JEANNINE, *lui parlant tout près dans l'obscurité profonde.* — Mais oui... mais oui... Inclinez un peu votre tête sur moi, et tout sera dit. (*Mouvement de Georges.*) Ne me troublez pas... C'est ma grande dernière minute... J'exécuterai tout ce que je me suis promis, point par point. Voyons... par ordre... que je ne m'embrouille pas... (*Elle met ses mains sur sa figure et parle avec une voix nouvelle, timide et basse.*) Ecoutez, Georges... d'abord... oh! j'ai la gorge sèche... laissez-moi... laissez-moi vous dire tu! Cela, d'abord, je me le suis promis... Oh! je ne vais jamais pouvoir oser!... (*La voix n'est*

plus qu'un souffle imperceptible.) Toi, toi... mon Georges... je t'aime... Oh! je suis toute rougissante... si vous me voyiez dans l'obscurité... C'est exquis... c'est ainsi que je vous parle quand je suis seule dans ma chambre... Quel bonheur! je vous dis tu, comme si c'était vrai...

GEORGES. — Vous m'aimez, dites-vous? Mais quelle sorte d'amour est le vôtre?... Je ne peux pas y croire. Non, non, je n'y crois pas, c'est inutile!... Commencez par me le prouver... Vivez pour moi, si vous m'aimez... Ah! si vous me montriez un peu de dévouement, si... ah!...

JEANNINE. — J'avais préparé des phrases, vous m'avez embrouillée!... Oh! seule, je vous dis des choses, des choses!... je les marque pour vous les répéter... vous seriez content... mais je les oublie après... J'en ai pas beaucoup de bonheur, vous comprenez...

Elle est tout proche, tout proche de lui, et parle, les yeux clos.

GEORGES, *nerveux.* — Ne me faites pas repentir d'être resté, Jeannine... Remontez dans votre chambre.

JEANNINE, *laissant glisser son front le long du bras de Georges.* — Je perds la tête... je ne sais plus, moi... je vous aime, Georges!

GEORGES. — Ah! détestable rusée qui voudrais lasser mon courage!

JEANNINE. — Ce rêve, pourtant! ce rêve! Etre serrée une minute dans vos bras!... Je serais partie consolée... Vous êtes bien cruel, allez!... Je m'étais tellement dit : Dans tout ce que j'oserai lui crier, il y aura bien quelque chose pour l'émouvoir... Et ce sera comme lorsque je cours dans la prairie en chantant : « Je l'aime! je l'aime! je l'aime! » (*Mouvement de Georges.*) Ah! je vois cela! vous détournez la tête! Vous me trouvez répugnante à vous dire ces choses... vous détournez la tête... C'est une petite fille de seize ans qui parle ainsi!... Eh bien, est-ce que vous croyez que je ne me fais pas horreur, moi!...

GEORGES. — Mais non, pauvre enfant, mais non... Ce sont d'autres pensées qui m'agitent et m'épouvantent!... Crois-tu que je n'entende pas cette mendicité de tendresse, crois-tu que je ne voie pas le trouble qui a détruit l'harmonie dans ce corps brûlant et cette petite tête égarée, ivre d'amour et de mort!...

JEANNINE. — Dieu, qu'on est bien contre vous!... Je vous aime!... Et puis on a fait sécher les châtaignes sur le perron, dans la journée... et c'est ça que c'est si parfumé... Dieu! qu'on est bien! Vous sentez mon cœur qui bat contre vous? Ecoutez, je ferme les yeux... je ne verrai pas quand vous m'embrasserez.

GEORGES. — Jeannine! Jeannine!

JEANNINE, *avec un petit éclair dans les yeux vite réprimé.* — Oh! je savais bien que

vous étiez bon ! Dieu ! je vais pleurer, bien sûr, quand je vais sentir que vous me serrez dans vos bras... Oh ! Georges ! quelle joie ! vous m'aim... Non, non, j'ai eu tort... je n'ai rien dit ! Ce n'est pas vrai, non, vous ne m'ai-



JEANNINE. — Oh ! GEORGES... C'EST MOI QUI T'AIME, T'AIME, T'AIME!...

mez pas!... vous allez m'embrasser seulement... je n'ai pas dit que vous m'aimiez pour ça... Oh ! Georges... c'est moi qui t'aime t'aime, t'aime!...

GEORGES. — Mais taisez-vous donc !

D'un mouvement nerveux, irrésistible, il la saisit brutalement. Jeannine a un cri étouffé en s'abattant sur sa poitrine. Ils restent ainsi, lèvres à lèvres, un grand moment, dans le rond clair de la lampe. Des phalènes, autour d'eux, cognent l'ombre ; un pic-vert réveillé traverse la prairie en criant, et le croissant de la lune, au loin, filtre à ras de terre, dans une haie, au bout du jardin... Des pas ont retenti sur le perron... la porte grillée a battu... Georges et Jeannine se détachent brusquement, ils se renfoncent dans l'ombre. Une silhouette, dehors, la main posée sur le bouton de la porte, les regarde... Georges va au-devant d'elle et ouvre lui-même vivement.

SCÈNE IV

LES MÊMES, PIERRE

GEORGES, reconnaissant Pierre avec difficulté dans l'ombre. — Toi?...

PIERRE, essayant d'être très naturel. —

Tu vois... en effet... je... j'arrive... je suis de retour. Alors en passant... en allant... à machin... à Londres... je suis descendu chez Odette... Et... (*Haussant le ton.*) ça va bien, toujours?

GEORGES. — Mais tu... tu vois.

Silence.

PIERRE, à Jeannine qui n'a pas bougé, près du piano. — Bonjour, Jeannine.

JEANNINE. — Bonjour, monsieur.

Elle ne bouge toujours pas. Silence.

PIERRE, à Jeannine. — Eh bien, c'est tout ce qu'on me dit?

Jeannine s'approche de Pierre et lui tend le front.

GEORGES, à Jeannine. — Jeannine, voulez-vous, s'il vous plaît, aller prévenir votre sœur que Pierre est là...qu'elle descende tout de suite.

Jeannine sort.

SCÈNE V

GEORGES, PIERRE

GEORGES, il va à Pierre, d'une voix blanche. — Ta main, Pierre. Dans cet extraordinaire moment où tu viens de m'apparaître, là, je me suis demandé si j'avais bien toute ma raison!... si ce n'était pas mon cerveau qui projetait réellement ton image dans le cadre de cette porte... à deux mois de distance!... C'est tellement fou!...

PIERRE. — Ecoute... je...

GEORGES, l'interrompant. — Non, ne me dis rien encore. Le hasard t'a fait tomber sur la minute de trouble la plus extraordinaire de ma vie... (*Se passant les mains sur le front.*) Tu ne peux pas savoir!...

PIERRE. — Odette m'a dit...

GEORGES. — Non, tu ne peux pas savoir ! Quoi que tu puisses imaginer, remets à plus tard le moindre jugement... Ce sera justice... En attendant, à la hâte, pendant que nous sommes seuls, je vais te demander tout de suite une chose. Puisque te voilà... demeure ici quelques jours... oui... Il faut que je parte. Ta présence précipitera et facilitera mon départ!... Ah ! dans quelle maison reviens-tu!... On vient... Ta main?...

PIERRE. — Tu t'en vas?

GEORGES. — Oui... je suis dans un tel état de trouble... tout cela... le saisissement de ton arrivée... j'ai besoin d'un moment de repos et de recueillement... Je ne t'entendrais même pas... je n'entendrais personne d'autre que moi-même pour l'instant... Et puisqu'Isabelle descend, il est mieux que je te laisse seul avec elle.

PIERRE. — Mais...

GEORGES. — Si... si... cela vaut mieux. (*Il va sortir, tout bouleversé, puis il se ravise et droit à Pierre, la voix très émue.*) Je te jure, Pierre, que je suis un honnête homme!

Silence.

PIERRE. — Je ne te demandais rien.

Georges sort. Pierre, resté seul, lève lentement la lampe... et attend.

SCÈNE VI

PIERRE, ISABELLE

Isabelle entre précipitamment, en vêtement de nuit hâtivement jeté sur ses épaules.

PIERRE. — Isabelle!

ISABELLE. — Pierre!

Elle est tombée près de la porte, sur la chaise qui se trouvait là. Lui, près de la table. Ils pleurent.

ISABELLE, *s'essuyant les yeux.* — Quand on m'a dit que c'était vous, j'ai reçu un coup au cœur. C'était à la fois trop cruel et trop bon... Ah! Pierre!... Pierre!

PIERRE. — Qui m'eût dit que nous pleurons ainsi, en nous revoyant!...



PIERRE. — MON PAUVRE AMOUR. CELA NE VOUS OFFENSE PAS QUE JE VOUS APPELLE AINSI?...

ISABELLE *se rapproche de la table et de Pierre.* — Mon ami!... Regardez ce qu'on a fait de votre amie...

PIERRE. — Non. Vous êtes toujours la même. (*Isabelle, élevant la lumière à hauteur des yeux. Il la regarde en plein jour, timide.*) Un peu maigrie... un peu pâlie!

ISABELLE. — Vous, vous avez bonne mine.

PIERRE. — Ah! moi, vous savez je... (*Geste. Isabelle tout d'un coup lui saisit les deux mains, en le regardant dans les yeux. Pierre touché.*) Merci... merci!... Vous n'avez jamais été meilleure pour moi, dans toute votre vie!... (*Un temps.*) Et cependant, allez, je ne bénis pas les chagrins qui vous rendent plus compatissante.

ISABELLE. — La petite m'a dit que vous étiez descendu chez Odette... c'est vrai?... Est-ce que vous avez tout ce qu'il vous faut, au moins?... Et dites?... ce retour?...

PIERRE. — Oui, tout à l'heure... tout à l'heure, je vous dirai... ça n'a pas d'importance!... Je vous en prie, ne troublez pas cette minute, laissez-moi tout au bonheur de vous revoir... là... là... (*Il s'assied et la contemple encore longuement un peu comme les peintres font en regardant un modèle, et il dit en secouant la tête.*) Mon pauvre amour!... Cela ne vous offense pas que je vous appelle ainsi?...

ISABELLE. — Pierre!

PIERRE. — J'emploie le mot amour, faute de mieux!

ISABELLE. — C'est déjà bien suffisant.

PIERRE. — Ah! maintenant, vous avez fait l'apprentissage amer? Mais aussi... mais aussi!... Ah! si j'avais été là encore, mon amitié sûrement vous eût empêchée de commettre une sottise. Vous vous êtes lancée, à corps perdu, dans quelle aventure!... Oui, je sais, vous étiez en droit d'espérer mieux de leur part... mais la moindre expérience vous eût avertie que vous courriez à un abîme... Enfin!

ISABELLE. — Vous auriez eu, à ma place, le même mouvement généreux que moi...

PIERRE. — Mais comme vous avez dû ne pas savoir vous y prendre!... (*Souriant.*) Et que de choses charmantes et stupides vous avez dû dire!...

ISABELLE. — Si vous saviez, Pierre! Ah! comme ils m'ont trompée!

PIERRE. — Je ne le défends pas. Je ne le juge même pas encore. Je vous prie seulement de savoir être indulgente.

ISABELLE. — Je pense, lourdement, à ce que je dois faire. On eût dit que je sentais que vous deviez venir et que je n'attendais plus que vous...

PIERRE. — Comme il faut que vous l'ayez aimé, mon Dieu!

ISABELLE. — Si c'est aimer que de se sentir tous les jours plus égarée, plus palpitante, plus chagrinée... alors, oui, je l'ai aimé...

PIERRE. — Passionnément!

ISABELLE, *sérieuse.* — Je vous demande

ardon d'avouer, simplement, cette transformation, devant vous. Mais à quoi servirait de ne pas être franche?

PIERRE. — Oh! vous ne me faites plus de mal!... Il y a longtemps que je vous ai dit adieu. (*Changeant de ton.*) Bref, maintenant, qu'allez-vous devenir? car il s'agit de trouver une issue... Vous ne pouvez pas rester plus longtemps dans cette répugnante atmosphère.

ISABELLE. — J'y songe.

PIERRE. — Quel moyen?

ISABELLE. — J'en ai un bon... Attendez... Vous nous restez, n'est-ce pas?

PIERRE. — Je repars demain par le train de quatre heures.

ISABELLE. — Non!

PIERRE. — N'insistez pas...

ISABELLE. — Voilà qui va hâter les choses.

PIERRE. — Comment cela?

ISABELLE. — Vous verrez.

PIERRE, ému. — Ah!

ISABELLE. — Et à quelle heure êtes-vous arrivé chez Odette?

PIERRE. — Au moment du dîner... il y a une heure...

ISABELLE. — Et à huit heures vous étiez déjà au courant de tout!... C'est admirable! Voilà bien les amies!... Curiosité, vanité et envie... J'en étais sûre!... Elle m'avait juré, celle-là, qu'on la couperait en morceaux plutôt que de révéler un mot de leur trahison, à qui que ce soit... même à de Chelles, même à vous...

PIERRE. — Vous vous trompez, je vous jure. Odette a été d'une discrétion absolue... même ridicule, je m'en porte garant pour elle.

ISABELLE. — Mais alors, qui vous a appris?

PIERRE, embarrassé. — Eh bien! je...

ISABELLE, d'une voix subitement indifférente et détachée. — Ah! je comprends... oui, c'est juste... Ils ne se cachent de personne... Oh! tout le monde est au courant ici... C'est une aventure publique. Georges lui-même vous aura tout de suite raconté sa passion pour Jeannine. (*Mouvement de protestation énergique de Pierre.*) Ou alors, plus simplement, il vous sera arrivé ce qui est arrivé à tant d'autres... hier encore, à de nos voisins... oh! ne protestez pas... c'est devenu tellement fréquent! Dès votre entrée ici, vous avez compris à leur attitude... (*Second mouvement de Pierre.*) Je vous en prie, cette fois, Pierre, ne m'humiliez pas d'un mensonge de plus! A quoi bon?... Croyez-vous que je ne sache pas? Ils ne se cachent plus, vous dis-je... Vous êtes tombé, tout de suite, sur une scène d'intimité... Ils vous ont donné le spectacle de les surprendre... comme on les trouve maintenant toujours... s'embrasant, n'est-ce pas?... s'étreignant dans un coin... c'est cela? (*Pierre hoche la tête évasivement et baisse la tête.*) C'est cela? (*Bondissant avec un cri.*) Ah! c'est tout ce que j'attendais!

PIERRE. — Que dites-vous?

ISABELLE. — Je n'attendais que cette preuve... Cette fois des yeux ont vu!... Ah! la bonne délivrance!... la certitude!... Enfin!...

PIERRE. — Isabelle!

ISABELLE. — C'est le ciel qui vous envoie!... Enfin! enfin!

Elle va à un petit meuble bas près de la cheminée et l'ouvre avec une clef qu'elle porte à sa chaîne de cou.

PIERRE. — Mon amie, mon amie... vous m'effrayez.

ISABELLE, promène ses mains agitées dans des tiroirs. Georges apparaît à ce moment sur le perron. — Ah! te voilà!... Entre! (*Montrant Pierre.*) Maintenant, il a vu! maintenant j'ai la preuve!... Tu ne peux plus nier... (*Elle s'éloigne un peu à reculons des deux hommes.*) C'est tout ce que j'attendais... Adieu!... Je vous délivre... Soyez heureux!...

On la voit faire un geste. Un revolver est dans sa main. Georges se jette sur elle. Une courte lutte s'engage. Dans le corps à corps, Georges finit par lui arracher le revolver des mains. Il en retire les cartouches.

SCÈNE XII

GEORGES, ISABELLE, PIERRE

GEORGES, jetant simplement le revolver à terre. — Imbécile! (*Puis il va s'asseoir, les deux mains sur la face. Un grand silence. Isabelle, haletante, se soutient à la cheminée. Pierre est près d'elle. Personne ne dit plus rien. Enfin, Georges relève la tête.*) Voilà où tu en étais! oh!... voilà où nous en sommes!... Est-ce croyable que ce soit toi, là... ce revolver à tes pieds!

ISABELLE, montrant Pierre. — Maintenant, plus rien ne pourra faire que ces yeux-là n'aient pas vu!

PIERRE. — Isabelle!...

GEORGES. — Ah! oui... ce baiser!... mais c'est ton œuvre, malheureuse! Ton œuvre... ah! parlons-en!... Sans que j'aie rien à me reprocher, Pierre, je te le jure, d'homme à homme, en face de cette pauvre femme égarée... voilà de quelle infamie elle me soupçonnait, moi!... Ah! va-t-en, tiens! je ne sais pas ce qui l'emporte, de ma pitié ou de ma révolte!

ISABELLE, qui est restée fixe pendant que Georges a parlé, subitement. — Ecoute, Georges, en cette minute, à la sincérité de ta colère, de ton geste, d'un je ne sais quoi qui ne ment pas... je l'affirme, — et c'est solennel, cette fois, — cette preuve, ce baiser indéniable, cet affreux baiser, je peux le rayer

de ma mémoire... lui donner, à la rigueur, une raison, un sens... (*Appuyant sur les bras.*) Juge de la puissance de ma foi! A cet instant, si tu le veux, je te croirai, je m'y engage solennellement sur tout ce que j'ai de plus sacré... tu n'entendras plus, ni plainte, ni soupçon... si tu jures simplement, en cette minute, devant Pierre qui nous entend, et devant qui tu n'oseras pas mentir, que tu n'aimes pas Jeannine. Je te croirai!

GEORGES, *a une hésitation, puis fermement.*
— Non, je ne jurerais pas cela.

ISABELLE, *avec un cri de triomphe.* — Ah! tu vois bien... tu vois bien que tu l'aimes!...

GEORGES. — Eh non! non, je ne peux pas et je ne ferai pas pareil serment! Assez de mots et d'hypocrisie!... En toute la sincérité de mon âme à moi, puis-je dire que je ne l'aime pas ou que je l'aime?... C'est cela que tu demandes? Tu veux que je te dise... que je te dise... depuis des mois tu me harcèles! Tu veux que je donne d'un mot l'explication de ce qu'il y a en nous de plus intraduisible. Qu'est-ce que tu appelles aimer? Apprends-moi d'abord où commence l'amour, où finit la pitié, je te répondrai ensuite! Vous avez des

serment inepte! Et non, mille fois non, je ne sais pas ce que vous appelez amour, de vos bouches de femmes!

ISABELLE. — Vois mes yeux, ils te l'apprendront.

GEORGES. — Des mots!... Et je me révolte... Et cette fois ça va être ma revanche! Ah! mes gaillardes, il va falloir marcher droit! (*Respirant largement en se frappant la poitrine.*) Dieu de bon Dieu! ça fait du bien!... (*Il arpenté la pièce.*) Je t'ai laissé le soin de nos existences jusqu'au bout... tu vois que j'ai tenu parole, complaisamment? je n'ai pas bronché... Voilà le résultat!... A mon tour, maintenant! (*A Pierre.*) Veux-tu aller chercher Jeannine, s'il te plaît, Pierre, j'ai besoin qu'elle entende ce que je vais dire.

SCÈNE VIII

GEORGES, ISABELLE

Resté seul avec Isabelle, il va à elle et l'appuie contre sa poitrine. Elle résiste.

GEORGES. — Ma pauvre femme! Regarde où tu nous a menés... Es-tu convaincue?... Voilà où ton orgueil nous a conduits... Allez! reconnais la monstrueuse erreur de ta tentative!... J'attendais, moi, puisque tu ne voulais pas utiliser ma raison, résigné à mon rôle de spectateur. J'aurais peut-être dû tenter d'intervenir plus tôt; mais qui d'un peu sensé aurait jamais soupçonné que nous en étions là de cette petite course à l'abîme! Je ne pouvais pas suivre les frénésies obscures de votre silence... Nous étions murés chacun dans notre attitude respective, et la vie muette allait son train, sans échange!... Ah! quel criminel joujou!... Oui, oui, ma pauvre grande chérie! je sais bien tout ce que tu pourrais me dire pour ton excuse. Tu as cru tenter une œuvre belle. Et tu as subi la contagion, l'enchantement, pour parler ton affreux langage, jusqu'à la démence! Tu as accompli jusqu'au bout le trajet jadis parcouru par Jeannine, et ce coup de pistolet logique, admirable, nécessaire, équilibre vos deux folies!...

ISABELLE. — C'est ça... parle, parle... Il me semble que je te crois, en cette minute... parle encore, c'est apaisant... Même si tu mens encore, cela fait du bien, cela berce...

GEORGES. — Ton œuvre, comme tu l'appellais emphatiquement, ton œuvre n'était pas belle... non, même pas cela! elle était laide... Le seul mot de guérison, que tu employais sans cesse, eut dû suffire à t'avertir... car tu ne pouvais la guérir qu'en tuant son amour. Et en cela, Isabelle, tu commettais comme les autres le crime essentiel, le grand crime



GEORGES. — IMBÉCILE!...

distinctions admirables! Mais sais-je, moi, de quel nom humain, vous autres, femmes, vous pouvez bien nommer le sentiment que j'éprouve, là, en ce moment, pour cette enfant? C'est peut-être de l'amour!... c'est possible! Je n'en sais rien, rien!... Nous vivons depuis deux mois dans une atmosphère de petits mensonges, d'hypocrisie sentimentale. Assez! Il y a en nous, au-dessus de nous, la vérité profonde. Je ne sais si elle s'appelle amour, ou haine, ou pitié. Elle est comme elle est... Je me refuse à la profaner d'un

de nature, l'atteinte à la liberté juste. Pour être juste, il n'eut pas fallu tenter d'assassiner cet amour, dont elle était innocente, mais au contraire le laisser vivre librement et mourir de sa belle mort. Cela eut été la justice profonde... mais hélas! elle n'est pas dans nos moyens... Il est de ces choses qu'on peut penser, et qu'il faut bien se garder de faire, et la morale des hommes ne va pas jusqu'à elles! Quant à moi, comment m'y serais-je pris pour détester cette enfant? Je ne peux pas lui en vouloir de m'aimer... Voilà la vérité, la belle vérité et toute simple.. et qu'il faut oser dire, puisqu'elle est sans offense.

ISABELLE. — Oui, oui... tu as l'air de penser tout cela... tout cela a l'air juste... (Elle fronce les sourcils tout à coup et secoue la tête de l'air de revenir à sa pensée.) Mais cependant, qu'est-ce que tu veux? ce baiser... ce baiser... tu auras beau dire... c'est de l'amour!

GEORGES, *douloureusement*. — Ah! c'est fini! Ce mot-là est entre nous.

ISABELLE, *immédiatement, avec crainte*. — Non, Georges, tu verras... j'hésite encore... je ne sais pas... depuis que je t'aime, je ne sais plus rien. Mais je ne demande pas mieux que de te croire!

GEORGES. — Non, c'est fini... J'en suis sûr maintenant, c'est fini!... Ah! je me souviens, Isabelle, de ton cri désolé quand tu as pris la petite avec nous... « L'amour est dans la maison!... » Oui, l'amour!... Désormais, il a été l'invité, avec Jeannine, le personnage invisible, l'hôte toujours présent, et à travers lui, nous ne nous sommes plus jamais retrouvés... Il a failli même me corrompre... oui, moi, je l'avoue, es-tu contente! Mais si nous ne nous dégageons d'un effort brusque, tu entends, définitif, Isabelle, à force de nous serrer l'un contre l'autre, il va nous broyer jusqu'aux os... Séparons-nous.

ISABELLE. — Comment? quoi?... que dis-tu? Nous séparer?

GEORGES. — Oui, nous séparer. Le temps nécessaire pour vous rendre la raison perdue. Puisque, je le sens, tu ne veux pas accepter le seul moyen possible : éloigner ta sœur...

ISABELLE, *l'interrompant*. — Mais tu sais bien que ce serait le crime!

GEORGES. — Oui. Eh bien! justement... partageons le sacrifice en trois. Annulons tout bonheur, il n'y aura plus de jalouses!... Notre part de malheur à tous sera égale; les femmes seront satisfaites! Ce que je sais bien, c'est que pas un jour de plus nous ne vivrons de cette vie que tu nous imposes, l'enfer!

ISABELLE. — Georges, je m'y oppose! C'est moi seule la fautive... je réparerai, tu verras.

GEORGES. — A aucun prix!... n'insiste pas... j'ai dit... Demain recommencerait la geôle. Madame Heiman emmènera Jeannine, elles iront faire un petit voyage dans le Midi... moi ailleurs... toi tu retourneras à Paris...

ISABELLE, *tombe effondrée sur une chaise*. — Oh! mon Dieu!

Entrent Pierre et Jeannine.

SCÈNE IX

LES MÊMES, PIERRE, JEANNINE

GEORGES. — Toi, arrive ici... ma petite! hop! (Il la pousse brutalement devant lui.) Ecoute-moi bien... attentivement.

ISABELLE, *pleurant*. — Ecoute-le, Jeannine! Ecoute-le!

GEORGES. — Nous allons nous séparer, puisque vous l'avez voulu, puisqu'il le faut. Tu vas donc partir... Où que tu ailles, — retiens ce que je te dis là, enferme chaque parole avec soin dans ta mémoire, — où que tu ailles, plus de sottise!... Sache ceci : que tu ne commets rien de mal en m'aimant. Laisse vivre en toi cet amour, librement, sans contrainte, sans chercher à en guérir!... Laisse-le chanter ou pleurer à sa guise, mon en-



GEORGES. — N'EST-CE PAS, ISABELLE, QUE TU PERMETS QUE JE L'EMBRASSE?

fant... Ne te presse pas de ne plus m'aimer... Puisse dans cette épreuve le courage même de devenir une femme!... Bientôt peut-être, un jour, nous sentirons que nous pouvons nous rapprocher, et nous reviendrons... Ce jour-là, il n'y aura plus de petite Jeannine. Il n'y a plus de petite Jeannine!... Jure que tu vivras pour moi, pour elle. (*Il montre Isabelle.*) Plus de sottises jamais, n'est-ce pas?... ou je te tire les oreilles!... Et il faut que tu saches ceci, c'est cela que je voulais te dire et qu'il faut que ta sœur entende : Du fond du cœur, je te plains, et je te prie de me pardonner le mal que je te cause involontairement... Ne te demande jamais de quel nom se nomme le sentiment que j'éprouverai, là-bas, pour toi... et qu'importent les noms!... Il n'a de nom dans aucun langage humain, Jeannine! Et je te remercie de ton amour, mon petit!... Et, pour cela, ce baiser que tu me demandais tout à l'heure, Isabelle va permettre que je te le donne maintenant, du fond de mon cœur. N'est-ce pas, Isabelle, que tu permets que je t'embrasse?

ISABELLE, *faiblement, sans conviction.* — Oui.

GEORGES, *embrasse Jeannine au front.* — Allons, Jeannine!... j'attends de toi mieux qu'un serment. Dis que tu es décidée à partir courageusement!... (*Jeannine ne répond rien.*) Eh bien! tu hésites?... Tu ne veux pas répondre? (*Jeannine va tomber en sanglotant sur le canapé.*) Bien!... à ta guise!... Prenez-le comme vous voudrez, je vous avertis seulement, toutes deux, que ma résolution est inébranlable! Je n'admettrai aucun empêchement... vous m'entendez, aucun!... A part quoi, à votre aise, mes enfants!... Protestez, si bon vous semble! Moi, j'ai dit... N'espérez pas une minute que j'entre dans la discussion de ma volonté!...

Il sort.

SCÈNE X

ISABELLE, JEANNINE, PIERRE

ISABELLE, *effondrée.* — Ah! je ne sais plus, moi... Pierre!

PIERRE, *souriant.* — Oui, je crois que vous ne savez plus grand'chose, ni les uns, ni les autres!

ISABELLE. — Que va-t-elle devenir?... Regardez-la... tenez... (*Elle va vers Jeannine.*) Jeannine...

PIERRE, *la retenant, bas à Isabelle.* — Vous n'êtes pas, pour l'instant, en état de lui dire quoi que ce soit d'utile. Laissez-la pleurer un instant... Allez rejoindre votre mari et apaiser sa juste colère... croyez-moi... Deux paroles d'un ami et d'un étranger feront plus que tout le reste!... Elle se confiera

plus facilement à moi... Je vous rappellerai dans un moment. Ne vous éloignez pas.

ISABELLE. — Ne soyez pas trop sévère!

PIERRE, *souriant.* — Je serai extrêmement sévère!

SCÈNE XI

PIERRE, JEANNINE

PIERRE, *seul avec Jeannine.* — Très beau, tout ce qu'il vient de dire là!... Seulement, pratiquement, ça ne s'arrange pas avec cette facilité! Votre beau-frère a toujours été un théoricien... oh! incomparable!... Il a dit des choses excellentes, et lui, il lui suffit d'avoir raison pour être heureux!... Vous séparer! vous séparer, tous les trois!... c'est bel à dire! Mais ce jugement de Salomon ne change rien! Avec toutes ces belles paroles, ils n'empêcheront, ni l'un ni l'autre, que vous ne restiez la victime, et voilà ce qu'avec votre instinct admirable d'enfant, vous avez compris tout de suite! (*Il roule machinalement une cigarette qu'il ne fume pas et tourne sur le tabouret de piano.*) Il y a un instant, je ne vous connaissais pas... je serai franc, vous ne m'intéressiez même pas du tout... Je vous ai toujours considérée comme une enfant insupportable, et d'ailleurs parfaitement inutile!... Seulement, j'avoue, mon pauvre gosse, que depuis un heure je commence à comprendre (on est long à comprendre!) votre sort à venir... et ce qui vous attend... Qui sait, dans tout cela, si ce n'est pas vous la plus intéressante, après tout!... Quand, dans la vie, il y a quelqu'un de trop, la nature s'arrange toujours pour l'éliminer, en lui flanquant tous les torts sur le dos!... C'est vous qui vous êtes débattue peut-être le plus généreusement, sans calcul, commettant toutes les gaffes, sans rien savoir... (*Jeannine fond en sanglots.*) Ne vous désolez pas!... Ah! ce n'est pas gai, fichtre, mais on n'en meurt pas... Il y en a d'autres que vous sur la terre qui ont endossé, avec plus de rancœur, allez, et à un âge où on ne se console plus, hélas! cette sorte d'emploi... Vous avez quel âge? dix-sept ans... dix-huit ans? (*Jeannine fait signe de la tête que non.*) Dix-sept?... (*Jeannine fait signe de la tête que oui.*) Pfff! Remerciez le ciel de vous avoir envoyé la précocité de la douleur. Vous en serez débarrassée plus tôt!...

JEANNINE, *avec conviction.* — Oh! ça, monsieur, jamais! jamais!...

PIERRE, *riant.* — Pauvre petit! comme vous avez bien dit ça!... Votre angoisse passera tout de même plus vite que vous ne l'espérez!... Mais qu'on vous a mal éduquée!... L'une a vu seulement en vous une malade (l'éternelle rengaine!) l'autre, Georges... il ne connaît rien aux femmes!...

C'est même sa grande force sur elles, — le gredin! (*Avec un soupir.*) Enfin!... Malgré quoi, vous avez bien compris la nécessité de vous en aller, vous, toute seule... Vous ne pouvez pas continuer de rester ici à faire souffrir « les grands »! Puisqu'il le faut, vous saurez partir et disparaître de leur vie...

JEANNINE. — Oui. J'aurai la force maintenant.

PIERRE. — Je ne voulais pas vous entendre dire autre chose. Seulement, où irez-vous?

JEANNINE. — Je ne sais pas. Je demanderai qu'on me mette en pension.

PIERRE, *riant*. — Quel drôle de petit angelot!... Mais vous avez passé l'âge de la pension! Il faut vous faire une vie à vous!... Pourquoi ne rencontreriez-vous pas, non des valseurs, des cousins amoureux ou des Saint-Cyriens éperdus, je sais bien qu'il n'y a pas là de quoi satisfaire un cerveau comme le vôtre, frappé d'un don prématuré, mais quelqu'un qui veuille bien se consacrer à l'éducation d'une âme aussi difficile que la vôtre, Jeannine, quelqu'un qui soit à même de respecter votre chagrin et de l'aimer tendrement, comme si c'était son propre chagrin à lui qu'il consolât, pouvant vous offrir quelque chose qui ne serait ni de la paternité ni de l'amour, mais une affection infiniment mêlée... Supposez avec cela, comme par hasard, que ce vieil homme, avec son trop plein d'inutile tendresse, trouve en vous épousant l'occasion de se dévouer à un bonheur qui n'est pas le vôtre, Jeannine, mais celui de la grande âme étrange qui régit cette maison et dont vous portez un peu l'image dans vos yeux...

JEANNINE, *l'interrompant*. — Arrêtez-vous. Je n'ignore pas à quel point vous avez aimé ma sœur; elle me l'a dit... Et quoique je ne sois qu'une enfant, j'ai assez souffert et je suis assez intelligente, monsieur, pour deviner de quel sacrifice vous seriez capable pour Isabelle!... Mais non, c'est impossible, tout de même!... Vous ne pouvez pas aller, même à cause d'elle, jusqu'à vous charger de moi, et vous traîneriez un bien pauvre petit paquet!... Merci... Je n'ai besoin d'aucun secours... Je m'en tirerai toute seule!

PIERRE. — Ah! mais, savez-vous que vous êtes très chic, décidément!... Vous avez raison, je lançais à tout hasard cette bouée de sauvetage, oh! sans bien y croire, à l'aveuglette, et pour voir ce que vous en diriez... mais vous avez raison, malgré ce qu'aurait de tentant l'idée paradoxale de nous unir tous deux pour leur seul bonheur, nous ne le pouvons pas!...

JEANNINE. — C'est bien tout de même d'y avoir songé!

PIERRE. — Oui c'est bien, parbleu, oui, c'est très bien!... Voilà ce qu'il faut se dire!... Et je suis très content de nous!... Ah! mais par exemple, ce qui est fort possible, ce que j'exige, c'est qu'après nous être connus

et rapprochés comme nous venons de le faire, nous ne nous quittions pas comme cela!... Ah! mais non!... Vous m'intéressez diablement, savez-vous!... Il faut que nous devenions une bonne paire d'amis... dites, vous voulez?... Madame Heiman, c'est bien sec! même en voyage... Vous avez besoin d'un meilleur confident... Attendez, attendez un peu, vous allez voir! C'est moi qui vais me charger de votre éducation!... Promettez-moi d'abord qu'on s'écrira, tous les deux?... Ce sera très gentil, très touchant!... On parlera d'eux, on se dira leur bonheur... leur gloire... comme de vieux invalides qui n'en veulent pas à leurs généraux de s'être fait casser la tête pour eux!... Ah! vous verrez à nous deux comme on se comprendra!... Ils ne savent pas quels êtres charmants nous sommes... les imbéciles!... N'est-ce pas que je suis sympathique?... Tope-là! Alors, vous voulez bien de moi comme camarade?

JEANNINE. — Oh! oui, monsieur!

PIERRE. — J'emporte votre petite amitié, comme une jolie fleur, née des ruines, jeunes pour vous, vieilles pour moi, de nos deux douleurs... née de tout l'amour qu'ils n'auront pas compris!... L'élan précipité de ce grand toqué doit vous effaroucher un peu, mais je ne veux pas m'en aller sans que nous ayons conclu une vraie alliance, dans le mystère de cette belle et triste soirée, dont nous garderons le souvenir, et... Allons, voilà que je m'exprime encore en style vieux monsieur... je déraille... c'est désolant!

JEANNINE. — Vous êtes très gentil!... Mais quel ennui tout de même de n'avoir pas de chance!...

Un gros soupir.

PIERRE. — A qui le dites-vous! Alors, je peux compter sur vous?

JEANNINE. — De grand cœur.

PIERRE. — Le pacte est conclu?... Je suis ravi... Et qu'allez-vous faire, ma nouvelle petite amie?

JEANNINE. — Je vais parler comme une grande personne... Il faut que je sois bien raisonnable maintenant... Rappelez ma sœur, voulez-vous?... Et merci...

Elle lui serre la main. — Pierre va à la porte de droite.

SCÈNE XII

LES MÊMES, ISABELLE, puis GEORGES

JEANNINE. — Isabelle... J'ai à te dire ce que je viens de décider... (*Elle va parler.*) Attends que Georges soit là, veux-tu? J'aime autant que vous soyez tous les deux.

ISABELLE. — Le voici...

Georges entre.

JEANNINE, *à voix haute, non sans émotion.*
— Après la façon dont Georges m'a parlé tout à l'heure, et que j'ai bien retenue, je tiens à vous dire que je suis décidée à partir avec madame Heiman. Je ferai le voyage que vous voudrez. Et je m'engage à ne plus jamais vous donner le moindre sujet d'inquiétude, à avoir beaucoup de courage et à ne jamais vous faire de peine... ni à l'un ni à l'autre... même de loin.

Elle récite un peu comme une leçon, avec peine. Puis, comme brisée par l'effort fait, elle se détourne d'eux brusquement.

GEORGES. — A la bonne heure, Jeannine!... Voilà ce qui s'appelle parler!... On fera quelque chose de vous!...

Isabelle, très émue, veut se précipiter vers Jeannine pour l'étreindre dans ses bras, mais Jeannine a un mouvement de recul.

PIERRE, *entraînant Isabelle.* — Laissez-la. Pas encore... L'effort a été gros!... *(Bas.)* Un petit pacte est conclu entre nous. Un petit pacte sérieux et profond.

ISABELLE. — Oh! merci, Pierre! Je ne doute pas de votre amitié, ni de votre cœur excellent... Merci de votre aide... merci de pouvoir compter sur vous. Si maman était là, elle vous remercierait.

Elle s'essuie les yeux.

PIERRE. — Allez, comptez, avant toutes choses, sur l'avenir. Tout s'arrangera... et les peines s'envoleront... derrière moi...

ISABELLE. — Pierre!...

GEORGES, *à Pierre.* — Je te demande pardon, mon cher, de cette scène de ménage où tu es tombé en plein...

PIERRE, *rapidement.* — Comment donc!... Bigre, mes enfants! Onze heures? Et la mère Heiman qui m'attend avec ses couvertures de laine!... Je me sauve! Demain matin, avant de partir, je viendrai encore vous serrer la main... Mon chapeau, mon pardessus?

GEORGES. — Tu ne vas pas savoir retrouver ton chemin!

PIERRE. — Par la grand'route.

GEORGES. — Et le ciel s'est voilé.

PIERRE. — Jeannine va m'éclairer jusqu'à la grille... n'est-ce pas, Jeannine?... C'est vrai qu'il fait noir, tout de même! *(Jeannine prend vivement la lampe et passe devant Pierre.)* Bonsoir, bonsoir, mes enfants!... *(On entend sa voix du dehors.)* Et il a plu!... Ce qu'on va patauger! Prenez garde à votre jupe, Jeanneton...

SCÈNE XIII

GEORGES, ISABELLE

GEORGES, *étonné.* — Tiens!...

ISABELLE. — Pierre m'a laissé entendre qu'ils venaient tous deux d'échanger une grande promesse d'amitié... Mais cette amitié peut-elle être de quelque secours à l'enfant qui s'en va... si seule!...

GEORGES. — Mais oui... Ils vont dire ensemble beaucoup de mal, de nous... Ils sont sauvés!...

ISABELLE. — Ah! que tu es déconcertant, Georges!... Au moment même où l'on croit te comprendre et te satisfaire, voilà que tu ris!...

GEORGES, *l'attirant sur sa poitrine.* — C'est que je connais la banalité de la vie! et j'ai confiance en elle, et c'est sur elle que je compte! Sois rassurée. Les pires drames, les plus tristes drames, un beau jour, par un épuisement du sort, par une lassitude du grand ironiste d'en haut, sans doute satisfait de nos contorsions, se résolvent en une pichenette insignifiante, en un incident d'une banalité... déplorable! Tant de souffrances pour aboutir à ça!... à rien... Et pourquoi plutôt aujourd'hui que demain?... on ne sait pas!... C'est épuisé!... on le sent, on n'en est pas sûr!... Et c'est la vie!...

ISABELLE. — Pauvre Jeannine!

GEORGES. — Mais non, pas pauvre Jeannine!... Elle vient de prendre une grande résolution, très courageuse... Elle s'ouvre à la vie vraie... et trouvera d'elle-même un dénouement, incroyable d'insignifiance, à toute sa grosse douleur!... On sourira ensemble un jour des tragédies passées!...

ISABELLE. — Ah! serons-nous jamais heureux, Georges?

GEORGES. — Mais oui, nous serons heureux! Il le faut bien!... Nous serons heureux, banalement, comme tout le monde! comme les autres!... Allons, ma toute petite Isabelle, confie-toi, enfin, à cette épaule, sans plus jamais chercher à comprendre la grande force mystérieuse à laquelle nous donnons le nom d'amour, et prononce-le, va, ce mot qui ne veut pas dire grand chose, mais qui est bien tout de même dans ta bouche, le plus charmant des mots... Allons... dis!... dis?

ISABELLE, *laissant tomber sa tête sur son épaule, dans un grand soupir.* — Je t'aime!

MODERN-BIBLIOTHEQUE

VOLUMES PARUS :

Garbey d'AUREVILLE	Les Diaboliques.	Flirt.
Tolonel BARATIER...	Epopées Africaines. Au Congo	L'Inconnu. L'Armature.
Maurice BARRÈS, de l'Académie française	Le Jardin de Bérénice. Du Sang, de la Volupté et de la mort	Peints par eux-mêmes. Les Yeux verts et les Yeux Noirs
Fristan BERNARD....	Mémoires d'un Jeune homme rangé	L'Alpe homicide. Le Petit Duc.
Jean BERTHEROY	La Danseuse de Pompéi. Le Double amour.	Deux Plaisanteries. Eva Tumarche et ses Amis.
Louis BERTRAND.....	Pépète le bien-aimé.	Sire. Le Nouveau Jeu.
BINET-VALMEF	Les Météques.	Leurs Sœurs. Les Jeunes.
Paul BOURGET, de l'Académie française	Cruelle énigme. André Cornélis.	Le Lit. Les Marionnettes.
Henry BORDEAUX, de l'Académie française	L'Amour qui passe. Le Pays natal. L'Amour en fuite. Le Lac noir. La Petite Mademoiselle. La Peur de Vivre.	Un Martyr sans la Foi. Aphrodite. Les Aventures du roi Pausanias
Marcel BOULENGER..	Couplées.	La Femme et le Pantin. Contes choisis.
Hémir BOURGES.....	Sous la Hache.	Les Chansons de Billie Blancador l'Avantageux.
René BOYLESVE.....	La Leçon d'amour dans un Parc. Mademoiselle Cloque.	L'Avril. Amants.
Adolphe BRISSON.....	Florise Bonheur.	La Tourmente. L'Essor.
Michel CORDAY	Vénus ou les Deux Risques. Les Embrasés. Les Demi-fous.	Pascal Gefosse. Ma Grande.
Alphonse DAUDET ...	L'Évangéliste. Les Rois en exil.	Le Cuirassier blanc. La Force des Choses.
Léon DAUDET.....	Les deux Étreintes. Le Partage de l'Enfant. Les Morticoles.	L'Abbé Jules. Sébastien Roch.
Paul DÉROULÈDE....	Chants du Soldat.	La Turquie.
Lucien DESCAVES....	Sous-Offs.	La Carrière d'André Touraille.
Henri DUVERNOIS...	Crapotte. Nounette.	L'Automne d'une Femme. Cousine Laura. Chonchette.
Georges d'ESPARBÈS.	La Légende de l'Aigle. La Guerre en dentelles.	Lettres de Femmes. Le Jardin secret.
Ferdinand FABRE....	L'Abbé Tigrane. L'Autre Amour.	Mademoiselle Jaufre. Les Demi-Vierges.
Claude FERVAL.....	Vie de Château. Ma Figure. Ciel Rouge.	La Confession d'un Amant. L'Heureux Ménage.
Léon FRAPIÉ.....	L'Institutrice de Province.	Nouvelles Lettres de Femmes. Le Mariage de Julienne.
Théophile GAUTIER..	Le Capitaine Fracasse (1 ^{er} vol.). Le Capitaine Fracasse. (2 ^e vol.).	Lettres à Française. Le Domino Jaune.
E. et J. de GONCOURT.	Renée Mauperin. Germinie Lacerteux. Sœur Philomène.	Dernières Lettres de Femme. La Princesse d'Erminge.
Gustave GUICHES....	Céleste Prudhomme. Le Cœur de Pierrette. La bonne Galette.	Le Scorpion. M. et Mme Moloch.
STP.....	Totote. La Fée. Maman. Doudou.	La Fausse Bourgeoise. Pierre et Thérèse. Femmes.
Artram HARRY	La Meilleure Amie. La Divine Chanson.	Lettres à Française Mariée. Dialogues d'Amour.
Abel HERMANT.....	Les Transatlantiques. Souvenirs du Vicomte de Courpière Monsieur de Courpière marié. La Carrière. Le Sceptre. Le Cavalier Miserey. Chronique du Cadet de Coutras. Les Confidences d'une Aïeule. Le Char de l'État. Coutras, Soldat.	Comment elles nous prennent. Le Professeur d'Amour. Le Bon plaisir. Le Mariage de Minuit. L'Écornifleur. Histoires naturelles. La Gu.
		Les débuts de César Borgla. La chanson des Gueux. Amour Sacré. La Vie privée de Michel Tessier. Les Roches blanches. La Maison des deux Barbeaux. Péchés Mortels. L'Aventure.
	Paul HERVIEU, de l'Académie française	
	Charles Henry HIRSCH.	
	Henri LAVEDAN, de l'Académie française	
	Jules LEMAITRE, de l'Académie française	
	Pierre LOUÏS.....	
	Maurice MAINDRON..	
	Paul MARGUERITTE.	
	Octave MIRBEAU.....	
	Eugène MONTFORT..	
	Lucien MUELFELD...	
	Marcel PRÉVOST, de l'Académie française	
	Michel PROVINS.....	
	Henri de RÉGNIER, de l'Académie française	
	Jules RENARD.....	
	Jean RICHEPIN, de l'Académie française	
	Ch. ROBERT DUMAS.	
	Édouard ROD.....	
	André THEURIET, de l'Académie française	
	Pierre VEBER.....	

MODERN-BIBLIOTHEQUE

VOLUMES 1-100

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
31	32	33	34	35	36	37	38	39	40
41	42	43	44	45	46	47	48	49	50
51	52	53	54	55	56	57	58	59	60
61	62	63	64	65	66	67	68	69	70
71	72	73	74	75	76	77	78	79	80
81	82	83	84	85	86	87	88	89	90
91	92	93	94	95	96	97	98	99	100



JTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 29 20 10 002 4